





SAN FRANCISCO
PUBLIC LIBRARY

REFERENCE BOOK

Not to be taken from the Library

HISTOIRE DE FRANCE,

DEPUIS LES GAULOIS JUSQU'À LA MORT DE
LOUIS XVI ;

PAR ANQUETIL,

DE L'INSTITUT ET DE LA LÉGION D'HONNEUR.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE.

TOME TROISIÈME.

PARIS,
LECOINTE ET DUREY, LIBRAIRES,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 49.

M D CCC XXII.

DE FRANCE

*944

Am 79 ³

78368

PARIS

HISTOIRE DE FRANCE.

TROISIÈME RACE, DITE DES CAPÉTIENS,

COMPRENANT 33 ROIS, SOUS 805 ANS
D'EXISTENCE

987—1793.

LA suite des rois Capétiens se partage naturellement en trois grandes sections : les Capétiens directs, les Valois et les Bourbons.

De 987 à 1328. Les Capétiens directs comptent quinze rois en 341 ans.

De 1328 à 1589. La branche des Valois, treize rois en 261 ans.

De 1589 à 1793. La branche des Bourbons, cinq rois en 204 ans.

Si l'éloignement des faits dont se compose l'histoire des Capétiens directs, et le peu d'importance apparente de la plupart de ces faits, les rend pour nous d'un intérêt beaucoup moindre que celui que peuvent offrir des événemens plus graves et plus rapprochés de nous, peut-être réclament-ils davantage l'attention du philosophe. Quel spectacle en effet plus attachant pour lui que la suite et le développement de ces efforts constans et de ces progrès insensibles du pouvoir royal, le plus ferme garant de la félicité des peuples, lequel, nul à peu près à l'accession des premiers Capétiens au trône, est peu à peu reconquis par eux sur la féodalité, et transmis, avec la majeure partie du territoire françois, à la branche qui doit les suivre ! Quelque circonspecte d'ailleurs qu'ait été généralement la politique des Capétiens, pour ne point trop éveiller la jalousie ; quelque pacifiques qu'aient été leurs moyens ordinaires d'accroissement, la législation, les affranchissemens et les alliances ; la force néanmoins qu'ils furent obligés de déployer aussi quelquefois contre des vassaux puissans et peu soumis, tels surtout que les ducs de Normandie et d'Aquitaine, devenus rois d'Angleterre, ne laissent pas de jeter de l'éclat sur leur histoire. Cet éclat augmente encore aussi bien que l'intérêt, lorsque ces mêmes Capé-

tiens prennent part aux croisades , qui toutes se trouvent renfermées dans la période de temps qu'ils occupent : guerres pieuses , impolitiques sans doute , et que fit naître un zèle plus généreux peut-être qu'éclairé , mais dont les résultats furent avantageux à la société , parce que l'esprit factieux des grands y trouva un aliment qui désormais lui fit répandre au dehors cette inquiète activité qui nuisoit à tous au dedans ; parce que le besoin de fonds disponibles où ils se trouvèrent leur fit aliéner et disséminer leurs vastes domaines ; parce que le même besoin procura de nombreux affranchissemens dont l'exemple une fois donné devoit entraîner de rapides imitations ; et parce qu'enfin ces circonstances et mille autres encore , nées de la même cause , secondèrent naturellement les efforts des rois pour ressaisir leur pouvoir , lequel se trouva consolidé lorsque la cause elle-même qui avoit favorisé cette révolution vint à cesser d'exister.

La branche des Valois nous offre , avec un intérêt plus soutenu , des résultats qui ne doivent pas être moins utiles. Cent vingt ans de guerre contre l'Angleterre , avec une variété de succès et de désastres qui mirent plusieurs fois la France à deux doigts de sa perte , et qui placèrent même l'étranger sur le trône ; la restauration miraculeuse de la chose publique , au moment le plus désespéré , et

l'expulsion entière hors du territoire françois de ceux qui sembloient le posséder incommutablement; d'autres guerres en Italie, aussi honorables à la valeur françoise que peu profitables, que funestes même à l'État; la rivalité des maisons de France et d'Autriche, maintenue par des hommes tels que François I et Charles-Quint; des guerres civiles, et la dernière née du fanatisme religieux, et empreinte de toutes les fureurs qu'il est capable d'enfanter; les caractères les plus divers et les mieux prononcés; des mœurs aussi intéressantes que bizarres, mélange confus de générosité, de valeur, de galanterie, d'ignorance et même de barbarie; des hommes gigantesques, preux chevaliers, qui semblent au-dessus de notre nature actuelle, et qui, introduits sur la scène des événemens, donnent une teinte nécessairement romanesque à l'histoire; enfin, au milieu de cette période même, un homme qui semble n'y pas appartenir, tant il est étranger à l'enthousiasme; politique profond, qui calcule froidement toutes les chances, qui les prépare, qui les fait naître, qui sait ordinairement en profiter, et qui achève de mettre les rois hors de page: tel est le spectacle vraiment dramatique que nous présente cette partie de notre histoire.

Mais c'est à la branche des Bourbons que la France doit son illustration la plus pure.

C'est sous la domination de ces rois que les conquêtes de l'esprit humain vont de pair avec les exploits militaires. Sous leur administration , la sagesse des lois , la politesse des mœurs , la perfection des arts , portent la civilisation à un degré de hauteur qui semble le terme fixé aux combinaisons de la sagesse humaine , et d'où elle ne sauroit plus que déchoir. Ce moment arrive , par les essais imprudens d'une philosophie présomptueuse , qui s'enorgueillissoit d'avance de l'application de ses principes au gouvernement de l'Etat , et dont le tact impur , flétrissant tout à coup les germes de tant de prospérités , plongea la France dans l'anarchie et dans un chaos de ruines de tout genre.

Tels sont les faits généraux qui vont être développés dans la suite de cette histoire.

987—1328.

CAPÉTIENS DIRECTS.

QUINZE ROIS EN 341 ANS.

HUGUES-CAPET,

AGÉ D'ENVIRON 45 ANS.

[987] **L**É prince Charles n'étoit pas auprès de son neveu quand il mourut. Il est certain que, s'il y avoit eu un ordre de succession bien établi, le trône devoit lui appartenir, et il auroit dû y monter sur-le-champ, comme fils de Louis d'Outremer. Mais il y avoit déjà eu des interruptions dans la succession directe, et ces interruptions, toutes en faveur des parens ou amis de Hugues-Capet, sembloient l'autoriser à réclamer la couronne, surtout contre un prince absent et coupable de fautes ou d'inprudences qui lui avoient enlevé l'estime des grands et l'amitié des peuples. Hugues-Capet, entouré des préventions favora-

bles à ses ancêtres , jouissant lui-même d'une réputation de sagesse et de bravoure bien méritée , comte de Paris et duc de France , n'eut qu'à se présenter dans une assemblée de seigneurs , qui se tint à Noyon , pour se faire proclamer roi.

Les uns disent que l'élection fut unanime et volontaire ; les autres, que le candidat avoit environné l'assemblée de troupes qui lui assurèrent la plus grande partie des suffrages. Telle qu'ait été cette élection , il s'en tint content ; et , faisant peu de cas de quelques réclamations impuissantes , de Noyon il alla à Reims se faire couronner.

Voilà deux races finies , qui , prises ensemble , ont duré cinq cent soixante-sept ans. Deux fois le royaume a été exposé à une dissolution totale , et à chaque fois il s'est trouvé un homme qui en réunit les parties qui se séparoient , et en a fait un tout mieux cimenté qu'auparavant. Ces deux hommes sont Pépin-le-Bref , chef de la deuxième race , et Hugues-Capet , chef de la troisième.

Les deux premières , la Mérovingienne et la Carlovingienne , outre les causes de dissolution particulières à chacune , savoir , la puissance des maires du palais sous la première , l'érection des grandes seigneuries sous la seconde , ont eu encore un principe de ruine qui leur est commun ; savoir , le partage du

royaume par les monarques entre leurs enfans. La Capétienne n'a pas eu le même germe de destruction. Ses princes ont été assez sages pour ne point diviser le royaume entre les frères ; mais ils ont eu aussi l'imprudence d'en donner souvent des parties considérables aux cadets, ce qui les a rendus quelquefois redoutables aux aînés , et a beaucoup retardé la réunion des membres au corps.

L'histoire va apprendre comment ces princes de la troisième race ont obvié au démembrement qui menaçoit le royaume ; par quels moyens ils ont rattaché à leur couronne les beaux fleurons qui en avoient été arrachés, et ont donné à la monarchie une consistance, un éclat, une force qui auroit dû la rendre indestructible ; mais lorsque tout plioit sous l'autorité de nos monarques, et après des siècles de la puissance la plus absolue de leur part, du sein même de l'obéissance la plus soumise des peuples s'est développé tout à coup un germe de faction et d'indépendance, que depuis long-temps y déposaient sourdement des esprits jaloux, vains et irréfléchis : comme un vent impétueux, il a soufflé sur toutes les grandeurs, les a renversées, dispersées, anéanties, et a enveloppe dans la même destruction clergé, noblesse et royauté.

Sous Hugues-Capet la France contenoit l'espace entre la mer de Gascogne, la Manche,

le Rhin, la Suisse, les Alpes et la Méditerranée; mais, dans cette étendue, combien de seigneurs qu'on appeloit grands vassaux, vrais souverains, lesquels ne reconnoissoient dans la royauté qu'un titre avoué par un simple hommage qui gênoit peu leur indépendance!

Au nord, les comtes ou ducs de Flandre avoient à peu près sous leur domination ce qui a composé ensuite les Pays-Bas et la Hollande. Dans la même partie, les comtes de Vermandois étoient maîtres de la Picardie et de la Champagne. Au levant étoient les ducs de Bourgogne et ceux de Lorraine, qui s'étendoient en Alsace le long du Rhin; au midi, les ducs de Gascogne et d'Aquitaine dominant dans l'Auvergne, la Guienne, le Poitou, la Saintonge; et au couchant enfin les ducs de Bretagne et de Normandie, tous s'avancant plus ou moins dans l'intérieur vers le centre; de sorte qu'il ne restoit proprement à Hugues-Capet, en montant sur le trône, en pleine et entière souveraineté, que le duché de France, dont Paris étoit la capitale, l'Orléanois, des domaines assez étendus en Champagne et en Picardie, et quelques forteresses dans d'autres provinces, où les rois tâchoient toujours de prendre des positions, et d'où leurs grands vassaux les repousoient sans cesse. Sa puissance à la vérité se rehaussoit

desa suzeraineté sur les nombreux hommages de la couronne ; mais ce droit étoit plus ou moins reconnu , plus ou moins contesté , suivant les circonstances ; et c'étoit au talent de faire valoir cette dernière ressource laissée à l'autorité royale , que tenoit son rétablissement en France , ou la consommation de son anéantissement.

Les grands vassaux devoient au monarque le service militaire , c'est-à-dire des troupes , quand ils en étoient requis ; ils les entretenoient et menaient à l'armée eux-mêmes. Feudataires de la couronne , ils avoient aussi des feudataires ou vassaux tenus , à leur égard , aux mêmes obligations qu'ils contractoient par serment avec le monarque , c'est-à-dire , fidélité , aide et secours ; ne pas souffrir qu'il fût fait tort à leur seigneur dans ses biens et sa personne , le défendre , payer sa rançon s'il étoit fait prisonnier ; contribuer par des rétributions , redevances et présens à l'éclat de sa cour et à l'établissement de ses enfans. Ces feudataires sont , à ce qu'il paroît , l'origine de la noblesse. Elle formoit autour du suzerain comme une famille ; mais elle n'a pu former un corps dans le royaume , parce qu'à mesure que les grands vassaux se sont détruits , ceux d'une province n'ont pas pu se joindre à ceux d'une autre , avec lesquels ils n'avoient pas de lien commun.

Il en étoit autrement du clergé. Il y avoit entre les clercs des possesseurs de grands fiefs, et, comme chez les laïques, des sous-inféodations; mais ce n'étoit pas le nœud féodal qui les unissoit. Une hiérarchie bien graduée, une communauté de devoirs, de fonctions, de lois, de privilèges, d'intérêts, jusqu'à l'habillement qui les distinguoit des laïques, tout concouroit à faire du clergé un corps très-puissant dans l'Etat. Aussi l'étoit-il dans les Gaules mêmes, avant Clovis, sous les Romains. Mais dans le temps présent son autorité venoit principalement du respect pour la religion, dont ses membres étoient les ministres. Grands et petits, tous à l'envi les comblèrent de biens. Leur crédit sur le peuple se composa alors de ces richesses et de l'influence que les lois de mœurs, publiées dans les assemblées générales et sanctionnées par les rois, donnoient aux clercs sur toutes les actions de la vie, même les plus secrètes. Les monarques eux-mêmes fléchirent quelquefois sous ces lois, soit crainte réelle des foudres qui les menaçoient, soit politique, et afin d'engager les peuples par leur exemple à redouter les peines éternelles s'ils s'abandonnoient dans cette vie à des passions injustes, licencieuses ou féroces. Ainsi les rois de la troisième race, qui tenoient leur sceptre de l'élection, moyen qui pouvoit le faire passer dans les mains des

grands vassaux, secondés du peuple, avoient intérêt de s'attacher le clergé, qu'on pouvoit regarder comme le régulateur de la volonté générale.

Hugues-Capet sentit ce besoin et l'utilité d'avoir pour lui le clergé, lorsque Charles se mit en devoir de réclamer la couronne qui lui avoit été enlevée. Le Lorrain s'adressa à Adalbéron, archevêque de Reims, et lui demanda conseil sur les mesures qu'il devoit prendre pour s'assurer la succession de son neveu. Peut-être vouloit-il engager le prélat à le sacrer; cérémonie qui mettoit alors un grand poids dans l'opinion publique. Quoique attaché à la famille de Lothaire, auquel il devoit son archevêché, le prélat, qui venoit de couronner Hugues-Capet, répondit à Charles ces paroles tirées d'une de ses lettres: « Rappelez-vous ce que je vous ai dit quand vous m'avez consulté; c'étoit alors qu'il falloit gagner la faveur des grands du royaume; car pouvois-je seul vous faire roi? C'est ici une affaire publique, et qui ne dépend pas d'un particulier. Vous m'accusez d'être ennemi du sang royal. J'atteste mon Redempteur que je ne vous hais pas. Vous me demandez ce que vous devez faire, je ne le sais pas; et quand je le saurois je n'oserois vous le dire. »

[988] L'affaire étoit décidée : Hugues-

Capet avoit pris les devans non-seulement pour lui-même, mais il se hâta encore de prendre la même précaution pour Robert son fils, âgé de quinze ans. Six mois après avoir été reconnu roi, il obtint des prélats et seigneurs assemblés à Orléans que ce jeune prince lui seroit associé ; et il le fit couronner dans cette ville.

On ne peut guère douter que la formule employée alors n'ait été celle qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Si elle ne marque pas une élection formelle, elle exprime du moins un consentement, d'où paroissent découler le droit du prince et sa puissance sur les sujets qui se soumettoient volontairement à son autorité. L'archevêque le présentoit aux grands et aux peuples réunis dans l'église, et leur disoit : « Le voulez-vous pour votre roi ? » *Vultis hunc regem ?* L'assemblée répondoit par acclamation : « Nous le voulons, il nous plaît, qu'il soit notre roi ? » *Laudamus, volumus, fiat !*

[988-90] Il étoit difficile qu'une autorité si dépendante dans son principe fût d'abord bien réglée ; aussi se passa-t-il beaucoup de temps avant que les rois de la troisième race obtinssent de leurs vassaux une entière obéissance. Dès le règne de Hugues-Capet, un Audibert, vicomte de Périgord, donna l'exemple de la résistance. Il faisoit le siège de Tours,

contre la volonté des deux rois, le père et le fils : dans les lettres qu'ils lui écrivirent pour l'engager à le lever, ils se permirent un reproche qui le taxoit d'ingratitude : « Qui vous a fait comte ? » lui disoient-ils. « Et vous, leur répondit fièrement Audibert, qui vous a faits rois ? »

[991] Le prince Charles auroit pu profiter de ce penchant à l'insubordination, si clairement exprimé; profiter des factions qui ne manquent jamais dans les changemens de règne ou d'administration. Outre plusieurs seigneurs très-puissans attachés à la famille de Charlemagne par habitude et par reconnaissance, il y en avoit même qui descendoient de ce prince en lignes collatérales masculine et féminine, tous beaucoup plus portés pour un rejeton de cet empereur que pour un petit-fils de Robert-le-Fort, que quelques-uns avoient vu leur égal. Par ces motifs, le duc d'Aquitaine prit les armes en faveur de Charles. Ce prince ne seconda son partisan ni assez vite ni assez puissamment, et laissa à son rival le temps de forcer le duc à se soumettre.

[991-95] Après bien des délais Charles entra lui-même en France avec une armée d'Allemands qu'on connoissoit sous le nom de *Lorrains*. Il prit Laon, qui étoit alors une forteresse importante, s'empara même

de la ville de Reims, mais ne put déterminer l'archevêque, inquiet pour lui-même des conséquences, à le sacrer. Il livra bataille à Hugues, remporta une grande victoire; et, lorsqu'il ne lui falloit peut-être plus qu'un peu d'activité pour se placer sur le trône, héritier de la mollesse des derniers rois ses ancêtres, il resta dans Laon pour y consommer dans le repos les fruits de ses pillages. Il y fut attaqué à son tour, fait prisonnier par la trahison de l'évêque Ascelin, et renfermé sous bonne garde dans une tour d'Orléans. L'opinion la plus probable est qu'il y vécut assez pour qu'il lui naquît deux fils qui moururent presque en naissant. Avant sa prison il en avoit eu un, nommé Othon. Ce dernier rejeton direct de Charlemagne régna après son père dans son duché de basse Lorraine ou de Brabant, ne marqua aucune prétention sur la France, et mourut sans laisser de postérité.

[996] La mort de Charles assura le sceptre dans la main de Hugues-Capet. Il gouverna avec une grande prudence. Environné de grands seigneurs jaloux les uns des autres, quelquefois il se rendoit arbitre entre eux, gaignoit leur estime et leur amitié par de sages décisions, et concilioit à la dignité royale une considération que le ton impérieux ne lui auroit pas acquise. Quelquefois aussi,

sans se mêler de leurs querelles , il les laissoit se battre entre eux. Ils s'affoiblissoient ainsi , et l'autorité royale se renforçoit à proportion. Hugues-Capet étoit politique habituellement , et vaillant dans l'occasion. Il régna neuf ans , mourut âgé de cinquante-cinq , et laissa son royaume aussi tranquille que si sa famille eût gouverné pendant une longue suite d'années. Il fixa son séjour à Paris , que les rois de la seconde race avoient négligé , et fut enterré dans l'église de Saint-Denis , qui devint par préférence le lieu de la sépulture de nos rois.

ROBERT ,

AGÉ D'ENVIRON 26 ANS.

[996-99] ROBERT , âgé de vingt-six ans , succéda à Hugues son père. Son règne , quoique long , paroît , faute de mémoires suffisans , un des plus stériles en événemens. Entre ceux qui peuvent fixer l'attention , s'offre le spectacle d'un roi saint , ou du moins reconnu pour tel dans les légendes , et ce saint excommunié. Il avoit épousé Berthe , fille de Conrad , roi des deux Bourgognes * ,

* Le duché de Bourgogne ne faisoit point partie de ce royaume , qui se composoit de la Bourgogne Transjurane (la Suisse) , de la Cisjurane

et veuve de Eudes, comte de Champagne. Malheureusement ce mariage se trouva taché de deux vices. Berthe étoit parente de son époux au quatrième degré, et alors les empêchemens alloient jusqu'au septième. De plus, le roi avoit tenu sur les fonts de baptême un enfant de la comtesse, et l'affinité contractée par cette cérémonie étoit encore un obstacle qu'il falloit lever par des dispenses, alors difficiles à obtenir.

Plusieurs évêques de France, consultés, avoient pensé que l'avantage du royaume permettoit de ne se pas laisser arrêter par ces deux difficultés; mais le pape Grégoire V en jugea autrement. Il ordonna aux deux époux de se séparer, et, sur leur refus, il les excommunia; il mit le royaume en interdit. Selon une loi publiée par Pepin dans le concile de Verberie, en 755, « Un excommunié ne devoit pas entrer dans l'église, ni boire, ni manger avec les autres chrétiens. Sachez, disent les pères, dont le roi n'est ici que l'organe, qu'aucun ne peut ni boire ni manger avec lui, ni recevoir ses parens, (la Franche-Comté), du Dauphiné et de la Provence. En 1032, à la mort de Rodolphe III, qui ne laissa pas d'enfans et qui institua pour son héritier l'empereur Conrad-le-Salique, ce royaume se démembra par les usurpations des gouverneurs particuliers, et de là vinrent les comtes de Bourgogne, de Provence, de Viennois, et de Savoie.

ni lui donner le baiser de paix, ni se joindre à lui dans la prière, ni le saluer; et si quelqu'un communique avec lui de plein gré, qu'il sache qu'il est excommunié lui-même. » Pendant l'interdit, il étoit défendu de célébrer l'office divin, d'administrer les sacrements aux adultes, d'enterrer les morts en terre sainte; le son des cloches cessoit; on couvroit les tableaux dans les églises; on descendoit les statues des saints, on les revêtoit de noir, et on les couchoit sur la cendre et des épines. Tout prenoit un aspect lugubre. Il paroît qu'on n'avoit encore rien vu de pareil en France. Le peuple consterné déséra si humblement aux ordres du pape, que le roi se vit généralement abandonné de ses courtisans et de ses domestiques. Il ne lui resta, dit-on, que deux serviteurs, qui faisoient passer par le feu les plats ôtés de dessus sa table, et jetoient la desserte aux chiens.

[1000] Robert lutta trois ans contre les anathèmes, céda enfin, fut relevé de l'excommunication, et épousa Constance, fille de Guillaume Taillefer, comte de Toulouse; elle étoit très-belle, mais fière, capricieuse, et si opiniâtre que l'infortuné mari n'eut point de repos avec elle pendant son mariage. Elle voulut gouverner, et gouverna, quelque effort que fit Robert pour se soustraire à sa domination.

[1001-2] Ce monarque étoit naturellement pacifique ; cependant il ne redoutoit pas la guerre , quand l'intérêt de son royaume l'exigeoit. Le comte de Champagne , fils de Berthe , l'épouse dont il avoit été forcé de se séparer , déjà trop puissant par ses domaines et ses alliances , voulut encore s'agrandir ; Robert le resserra dans ses limites. La vacance du duché de Bourgogne lui fournit une autre occasion de guerre. Le duché devoit lui revenir , comme héritier naturel de Henri-le-Grand son oncle , qui étoit mort sans enfans. Son droit lui fut contesté par Ott-Guillaume , premier comte propriétaire de Bourgogne (de Franche-Comté) , fils d'Adalbert , roi d'Italie , et beau-fils de Henri qui l'avoit adopté. Les hostilités entre eux durèrent douze ans , et se terminèrent par un traité qui adjugea à Robert le duché et à Guillaume le comté de Dijon , pour sa vie. Robert , au lieu de fortifier son pouvoir de la possession d'une si belle province , ne s'en fut pas plutôt mis en possession , qu'il en fit l'apanage de Henri son second fils.

[1003-10] Le monarque fut aidé dans cette conquête par Richard-le-Bon , duc de Normandie , son cousin germain. Il fut encore fortifié du secours du Normand dans une guerre que des droits de suzeraineté sur la Flandre firent naître entre lui et l'empereur

Henri II. Ces princes, reconnus tous deux pour saints dans les légendes, se firent la guerre, appelés par des vassaux qui, selon leur intérêt, portèrent leur hommage à l'un au préjudice de l'autre. Cette cérémonie étoit alors importante, par l'obligation déjà mentionnée que contractoit le vassal, d'armer pour son suzerain ; de voler à son secours quand il en seroit requis ; de payer sa rançon et celle de ses fils, s'ils étoient faits prisonniers ; enfin de ne point souffrir qu'il lui fût jamais fait aucun tort dans sa personne, son honneur et ses biens. Tout cela se juroit sous peine de perdre son fief. Outre l'avantage de priver l'empereur de ce vasselage intéressant, Robert trouvoit à satisfaire sa bonté naturelle en cherchant à assurer le Brabant à deux princesses, filles du malheureux Charles de Lorraine, auxquelles l'empereur avoit enlevé cet héritage, pour en gratifier un Godefroy, déjà comte de Bouillon, de Verdun et des Ardennes. Le roi de France parvint à faire rendre quelque justice à ces princesses. Elles satisfaites par quelques terres qui leur furent concédées, Robert ne fut pas difficile sur les autres conditions ; et la paix se conclut entre les deux suzerains.

Remarquons, en passant, que le Godefroy dont il vient d'être parlé eut pour petite-nièce Ide de Bouillon, mère du fameux Go-

defroy, chef de la première croisade; et que celui-ci, devenu roi de Jérusalem, ayant résigné le Brabant, dont il avoit été investi par l'empereur Henri IV, ce duché fut donné par Henri V à la maison de Louvain, tige de celle de Hesse d'aujourd'hui, par Henri de Brabant, dit l'Enfant, qui fut premier landgrave, en 1263.

[1011-18] A l'exemple de Hugues-Capet son père, Robert résolut de faire sacrer et reconnoître de son vivant Hugues son fils aîné, âgé de douze ans. Il paroît que cette précaution étoit un secret de famille que les Capétiens se transmirent. Ce fut pour la reine Constance une occasion de développer son caractère intrigant et impérieux. Sans doute elle n'avoit pas attendu ce moment pour se montrer à son mari telle qu'elle étoit, et s'en faire craindre. On remarque qu'il n'osoit faire grâces ou faveurs sans son aveu, et que quand cela lui arrivoit, il avoit grand soin de dire à ses obligés : « Surtout n'en parlez point à la reine. » Elle eut l'audace de faire massacrer sous les yeux de son époux Hugues de Beaumont, qu'il avoit élevé, sans la consulter, à la dignité de comte du palais.

[1019-22] Ce fait rend croyable ce qu'on rapporte de sa conduite à l'égard du père et des enfans : charmée que son mari, en faisant couronner Hugues, se soit donné un rival

qu'elle pourra faire agir si le père résist à sa volonté, elle se met à endoctriner le jeune monarque, et l'excite à attirer à lui la puissance dont elle comptoit profiter; mais, ne trouvant pas en lui la docilité qu'elle espéroit, elle le tourmente, l'oblige, à force de mauvais traitemens, à quitter la cour, et même à prendre les armes. Au lieu de se porter en force contre son fils, le père, qui savoit la cause de sa révolte, va le trouver, le ramène, et le traite si bien qu'il s'en fait un ami et un aide pour le gouvernement.

[1022-25] Malheureusement Hugues mourut : nouvelles prétentions de la part de la mère. Elle veut que ce soit non point Henri qui reçoive la couronne, mais Robert son cadet, qu'elle espère plier plus facilement à ses idées. Le père tient bon, il fait sacrer l'aîné; Constance de travailler aussitôt à susciter Robert contre son frère. Cependant elle ne réussit pas à les brouiller. Contrariée dans son désir, elle conçoit une haine mortelle contre tous les deux, et les fatigue tellement par ses tracasseries, qu'elle les force de s'éloigner comme avoit fait leur aîné. Le père va de même les chercher, les ramène, et pacifie tout, autant qu'il étoit possible avec une pareille femme. C'est en partie dans l'exercice de la patience, dont Robert peut être présenté comme modèle aux époux mal

assortis, que ce prince s'est sanctifié; d'un mari trop complaisant, on dit encore : *c'est un vrai Robert.*

[1025-29] Ce prince étoit fort exact à tous les exercices de piété. Il assistoit régulièrement aux offices divins, prenoit part au chant, non comme Charlemagne, à voix basse, mais tout haut. Il a fait des motets et des hymnes qu'on chante encore. A sa contenance dans l'église, on pouvoit juger qu'il étoit pénétré d'un vrai sentiment religieux. Mais on peut reprocher à ses dévotions des excès et des abus qui tiennent d'ailleurs à l'ignorance et aux préjugés du temps.

Pour ne point exposer les plaideurs à un faux serment, il faisoit retirer les reliques des châsses sur lesquelles ils devoient jurer, comme si une pareille précaution pouvoit mettre la conscience en sûreté. Des scélérats avoient attenté à sa vie, ils alloient être condamnés à mort. Robert les fait, dit-on, préparer par la pénitence à la communion qu'ils reçoivent, et envoie dire aux juges occupés à les juger qu'il ne peut se résoudre à se venger de ceux que son maître a admis à sa table; et il les admet à la sienne. Comment accorder cet excès d'indulgence avec l'affreuse condescendance commandée par un faux zèle, l'assister avec la reine et toute sa cour au supplice d'une troupe de manichéens, mis-

rables fanatiques, qui refusèrent jusqu'au bâcher de rétracter leurs erreurs. Quand ils sentirent l'action de la flamme, il s'écrièrent qu'ils avoient été trompés. On voulut éteindre le feu, il n'étoit plus temps. Ils furent consumés, laissant aux spectateurs le regret d'une atrocité inutile.

Les pèlerinages étoient alors fort en vogue. Sitôt qu'une coutume paroissoit tenir à la religion, il étoit difficile que Robert ne l'adoptât pas. Il alla à Rome visiter le tombeau des saints apôtres. Ce prince traitoit les évêques avec respect, marquoit beaucoup de considération à ceux qui se conduisoient bien, et n'épargnoit ni les remontrances ni les menaces, peut-être même les punitions, à ceux dont les mœurs s'éloignoient de la décence de leur état. Forcé de fléchir, pendant les premières années de son règne, sous les ordres absolus de Grégoire V, on remarque qu'il ne fut pas en grand commerce avec ses successeurs. Un d'eux vint en France, y fut reçu honnêtement, mais sans grand éclat. Un second montra le désir d'y faire un voyage; le roi eut l'adresse de l'en détourner. Ainsi sa piété ne l'aveugloit pas sur les risques que la puissance ecclésiastique, trop peu contenue, pouvoit faire courir à la sienne.

[1030-31] Le roi Robert mourut à soixante ans, généralement regretté. « Nous avons

perdu notre père , s'écrioient en gémissant ceux qui assistèrent à ses funérailles. Il nous gouvernoit en paix, sous lui nos biens étoient en sûreté. » Ce que disoient ceux qui étoient présens, toute la nation le répétoit. Nul prince n'a jamais été mieux loué et plus universellement.

On ne peut s'empêcher de remarquer quelques rapports entre le roi Robert et l'empereur Charlemagne. Tous deux étoient fils du chef de leur dynastie royale : tous deux ont eu un règne fort long. Charlemagne a recueilli les restes de la littérature romaine dans les Gaules ; Robert , ceux de la littérature de Charlemagne , dispersés et presque anéantis par les guerres civiles de la seconde race. L'exemple de Robert, ses encouragemens ont posé les fondemens du vaste édifice des connoissances humaines dont nous jouissons ; et, si les savans doivent leur admiration à Charlemagne, ils ne peuvent refuser à Robert leur estime et leur reconnoissance. Il ne fut pas empereur ; mais il en refusa la dignité qu'on offroit à son fils. Enfin il protégea les lettres , et les récompensa , non pas avec la magnificence de Charlemagne , mais à proportion de ses revenus , qui étoient fort bornés. Ils lui laissèrent cependant les moyens de bâtir des monastères , et de faire des libéralités aux églises ; il paroît que c'étoit à embellir les

objets du culte et les armes des guerriers que l'adresse des artistes s'employoit alors. Dans une entrevue avec l'empereur d'Allemagne, le roi de France lui offrit un livre d'évangiles et d'autres livres d'église, dont la couverture étoit délicatement traitée en or, argent et ivoire; des reliquaires plus précieux par le travail de l'orfèvrerie que par la matière; enfin des armures parfaitement ciselées et gravées. L'empereur lui fit porter en échange un lingot d'or pur, pesant cent livres. Ne pouvant faire un présent orné, il le fit riche et l'accompagna d'un grand et long repas, selon la coutume d'Allemagne.

Robert laissa trois fils, Henri, Robert et Eudes.

HENRI I,

AGÉ D'ENVIRON 27 ANS.

[1032] HENRI I avoit vingt-sept ans environ quand il succéda à Robert. Quoiqu'il eût été déjà couronné du vivant de son père, il eut cependant de la peine à s'affermir sur son trône. Constance sa mère n'avoit pas épuisé toute sa malice avec son mari. Il lui en restoit pour son fils aîné. Comme elle n'espéroit pas qu'il se laisseroit gouverner, elle suscita contre lui Robert son second fils. La faction étoit si puissante que Henri fut obligé de fuir de

Paris, lui douzième. Il gagna Fécamp, où le duc de Normandie tenoit sa cour. Ce duc reçut son suzerain avec beaucoup d'honneur ; mais ce qui valut encore mieux , il lui donna une bonne armée, avec laquelle Henri entra dans son royaume. Fort de ce secours, il contraignit les rebelles de traiter d'un accommodement. Constance s'y opposa tant qu'elle put, mais elle ne réussit pas à l'empêcher ; elle se vit même dans la nécessité de se laisser comprendre dans le traité. N'ayant plus ensuite rien à brouiller, elle mourut, et fut enterrée dans l'église de Saint-Denis, auprès du roi son mari, dont elle avoit continuellement troublé le repos.

[1033-35] Le sceau de la réconciliation entre les deux frères fut le duché de Bourgogne, que Henri avoit reçu de son père, et qu'il transmit généreusement à Robert. [1036] Mais cette espèce de récompense de la rébellion excita Eudes, le troisième frère, à tâcher de s'en procurer une pareille par le même moyen. Il demanda aussi un apanage, et prit les armes pour se le faire donner. On dit même qu'il portoit ses vues plus loin que Robert, et qu'il ne se proposoit pas moins que de détrôner son frère et de se mettre à sa place. Il étoit aidé dans ce projet par le comte de Champagne. Henri trouva encore une ressource dans la bonne volonté du nouveau duc de Normandie,

Guillaume, surnommé depuis le Conquérant, qui arma en sa faveur.

C'étoit alors un monarque bien peu redoutable qu'un roi de France qui voyoit sa capitale serrée d'un côté par les comtes de Champagne, lesquels, par eux ou leurs alliés, occupoient depuis la France jusqu'à Senlis, et une partie de la Brie jusqu'à Melun; d'un autre côté, les Normands venoient jusqu'à Pontoise. Les ducs de Bourgogne s'étendoient en-deçà de Sens et d'Auxerre; de sorte qu'après les environs de Paris, très-rapprochés, la vraie et unique puissance des rois consistoit dans l'Orléanois. Le pays Chartrain, la Touraine et l'Anjou avoient leurs ducs et comtes, qui se regardoient comme indépendans; et au-delà de la Loire le roi n'étoit presque connu que de nom.

[1037] Comment, dans un espace si rétréci, trouver un apanage pour Eudes? Henri défendit son petit domaine contre lui et ses partisans. le vainquit, le fit prisonnier, et l'envoya dans la tour d'Orléans calmer sa passion ambitieuse. Il y resta deux ans; on ne sait pourquoi son frère le relâcha. Ce fut alors comme une bête féroce déchaînée. A la tête d'une troupe de brigands, il parcouroit les provinces, ne vivant que de butin et de rapines. Un ancien auteur a recueilli des circonstances de sa mort, que nous rapportons

dans les propres termes de l'historien Velly. « Dans une des courses du prince Eudes , le malheur voulut qu'il pillât quelques serviteurs de saint Benoît *. Déjà il s'en retournoit chargé d'un riche butin , lorsque la nuit le surprit dans un village , qui étoit encore sous la protection du bienheureux patriarche. Le cimetière , fermé d'un bon mur , lui parut un endroit sûr : il y fit camper sa petite armée. On servit un grand repas de ce qui avoit été pris sur les élus de Dieu. Cependant on manquoit de cire pour faire les luminaires : c'est l'expression de l'anonyme , qui semble indiquer qu'on ne se servoit alors que de lampions : le prince se fit ouvrir l'église ; et , malgré les remontrances de ces bonnes gens , il enleva le cierge pascal pour éclairer sa table. La vengeance fut prompte. Le téméraire étoit à peine au lit qu'il se sentit frappé d'une maladie qui l'enleva en très-peu de temps : tant il est vrai que personne , de quelque condition qu'il soit , roturier , gentilhomme ou prince , ne peut toucher impunément aux biens de saint Benoît ! »

Il se peut que de pareilles histoires répandues dans le peuple aient quelquefois servi de rempart aux richesses monastiques contre l'avidité des personnes crédules ; mais la meilleure sauvegarde étoit une réputation de

* Velly , t. II , p. 357.

bonnes mœurs , dont les moines jouissoient alors plus que les ecclésiastiques. On reprochoit à ceux-ci la simonie et un libertinage domestique , que les conciles et les papes foudroyoient en vain , et qu'on ne put réprimer autrement qu'en autorisant les seigneurs à vendre comme esclaves les enfans provenus de ces unions illicites ; les moines , au contraire , ayant leur bien en commun , étoient peu tentés , excepté pour se procurer des dignités , d'employer les viles manœuvres de la simonie. [1039-46] La vie commune, l'inspection réciproque qu'elle facilite , étoient une sauvegarde contre le libertinage. Aussi , dans les réglemens de discipline qui nous restent , en trouve-t-on beaucoup plus qui regardent les ecclésiastiques que les moines , dont les désordres , s'il y en avoit , étoient plus renfermés et moins connus.

Sous Henri I, et sans doute par son concours , s'établit une espèce de police pour la guerre. On l'appela *la trêve du seigneur*, monument de la foiblesse du gouvernement et du malheur des temps *. Chaque seigneur prétendoit avoir droit de se faire justice à main armée ; et, comme les seigneurs étoient multipliés à l'infini , ce n'étoit partout que violences et brigandages. On chercha long-temps un remède à un mal si contraire à la religion et

* Velly , Ann. 1044.

à la société, et on commença d'abord par ordonner que, depuis l'heure de none du samedi jusqu'à l'heure de prime du lundi, personne n'attaqueroit son ennemi, moine ou clerc, marchand, artisan ou laboureur. On statua ensuite que, depuis le mercredi au soir jusqu'au lundi matin, on ne pourroit rien prendre par force, ni tirer vengeance d'une injure, ni exiger le gage d'une caution. Le concile de Clermont, celui où fut publiée la première croisade, confirma ces dispositions, et les étendit même aux veilles et aux jours des fêtes de la Vierge et des saints apôtres. Il déclara de plus que, depuis le mercredi qui précède le premier dimanche de l'Avent jusqu'à l'octave de l'Epiphanie, et depuis la Septuagésime jusqu'au lendemain de la Trinité, il ne seroit permis ni d'attaquer, ni de blesser, ni de tuer, ni de voler personne, sous peine d'anathème et d'excommunication. »

Comme chacun a sa manière de voir, un évêque de Cambrai, nommé Gérard, se déclara contre ce statut pour deux raisons, la première, parce qu'on exigeoit le serment, ce qui exposoit au parjure; et en effet presque tous ceux qui jurèrent cette paix violèrent leur serment. La seconde raison de Gérard étoit que le mélange d'autorité ecclésiastique et civile dans cette prohibition avoit quelque chose de contraire au droit du souverain, à

qui seul appartient de réprimer les violences par la force, de terminer les guerres et de faire la paix.

Plusieurs seigneurs étoient de l'avis de Gérard, mais dans un sens différent. C'est qu'ils ne vouloient pas d'un règlement qui leur faisoit tomber les armes des mains dans des temps et pour des intervalles déterminés. Les Normands surtout montrèrent la plus grande répugnance, et ne se rangèrent enfin sous cette loi bienfaisante que quand ils crurent ne pouvoir s'y soustraire. Frappés par la maladie des ardens, espèce de peste qui, après avoir ravagé la France, les tourmenta à leur tour, ils allèrent même dans leur soumission plus loin que les autres, et établirent chez eux une association qu'on appela la *confrérie de Dieu*. Seigneurs et prélats, riches, pauvres, tous y étoient admis indistinctement. Ils se donnèrent, pour se reconnoître, une marque qui consistoit en un petit capuchon blanc, et une médaille de la Vierge, attachée sur la poitrine. On faisoit jurer aux récipiendaires de poursuivre sans relâche ceux qui troubleroient le repos de l'Eglise et de l'État.

[1047-53] Entre ces seigneurs tourmentés du désir des combats, un des plus embarrassans pour le roi de France étoit Guillaume, duc de Normandie, qui commençoit à lui causer de vives inquiétudes. A la vérité, ce

prince avoit rendu à Henri un grand service en l'aidant à s'affermir sur son trône ; mais le monarque l'avoit bien payé de retour en se déclarant pour lui contre une ligue de seigneurs qui, s'autorisant de l'illégitimité de sa naissance, vouloient annuler le testament que Robert-le-Diable ou le Magnifique, son père, avoit fait en sa faveur. Henri avoit combattu pour lui de sa personne. Dans une occasion il fut renversé d'un coup de lance, et courut risque de la vie.

[1054-58] Soit que la force que Guillaume se sentoit le rendît présomptueux et exigeant, soit que la foiblesse de Henri le rendît ombrageux, il se glissa quelque froideur entre les deux amis. Des prétentions sur des forteresses et des villes frontières, signifiées avec hauteur, repoussées avec indignation, les aigrirent. Henri n'étoit pas homme à souffrir patiemment une atteinte à ses droits : dans une occasion où l'empereur Henri III voulut protéger contre lui un vassal rebelle, le roi lui offrit de vider leur querelle dans un combat singulier corps à corps. Les altercations avec Guillaume se soutinrent le reste du règne du roi Henri, et furent mêlées de guerres, de raccommodemens et de ruptures.

[1059] Henri I, pour éviter les inconvéniens qui avoient suivi le premier mariage de son père, avoit fait chercher en Russie, après

la mort d'une première femme , une princesse dont il n'eût à craindre ni parenté ni alliance spirituelle. Anne , fille d'Iaroslave , duc de ce pays , lui donna trois fils , Philippe , Robert et Hugues. Se trouvant engagé dans des actions litigieuses avec le duc de Normandie , peu sûr de la bonne volonté des autres grands vassaux , il résolut , selon la politique de sa famille , de faire couronner , de son vivant , Philippe son fils aîné , qui n'avoit encore que sept ans. Il lui fallut une négociation et des prières pour obtenir le consentement des seigneurs françois , et qu'ils voulussent bien lui prêter serment de fidélité.

[1060] Cette cérémonie fut faite à temps ; car , l'année suivante , Henri mourut , à l'âge de cinquante-quatre ans , d'une médecine prise mal à propos. Il eut le temps de régler ses affaires , et appela à la tutelle de ses enfans et à la régence de son royaume Baudouin V , comte de Flandre , son beau-frère. La reine Anne , isolée et sans appui dans une cour étrangère , ne parut pas , sans doute , à son mari , capable de soutenir une tutelle qui pourroit être orageuse. Elle ne se fâcha pas de la préférence donnée à son beau-frère , ou s'en consola dans les douceurs d'un second hymen. Elle épousa Raoul , comte de Crespy et de Valois , en conservant toujours le titre de reine ; mais Raoul étoit parent de Henri ;

ce fut une cause de dissolution , et d'abord d'excommunication , parce qu'il refusoit de se séparer de la reine. On ne sait si ce commerce dura long-temps ; mais , après qu'il eut cessé, soit volontairement, soit par la mort de Raoul, Anne , à ce qu'on croit , retourna finir ses jours en Russie.

Henri I étoit belliqueux , brave , doux , humain et loyal. Son règne n'est taché ni de perfidie ni d'aucune cruauté ; il respectoit la religion, accueilloit les prélats avec égard, et les personnes doctes avec complaisance et affabilité.

PHILIPPE I ,

AGÉ DE 8 ANS.

[1061] La nature avoit beaucoup fait pour Philippe I ; il étoit d'une taille majestueuse , avoit une physionomie ouverte , les yeux vifs , beaucoup d'aptitude aux exercices du corps ; il montrait de l'esprit et du courage. Baudouin cultiva ces heureuses dispositions avec quelque succès ; mais il paroît qu'il ne put lui donner ni le goût de l'application , ni une certaine ardeur pour le travail , si nécessaire à un roi.

Montant sur le trône à huit ans , et déjà couronné , il eut le malheur d'être flatté et

approuvé de bonne heure, ce qui l'accoutuma à s'abandonner à ses passions, sans respecter souvent ni lois ni bienséance. Le jugement le moins désavantageux que les historiens aient porté de ce prince, c'est qu'il fut un égoïste sur le trône, voyant rouler autour de lui les événemens les plus importans sans y prendre de part active que quand le cours des circonstances l'entraînoit. Tel est à peu près l'aperçu de son règne, qui a été un des plus longs de la monarchie.

[1062-65] Les premières années de la régence de Baudouin furent troublées par la répugnance de plusieurs seigneurs à reconnoître son autorité, et par leurs efforts pour s'y soustraire. Les plus opiniâtres dans leur indépendance étoient les Gascons, comme les plus éloignés du centre. Le régent lève subitement une armée, sous prétexte d'aller secourir les chrétiens d'Espagne contre les Maures. Quand il se trouve au milieu du pays des rebelles, il tombe à l'improviste sur leurs villes, prend leurs forteresses, bat leurs troupes, et les force de faire l'hommage qu'ils refusoient. Baudouin prend, selon les circonstances, d'autres mesures pour assurer l'autorité et augmenter les petits états de son pupille. Il se mêle dans les querelles de ses voisins, autant qu'il faut cependant pour ne pas s'attirer des guerres trop importantes, et à

titre tantôt d'auxiliaire, tantôt d'arbitre, il obtient des châteaux, des villes et même des provinces entières; témoin le comté de Châteaulandon qu'il se fit céder en récompense de ce que, des deux frères qui se disputoient le comté d'Anjou, il s'engagea à laisser tranquille possesseur le cadet, Foulques-le-Réchin, qui, pour en jouir, avoit assassiné son aîné, ou le tenoit enfermé.

Quelques personnes penseront que, dans l'impuissance de punir le crime, Baudouin fit bien d'en profiter à l'avantage de son pupille, d'autant plus que l'assassin n'auroit pu être châtié sans qu'on tourmentât les peuples, qui n'étoient point coupables.

[1066] Pendant la régence arriva la conquête de l'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie. Ce prince n'avoit pour lui que le testament, vrai ou supposé, d'Edouard-le-Saint, mort sans enfans. Il se présentoit contre lui un Harold, fils de Godwin, ministre tout-puissant sous les derniers rois. Chacun avoit ses partisans. Guillaume manquoit d'argent, et, au moment où il alloit tenter l'entreprise, le duc de Bretagne lui déclara la guerre, comme ayant sur la Normandie, par sa mère, fille de Robert-le-Diable, plus de droit que le bâtard de ce dernier duc. Les seigneurs normands ne voyoient pas de bon œil le projet d'Angleterre. Guillaume leur

demandoit de l'argent : s'il échouoit, ils craignoient de rester dépouillés et appauvris ; s'il réussissoit, leur pays pouvoit devenir une province d'Angleterre : ils le refusèrent donc unanimement dans une assemblée générale qu'il avoit convoquée.

L'adroit Guillaume ne se désespère pas. Il prend chacun à part, les flatte, les sollicite. Tel qui n'auroit rien donné se sentant appuyé des autres, seul, vis-à-vis d'un prince qui pouvoit un jour se ressentir de son refus, ouvroit sa bourse, vendoit ses meubles, engageoit ses terres, levoit pour lui des soldats et construisoit des vaisseaux. Il ne s'en tint pas aux Normands. Il empruntoit de tous côtés, et à gros intérêts, qu'il hypothéquoit sur les biens qu'il donneroit à ses prêteurs quand il seroit maître de l'Angleterre.

Il avoit plus d'une manière pour parvenir à son but ; s'il marchandait avec quelques-uns, avec d'autres il affectoit un procédé noble et désintéressé. Par exemple, à Baudouin, régent de France, comte de Flandre et un peu son parent, il envoie un blanc-seing, avec prière de le remplir de la somme et de l'intérêt qu'il voudra. On dit que le Flamand s'appliqua trois cents marcs d'argent de rente, dont les fonds furent fournis en vaisseaux, munitions, soldats, qu'il leva autant, et peut-être plus en France qu'en Flandre.

Pendant ces préparatifs , le duc de Bretagne , qui inquiétoit le Normand , meurt , et si à propos qu'on l'a cru empoisonné.

L'expédition de Guillaume devint le rendez-vous des braves. Tous y accourent : les comtes d'Anjou , de Poitou , de Ponthieu , de Bourgogne , tous vassaux de la France , y mènent leurs chevaliers et leur milice. Les fils mêmes du dernier duc de Bretagne en veulent partager l'honneur. Le politique Guillaume gagne le pape , qui excommunie d'avance ceux qui s'opposeroient à lui. Le signal du départ est donné. On remplit les vaisseaux , on se jette sur tout ce qu'on peut trouver d'embarcations. Le vent souffle favorablement , point d'obstacle au débarquement ; mais Harold avance à la tête d'une armée. Guillaume alors incendie ses vaisseaux , et met ainsi les siens dans l'alternative de la mort ou de la victoire. Les rivaux se rencontrent , l'Anglois est tué dans la mêlée. Un mois suffit à Guillaume pour se placer sur le trône , et l'Angleterre , conquise par les François , devint leur ennemie la plus acharnée.

[1067-75] Le secours que fournit Baudouin pour le succès d'un voisin si dangereux a été regardé comme une action impolitique de sa part. Il n'en vit pas les suites. Sa mort , arrivée un an après la conquête , laissa Philippe maître de lui-même , et du gouvernement de son

royaume, à quinze ans. On ne voit pas qu'il ait été nommé d'autre régent. La première guerre du jeune monarque eut lieu à l'occasion de la famille de son tuteur. Il soutint d'abord Richilde, veuve de Baudouin, mère de deux fils, contre Robert, comte de Frise, son beau-frère, qui vouloit enlever à la veuve sa tutelle, peut-être pour envahir ensuite plus facilement les états de ses neveux. Cette guerre eut des alternatives singulières. Philippe, à différentes reprises, fut vainqueur et vaincu. La veuve et son beau-frère furent faits prisonniers à peu de jours l'un de l'autre; délivrés tous deux, ils alloient recommencer les hostilités, lorsque le jeune roi se laissa gagner par Robert, qui lui offrit des terres vers l'Orléanois, et la main de Berthe, fille de sa femme, qu'il avoit épousée veuve de Floris ou Florent I, comte de Hollande. Richilde, privée d'un de ses fils par le sort de la guerre, plia avec l'autre sous la force des circonstances : elle céda la Flandre à l'oncle, ne retenant que le Hainaut.

[1076-86] A mesure que l'expérience vint à Philippe, il sentit plus vivement la faute faite par son tuteur d'avoir procuré tant de forces au duc de Normandie. Aussi, malgré son goût pour le repos, il ne put se refuser aux occasions de susciter à son voisin des embarras, ou d'augmenter, quand il pouvoit,

ceux qui existoient. Guillaume avoit trois fils : repartant pour l'Angleterre , d'où il étoit venu faire un voyage en Normandie, il jugea à propos de faire don de cette province à Robert son fils aîné , mais sans se dessaisir. Le jeune prince demande à jouir. Le père répond « que sa coutume n'est pas de se déshabiller avant de vouloir se coucher. » Grande querelle entre le père et le fils. Celui-ci menace ; et, en attendant qu'il puisse être en état d'agir , il demande un asile au roi de France. Philippe le reçoit à bras ouverts , et lui donne pour sa retraite Gerberoi , château très-fort en Picardie. Guillaume , ne voulant pas laisser au rebelle le temps de se fortifier , va aussitôt l'assiéger et le presse vivement. Pendant une sortie , le père et le fils se rencontrent dans la mêlée , et combattent corps à corps sans se reconnoître. Le père est désarçonné et blessé. Au cri qu'il fait , son fils le reconnoît , se jette à ses pieds , le place sur son propre cheval et le ramène dans son camp. Le père eut beaucoup de peine à lui pardonner , moins la faute , que la honte d'avoir été vaincu par son fils. Il se laissa néanmoins fléchir par les prières de son épouse , femme très-estimable , qui prit , sans succès , beaucoup de peine pour accorder ses trois enfans quand son mari fut mort.

[1087] Il étoit encore au moins en froideur

avec Philippe, quand il cessa de vivre; ce fut même un dépit contre le roi de France qui hâta son trépas. Guillaume étoit excessivement replet, et cet embonpoint étoit chez lui une espèce de maladie qui exigeoit des remèdes. Pendant qu'il se faisoit traiter à Rouen, la garnison de Mantes, ville dépendante de la Normandie, se permit des courses dans les environs, et même sur les terres des vassaux de Guillaume. Ceux-ci, ne recevant pas de secours de leur seigneur, s'adressent au roi de France, obligé, comme suzerain, de faire rendre justice par les seigneurs à leurs sujets. Philippe leur répond qu'il n'a pas de secours à leur donner : « J'en suis bien marri pour vous, ajoute-t-il ironiquement; mais pourquoi votre maître reste-t-il en couches si long-temps. » Guillaume auroit dû mépriser cette fade plaisanterie; il s'en piqua, et fit dire à Philippe « qu'il comptoit aller faire ses relevailles à Paris avec dix milles lances en guise de cierges. » En effet, il se jeta en furieux sur les terres de France, y fit de grands ravages; et, pour punir les Mantois, qui lui avoient attiré cette espèce d'insulte, il mit le feu à la ville, qui fut réduite en cendres. Il étoit tellement animé qu'il porta, dit-on, lui-même du bois pour augmenter l'incendie; il se fatigua et s'échauffa si fort à cet exercice, que la fièvre le prit. Il en mourut en peu de

jours, laissant après lui la réputation d'avoir été grand capitaine, politique habile, et un exemple que dans les entreprises hasardeuses il faut donner quelque chose à la fortune.

On croiroit volontiers que la crainte inspirée par un voisin si redoutable étoit pour Philippe un motif de circonspection : sans retenue sitôt qu'il put satisfaire sans risque ses passions, il s'y abandonna en homme qui ne connoît plus aucun frein. Jusqu'alors il avoit bien vécu avec Berthe son épouse, quoique huit ans de mariage sans enfans lui fissent appréhender qu'elle ne fût frappée de stérilité. Enfin, au bout de ce terme, elle lui donna un fils nommé Louis, et un an après une fille. Cette fécondité, presque inespérée, auroit dû assurer l'union des deux époux ; et ce fut précisément dans ce temps que Philippe répudia son épouse, sans qu'on sache la véritable raison de cette action. Des chroniqueurs du temps assurent qu'elle n'étoit autre que le dégoût. Le roi rencontra un évêque complaisant qui prononça le divorce, fondé sur la parenté, prétexte qui n'étoit pas difficile à trouver, à moins qu'on ne fût des deux extrémités de l'Europe, comme étoient Henri I et Anne de Russie, père et mère de Philippe. La disgraciée fut reléguée à Montreuil-sur-mer. Ce fut sans doute le refus qu'elle fit de donner son consentement au divorce qui lui

attira des gênes et des privations dans son exil ; mais elle conserva toujours le titre de reine jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1093.

[1088] Il se répandit bientôt qu'un roi de trente-trois ans , beau , bien fait , qui passoit pour galant , étoit à marier. Un comte de Sicile , nommé Roger , extrêmement riche , annonce sa fille , dont la jeunesse étoit encore embellie par d'immenses trésors. Philippe accepte le parti. Le père envoie sa fille à son futur époux , avec un train magnifique et une grosse somme d'argent. Mais , quand elle arriva , un nouvel attachement avoit changé les premières résolutions du monarque. Il la renvoya donc , mais privée , dit-on , de l'argent et des bijoux qu'elle avoit apportés ; ce qui est difficile à croire.

[1089-93] Le comte de Montfort avoit une fille , nommée Bertrade , qui passoit pour la plus belle personne de France. Sur sa réputation , Foulques , comte d'Anjou , que sa mauvaise humeur a fait surnommer le Réchin , la demanda en mariage et l'obtint. Bertrade ne s'étoit prêtée à ce mariage qu'à regret , et par des considérations d'intérêt. Veuf pour la troisième fois , valétudinaire et âgé , son mari n'avoit rien qui pût lui plaire. Sur la nouvelle que Philippe s'étoit séparé de Berthe , l'appât d'une couronne , peut-être quelque

penchant pour un prince aimable, séduit l'épouse du Réchin. Elle fait secrètement ses arrangemens avec le roi de France. Il vient rendre au comte une visite de politesse et d'amitié, en est très-bien reçu, et en s'en retournant il lui enlève sa femme.

Il y avoit deux difficultés à vaincre pour vivre tranquille avec elle : 1^o faire ratifier par l'Eglise son divorce avec Berthe ; 2^o casser le mariage de Bertrade avec le Réchin. Plusieurs évêques rassemblés, considérant les inconvéniens qui pourroient survenir s'ils condamnoient le divorce prononcé par leur confrère, le confirmèrent. L'Angevin, de son côté, se prêta sans beaucoup de peine à se séparer d'une femme infidèle, et la revit même par la suite sans trop marquer de mauvaise humeur. Mais le pape refusa d'approuver le divorce, et enveloppa dans la même excommunication Philippe, Bertrade, les évêques approbateurs de leur mariage, et celui qui avoit béni la nouvelle union. Cette affaire dura longues années, pendant lesquelles les François se rendirent célèbres en Europe et en Asie.

[1094] Henri, petit-fils de Robert I, duc de Bourgogne, lequel étoit petit-fils lui-même de Hugues-Capet, et Robert Guiscard, gentilhomme normand, tous deux aidés par la noblesse françoise, conquéroient alors des états ; le premier, le royaume de Portugal ;

le second , la Pouille et la Sicile , sans que le roi de France prît part à leurs exploits. Sous son règne commencèrent les croisades.

Le désir de visiter les lieux consacrés par les principaux mystères du christianisme avoit rendu les pèlerinages dans la Palestine très-communs. Elle étoit possédée par les mahométans, que des historiens du temps appellent Sarrasins, par les Turcs, par d'autres infidèles, et même par des païens. Témoins du zèle des chrétiens, du prix qu'ils mettoient à la permission de remplir dans ces saints lieux les devoirs de piété qu'ils s'étoient imposés, ils leur faisoient chèrement acheter la liberté d'y parvenir et d'y satisfaire leur dévotion; ils les rançonnoient, les pilloient dans la route, et leur faisoient éprouver toutes sortes de vexations, autant par cupidité que par haine pour leur religion. Retournés dans leur patrie, les pèlerins ne manquoient pas de raconter les peines qu'ils avoient endurées, et de peindre avec toute la chaleur du zèle le triste état des saints lieux et des chrétiens que la dévotion y appeloit ou y retenoit. Ces récits affligeans touchoient les cœurs, indignoient contre les oppresseurs, et faisoient désirer de venger les persécutés; mais on s'en tenoit à des vœux stériles.

Un gentilhomme picard, nommé Pierre l'Ermite, tout en remplissant les devoirs du

saint voyage, s'appliqua à connoître les pays qu'il parcouroit. Il examina les chemins, rechercha quels étoient les plus sûrs et les plus commodes, ainsi que les ports où l'on pouvoit aborder avec le moins de difficultés. Il se convainquit de l'inexpérience des barbares, et surtout de leur sécurité, qui promettoit une victoire aisée, si l'on vouloit seulement courir le risque d'une attaque. Muni de ces observations, l'Ermite, ou de nom ou de profession, vint trouver le pape, et lui présente une lettre du patriarche de Jérusalem, qui dépeignoit pathétiquement le triste état des chrétiens de la Terre-Sainte, et demandoit un prompt secours.

[1095] Ce pape étoit Urbain II, pontife d'un génie élevé, propre à imaginer et à diriger de grandes entreprises. Il accueillit le pèlerin avec des marques d'approbation encourageantes : l'Ermite, en attendant l'effet des espérances qu'elles lui firent concevoir, visita presque toutes les cours de l'Europe. A la recommandation du pape, et pour lui-même, comme chevalier pieux et vaillant, il y étoit accueilli. Par les récits vifs et touchans des maux que souffroient les chrétiens, et qu'il avoit éprouvés lui-même, il embrassoit les cœurs du zèle dont il étoit enflammé; et tous attendoient avec impatience le développement des moyens d'aller délivrer leurs

frères opprimés, qu'on leur insinuoit comme prochain.

A cet effet, Urbain indiqua un concile à Clermont en Auvergne. Comme on savoit qu'il devoit y être question des secours pour la Terre-Sainte, il s'y fit un concours prodigieux de princes, de seigneurs et de nobles de toutes les classes. Les évêques s'y trouvèrent au nombre de trois cent dix. Il s'y fit des réglemens de discipline dont on n'a que les extraits; mais on ne doit pas oublier que l'excommunication du roi pour son mariage avec Bertrade y fut confirmée. Les affaires ecclésiastiques réglées, le pape prit la parole; et, décrivant les maux dont les chrétiens de la Palestine étoient affligés, parla avec une onction pathétique qui arracha des larmes et des sanglots; et, prenant alors un ton véhément qui sentoit l'inspiration : « Enrôlez-vous, dit-il à ces guerriers toujours ardens pour les combats; enrôlez-vous sous les enseignes de Dieu: passez, l'épée à la main, comme vrais enfans d'Israël, dans la terre de promission : chargez hardiment; et, vous ouvrant un chemin à travers les bataillons des infidèles et les monceaux de leurs corps, ne doutez point que la Croix ne demeure victorieuse du Croissant : rendez-vous maîtres de ces belles provinces qu'ils ont usurpées, extirpez-en l'erreur et l'impiété : faites, en un mot, que ce pays ne produise plus des

palmes que pour vous ; et de leurs dépouilles élevez de magnifiques trophées à la gloire de la religion et de la nation françoise. »

Il faudroit ne la pas connoître , cette nation , pour supposer que , flattée et encouragée par l'image de la gloire qu'on lui montrait , elle seroit restée indifférente. De toutes parts s'élève un cri , *Dieu le veut !* » Allez donc , reprend le pontife , allez , braves chevaliers de Jésus-Christ , allez venger sa querelle ; et , puisque tous ensemble vous avez crié *Dieu le veut !* que ce mot , venu de Dieu , soit le cri de votre entreprise. » Le signe fut une croix d'étoffe rouge qu'on portoit sur l'épaule droite , d'où est venu le nom de *croisade*.

Les princes et les grands seigneurs s'empressèrent de la recevoir des mains du pape. Le peuple se présenta aussi en foule ; les cardinaux et les évêques en distribuèrent à tous ceux qui se présentèrent , et en prirent eux-mêmes. Cette marque étoit comme un vœu de faire le saint voyage. Retournés chez eux , les croisés inspirèrent le même enthousiasme à leurs parens et à leurs amis. Les femmes se firent de cette croix un ornement : on l'attacha aux enfans. Chacun se mit à faire les préparatifs du voyage ; et , comme rien ne se peut sans argent , on vendit terres , seigneuries , droits , meubles , maisons , comme si on n'eût dû jamais en avoir besoin. Les

Juifs profitèrent beaucoup à cette émulation de ruine ; mais aussi , dans quelques cantons , après s'être enrichis , ils furent pillés et massacrés. C'est leur coutume , dans les commotions d'état , de se remplir comme des éponges du bien des chrétiens , et leur sort d'être pressés ensuite.

Les principaux chefs de la croisade furent : Hugues-le-Grand , comte de Vermandois , frère du roi ; Robert , duc de Normandie ; Godefroi de Bouillon , duc de la Basse-Lorraine , et ses deux frères Eustache et Baudouin ; Robert , comte de Flandre ; Etienne , comte de Blois ; Rotrou , comte du Perche ; le vieux Raymond de Saint-Gilles , comte de Toulouse , le premier prince qui s'enrôla sous l'enseigne de la croix ; Boémond , prince de Tarente , fils de Robert Guiscard , duc de Pouille et de Calabre ; et Tancrède son cousin , petit-neveu du même Guiscard. En calculant tout ce que la France , l'Allemagne et l'Italie fournirent de croisés , on présume qu'il en sortit bien environ cinq millions. Que devint cette multitude ? Les premiers , ramassés de la France , sous la conduite de Pierre l'Ermite , qui ne put se refuser au plaisir flatteur d'être général d'armée , périrent avant que d'arriver en Palestine ; beaucoup d'autres détachemens , commandés par des aventuriers d'autant plus hasardeux qu'ils n'avoient

rien à perdre , comme un *Gauthier-sans-Argent* , eurent le même sort. Enfin parut la grande armée , celle des seigneurs françois et allemands. Leur rendez-vous naturel étoit dans les états de l'empereur de Constantinople , Manuel Comnène. Celui-ci ne vit pas sans inquiétude cette multitude de Latins inonder son empire , et avisa avec prudence aux moyens de s'en débarrasser. Il les flatta , les caressa , s'empessa de leur fournir les moyens de traverser le plus tôt possible le détroit , et leur promit des secours dont il paralysa l'effet. Arrivés en Bithynie , les croisés se donnèrent un chef , qui fut Godefroy de Bouillon.

Cependant Kilidge-Arslan , premier sultan turc seldjoucide d'Iconium , appelé aussi Soliman , du nom de son père , attendoit les chrétiens de pied ferme. Déjà par sa valeur et son habileté il avoit anéanti deux armées de croisés. Mais il déploya alors en vain ses grandes qualités : il avoit affaire à d'autres hommes. Ceux-ci emportent Nicée , et défont ensuite le sultan dans une bataille rangée qui les rend maîtres de toutes les places fortes de l'Asie-Mineure. Antioche arrête quelque temps leurs efforts ; mais au bout de sept mois , cette ville tombe sous leur pouvoir comme les autres. De cette place , ils vont au-devant de l'armée qu'envoyoit , pour re-

prendre Antioche, le calife de Bagdad, ou plutôt le sultan seldjoucide Barkiarok, entre les mains duquel étoit toute l'autorité. Les croisés lui tuèrent, dit-on, cent mille hommes. Cette victoire donna occasion aux califes fatimites d'Egypte de s'emparer de Jérusalem sur les Turcs Ortokides, qui depuis peu l'avoient enlevée aux Persans, et que ces derniers se trouvoient alors dans une égale impuissance d'exproprier ou de défendre. Mais les Egyptiens ne gardèrent pas long-temps leur conquête; car l'armée chrétienne, ayant mis presque aussitôt le siège devant cette ville, l'emporta au bout de six semaines, le 18 juillet 1099. L'attaque et la défense avoient été également vives et brillantes. Les assiégeans ternirent malheureusement l'éclat de la victoire par tous les excès de licence et de barbarie, dont une guerre de la nature de celle qu'ils avoient entreprise auroit dû, ce semble, les éloigner.

Les seigneurs qui avoient des fiefs assurés dans leur patrie y retournèrent; les puînés des familles les remplacèrent. Mais, au lieu de se donner, par la concentration de l'autorité, un gouvernement fort, capable de protéger efficacement la conquête; dominés par leur vanité, et plus encore peut-être par les préjugés du siècle, où l'on ne connoissoit pas d'autre forme de gouvernement, ils la dis-

séminèrent comme à l'envi, et se firent une multitude de petits états qu'ils décorèrent, comme ceux d'Europe, des noms de duchés, comtés, baronnies, avec les mêmes charges et les mêmes avantages. De là des princes d'Antioche, des comtes de Tripoli, d'Édesse, de Jaffa, d'Ascalon, des marquis de Tyr; des seigneurs de Ramlah, de Krak, de Sidon, de Béryte, et autres, tous plus ou moins indépendans, mais surtout les deux premiers, dont la puissance étoit égale à celle des rois de Jérusalem, et dont les perpétuelles dissensions avancèrent la ruine commune.

On ne peut disconvenir que la dépopulation n'ait été immense; mais il se mêla parmi les croisés une multitude de fainéans, de pillards, de brigands, et de gens perdus de débauche, qui se croisèrent eux-mêmes, et dont le départ, loin d'être une calamité, devint un soulagement pour les cantons qu'ils abandonnèrent. Ceux qui envisagent les croisades sous le point de vue politique disent qu'elles donnèrent aux rois les moyens d'augmenter leur puissance, parce que les grands vassaux démembrèrent leurs fiefs et les vendirent aux roturiers: par le même motif, ils affranchirent beaucoup de leurs serfs; autant de diminué de la masse de leurs forces, quand, attaqués par les monarques dans leurs droits ou prétentions, ils voulurent leur résister.

L'affranchissement des serfs facilita les acquisitions, et occasionna des lois plus détaillées que les anciennes sur les héritages, la sûreté et le partage des propriétés. Enfin la communication avec l'Orient accoutuma les François à aller chercher eux-mêmes les belles étoffes de l'Inde et les épiceries, qu'ils recevoient autrefois des Vénitiens et des Génois.

Dans ce temps les armoiries commencèrent à devenir communes. Ceux qui revenoient de la croisade ne manquoient pas de se faire grand honneur de cette expédition; et, pour en réveiller perpétuellement le souvenir, ils plaçoient les bannières sous lesquelles ils avoient combattu dans les endroits les plus apparens de leurs châteaux, comme des monumens de gloire. Les familles en s'alliant se communiquoient ces signes d'illustration, et les fondoient les uns dans les autres. Les dames les brodoient sur les meubles, sur leurs habits, sur ceux de leurs époux, les demoiselles sur ceux des chevaliers; les guerriers les faisoient peindre sur leurs écus; mais, comme les étendards entiers n'auroient pas pu tenir dans de petits espaces, on abrégéoit, pour ainsi dire, la représentation des hauts faits qu'ils devoient retracer à la mémoire. Au lieu du pont que le chevalier avoit défendu, on mettoit une arche; au lieu de la tour, on mettoit un créneau, un heaume au lieu de l'armure com-

plète qu'il avoit enlevée à un ennemi. Le fond de l'écusson étoit ordinairement la couleur de la bannière primitive, et les domestiques s'en montroient chamarrés dans les cérémonies. Ainsi on peut dire que le blason a été, dans le principe, une espèce de langue qui faisoit reconnoître les droits à l'estime publique, et les alliances.

On doit aussi aux voyages d'outre-mer les emblèmes et les devises héraldiques; il ne nous en reste presque pas de ce temps qui ne fassent allusion aux coutumes, aux animaux, aux plantes de ce pays. On trouve enfin à cette époque les premiers essais de la poésie françoise. Des croisés revenus de la Palestine parcouroient les châteaux pour y porter les nouvelles de ceux qu'ils avoient laissés en Orient. Ils récitoient les prouesses dont ils avoient été témoins, en augmentoient le merveilleux, comme il arrive ordinairement aux conteurs, et inventoient au défaut de la réalité. On appeloit *trouvères* ceux qui mettoient en vers, ou plutôt en prose rimée, ces belles actions, et leur donnoient une modulation; *chantères* et *ménestrels*, ceux qui les accompagnoient d'instrumens. Ils étoient bien venus, fêtés et chargés de présens. Il ne faut pas les confondre avec les *jongleurs* qui promenoient des bêtes étrangères, et faisoient, pour de l'argent, des tours de force ou d'adresse qu'ils

avoient appris dans l'Orient. Ceux-ci amusoient ou étonnoient, mais n'intéressoient pas, et étoient peu considérés.

On remarque enfin comme une singularité du règne de Philippe I la naissance des plus célèbres ordres religieux militaires, qui de France ne sont répandus dans toute l'Europe: les Hospitaliers de Saint-Jean, et les Templiers; les premiers fondés par Raymond Dupuy, gentilhomme dauphinois; les seconds, par neuf gentilshommes réunis, tous François. Ils se vouèrent à la réception, au service et à la défense des pèlerins de la Terre-Sainte, et, de religieux soldats qu'ils étoient d'abord, sont devenus souverains. Enfin, les Antonins, fondés par un gentilhomme de Dauphiné, nommé Gaston, qui voua sa personne et ses biens au soulagement de ceux qui étoient atteints d'une espèce de peste qu'on appeloit le *feu sacré*.

Après ces ordres, qui doivent leur établissement à la charité chrétienne et au désir d'être utile à ses semblables, en viennent d'autres enfantés par une émulation de piété, et le projet de se sanctifier dans les exercices d'une vie plus austère que celle du commun des chrétiens: les Chartreux, institués par saint Bruno, chanoine de Reims; les Grémonkins, par Etienne, gentilhomme; les Prémontrés, par saint Norbert, et les moines

de Cîteaux, par Robert, abbé de Molême, tous François, qui cherchèrent dans leur patrie les solitudes les plus désertes, les terrains les plus ingrats, qu'ils ont rendus fertiles par un travail opiniâtre, et qui sont devenus entre leurs mains la source de grandes richesses, long-temps enviées, quoique légitimement acquises.

Ceux qui ne dédaignent pas les lectures un peu tristes, dans lesquelles on trouve quelquefois les mœurs de nos ancêtres, remarqueront que les règles de ces ordres sont dures, sévères, faites pour rompre la volonté et courber les têtes sous un joug despotique : seroit-ce par contraste, et dans l'intention de rendre le sceptre de l'autorité moins pesant pour les religieux, que Robert d'Arbrissel l'a mis entre les mains des femmes? Il étoit né dans le diocèse de Rennes. Urbain II lui donna une mission particulière pour prêcher aux peuples. Son éloquence le fit suivre par une multitude de personnes des deux sexes dans le Poitou et l'Anjou, où il exerçoit son talent. Arrivé sur les confins des deux provinces, il jugea une solitude nommée Fontevrault, où il se trouvoit, propre y fixer les plus zélés de ses auditeurs. Il y bâtit d'abord des cabanes, qui devinrent bientôt deux monastères, l'un destiné aux femmes, qui devoient avoir toute l'autorité, l'autre aux

hommes, qu'il mit sous la dépendance absolue des femmes. Lui-même se soumit à l'abbesse qu'il venoit d'établir, à l'exemple, disoit-il, de saint Jean, qui, depuis que Jésus-Christ lui avoit donné la sainte Vierge pour mère, étoit resté constamment subordonné à sa volonté.

Mais si d'une part la France s'édifioit de ces établissemens pieux, d'une autre elle demeuroit toujours scandalisée de l'excommunication de son roi. Il est vrai que Philippe faisoit de temps en temps des tentatives pour obtenir la levée des censures ; mais il ne réussissoit pas , parce qu'il refusoit toujours de se séparer de Bertrade : au contraire , outre que l'excommunication avoit été solennellement prononcée par Urbain II dans le concile de Clermont, elle fut réaggravée dans plusieurs autres conciles tenus par des évêques de France, et il paroît qu'on ne lui épargnoit aucune des humiliations attachées à cette peine. Il étoit comme isolé dans sa cour. Ses domestiques ne lui rendoient que les services les plus indispensables, encore avec l'air de la contrainte et du regret. A peine ses sujets remplissoient-ils à son égard les devoirs de bienséance. On ne récitoit l'office divin qu'à voix basse devant lui, et il n'osoit y paroître la couronne sur la tête.

[1104] Le mépris des peuples, qui se ma-

nifestoit quelquefois ouvertement, et leurs murmures, firent craindre au roi des troubles, peut-être une révolution. Ces circonstances le déterminèrent à partager son trône avec Louis son fils, et à le faire sacrer, quoiqu'il n'eût pas encore vingt ans. Il s'étoit déjà distingué, et continua de se signaler encore contre des vassaux qui affectoient l'indépendance. On commença alors à apercevoir l'effet de la croisade. L'absence de ceux qui étoient en Orient priva ceux qui restoient du secours qu'en semblables occasions les vassaux se donnoient réciproquement contre le souverain; la diminution d'hommes propres aux armes, qui restoient presque tous croisés, exposoit aux attaques du jeune prince les seigneurs, dénués de leurs forces ordinaires. On nomme, entre ceux qu'il soumit, les ducs, comtes, châtelains de Montmorency, de Luzarche, de Mont-Lhéri, de Marle et Couci, des seigneurs des Marches de Champagne et de Berri, réfractaires d'autant plus dangereux qu'ils étoient plus voisins. L'activité que le jeune roi mit dans cette guerre l'a fait surnommer *le Batailleur*.

[1104-6] Sa couronne ne le mit pas à l'abri des désagrémens qu'il éprouva à la cour de son père; peut-être même les occasionna-t-elle, par la jalousie qu'elle inspira à Bertrade, mère de deux fils qu'elle élevoit dans

l'espérance du trône, ou du moins d'un très-grand apanage. Comme la fermeté de Louis ne lui permettoit pas beaucoup d'espoir, elle lui donna tant de dégoûts qu'il se retira auprès de Henri I, roi d'Angleterre. Il n'y fut pas plutôt arrivé que ce prince reçut une lettre cachetée du propre sceau de Philippe, par laquelle il étoit prié de faire mourir son hôte, ou du moins de le retenir prisonnier. Henri, peu scrupuleux d'ailleurs, puisqu'il venoit de faire aveugler son frère aîné pour s'assurer la couronne, montre la lettre à Louis. Le jeune prince part bouillant de colère. Il va droit à son père. « Je remets, dit-il, entre vos mains un fils que vous avez condamné sans l'entendre. » Philippe ignoroit cette intrigue; il en montra son étonnement et son indignation. Sans doute il fit entre son fils et sa maîtresse ce qu'on appelle vulgairement une *paix plâtrée*, comme font ordinairement les hommes foibles, amis de leur repos.

Apparemment l'accommodement ne fut pas d'abord bien sincère, puisqu'on dit que Louis fut empoisonné, qu'il ne fut sauvé que par l'habileté d'un médecin qui n'étoit pas celui de la cour, et qu'il porta toujours sur son visage, couvert d'une pâleur livide, la preuve du crime tenté contre lui. Philippe donna en propre à son fils le Vexin françois et la ville de Pontoise, pour y résider à l'abri

des embûches dont le séjour de la cour pouvoit le menacer.

Mais comme tout a un terme, de nouvelles circonstances mirent une paix solide dans cette cour agitée. Bertrade, voyant que tous ses efforts pour se faire déclarer épouse légitime avoient été inutiles, songea du moins à procurer un sort à ses enfans. Elle avoit besoin pour cela du concours de Louis. Adroite et insinuante, elle sut si bien le flatter qu'il consentit que ses frères adultérins prissent le nom de princes, et qu'ils fussent reconnus pour héritiers du trône, si lui ou sa postérité masculine venoit à manquer. L'excommunication de Philippe et de Bertrade fut ensuite levée par le pape Pascal II, parce qu'ils promirent de se séparer. Cependant Bertrade demeura à la cour. On ne voit pas qu'elle ait pris le titre de reine.

[1108] Philippe mourut dans sa soixantième année. Son corps fut transporté à Saint-Benoît-sur-Loire. De Berthe il ne laissa qu'un fils, Louis, qui fut son successeur, et une fille, Constance, mariée à Hugues, comte de Troyes, puis à Boémond, prince d'Antioche. De Bertrade il eut deux fils, qui moururent sans postérité; et une fille, Cécile, mariée à Tancrede, cousin de Boémond, puis à Pons de Toulouse, comte de Tripoli.

Comme on reconnoît à Philippe I de l'es-

prit et de la valeur ; que son gouvernement a été doux ; que sans doute il étoit juste , puisqu'il n'a éprouvé ni troubles ni factions , malgré l'espèce de mépris qu'a versé sur lui son excommunication pendant vingt ans , ne pourroit-on pas hasarder de porter de lui un jugement un peu différent de l'opinion commune , et de celui même que , d'après les historiens les plus estimés , nous avons présenté au commencement de son règne ? Les enthousiastes de toute espèce de gloire ont blâmé un roi de France de n'avoir pas été , à la tête des chevaliers français , cueillir les lauriers de la Palestine , mais il eut peut-être besoin d'un plus grand courage pour ne point participer à cette entreprise , qu'il ne lui en auroit fallu pour l'exécuter. D'ailleurs l'histoire ne marque pas qu'il se soit refusé à aucun projet utile. Philippe ne fut donc peut-être pas , comme on l'a trop cru , un indolent sur le trône , mais un roi modéré , prudent , qui n'a pas eu la manie de faire naître les événemens , mais n'a pas fui les occasions d'en profiter : moins jaloux de l'éclat de la couronne que soigneux d'en retrancher et émousser les épines , il paroît qu'il aimoit singulièrement le repos. Heureux s'il fût parvenu à dompter une passion qui a fait le tourment de sa vie domestique , et lui a attiré l'indifférence et le mépris de ses peuples.

LOUIS VI, LE GROS ,

AGÉ DE 28 ANS. .

LOUIS-LE-GROS étoit déjà accoutumé au trône lorsqu'il l'occupa seul. Il avoit vingt-huit ans. Quoiqu'il eût déjà été sacré, il se fit couronner de nouveau, cinq jours après la mort de son père, dans l'église d'Orléans, parce qu'il y avoit schisme dans celle de Reims. Il jugea à propos de renouveler et de hâter cette cérémonie, pour se donner, par l'opinion qu'on y attachoit, plus de force contre les factions qui l'environnoient.

[1109-14] Ce Henri, roi d'Angleterre, qui l'avoit accueilli lorsqu'il fuyoit la cour de son père, devint, lorsque Louis eut pris le sceptre, son plus opiniâtre ennemi. Il se rendit le centre des factions, l'appui de tous ses vassaux inquiets, remuans, tourmentés du désir de l'indépendance, qui environnoient le domaine rétréci du roi de France. On compte entre eux les seigneurs de Corbeil, de Créci, de Puiset, de Mont-Lhéry, et d'autres dont la proximité fait voir ce qu'avoit perpétuellement à craindre de ces vassaux, toujours armés, un roi siégeant à Paris.

Le premier qui lui causa de l'embarras fut Guy-de-Rochefort, seigneur de Gournai.

Louis, avant de porter la couronne, avoit épousé sa fille, qui n'étoit pas encore nubile, et s'en étoit séparé, avant la consommation du mariage, par un divorce dont on ignore le motif. Cette séparation laissoit des intérêts à démêler entre le beau-père et l'ancien gendre. Mais ne fût-ce que le ressentiment de l'affront fait à la fille d'un de leurs co-vassaux, il suffisoit pour susciter à Louis une foule d'ennemis à sa porte. Le roi d'Angleterre étoit l'âme de cette ligue. Il la rendit fort dangereuse en lui donnant un chef apparent : c'étoit le prince Philippe, fils de Bertrade, auquel la couronne étoit promise si Louis n'avoit point d'enfans. L'Anglois lui fit entrevoir la possibilité de le placer dès à présent sur le trône. Bertrade ne manqua pas d'appuyer de son talent pour l'intrigue la prétention de son fils. Cette guerre mêlée de négociations dura cinq ou six ans. Dans cet intervalle Guy mourut, et ses fils, moins ardens à venger leur sœur, se prêtèrent à des accommodemens. Bertrade mourut aussi, et laissa son fils Philippe libre de profiter de l'indulgence de son frère, qui deux fois maître de lui imposer de dures conditions, deux fois lui en avoit accordé des plus favorables. Philippe se retira dans les terres que Louis lui donna, y vécut tranquille, et mourut sans postérité masculine.

Ainsi se dissipa cette faction qu'on a ap-

pelée la ligue de Mont-Lhéri, du nom du château d'un des principaux seigneurs qui y prirent part; mais, si le roi en obtint la fin de la faveur des circonstances, il dut à son activité et à sa valeur les succès qui le mirent en état de tenir tête si long-temps à une réunion si formidable. On doit se représenter ce prince, malgré l'épaisseur de sa taille, qui l'a fait nommer Louis-le-Gros, sans cesse agissant, passant rapidement d'un combat à un siège, d'un siège à une bataille, toujours à la tête de ses troupes, ne se reposant jamais tant qu'il avoit quelque chose à faire, bravant et défiant ses ennemis. Le comte de Champagne, qui fut depuis son ami, s'étoit vanté de le combattre s'il le rencontroit dans la mêlée. Louis lui épargna la peine de le chercher. Il paroît à pied dans le premier rang, franchit un fossé qui le séparoit de l'ennemi, et le met en fuite. Pendant cette guerre, il y a peu de châteaux voisins qui n'aient été pris et repris plusieurs fois. Le Puiset entre autres le fut jusqu'à trois fois, et fut enfin détruit.

[1115] Un moyen pour faire cesser les cabales et les rendre moins actives étoit que Louis se donnât des héritiers. Dans ce dessein il épousa Adélaïde, fille de Humbert II, comte de Maurienne et de Savoie, et ne fut pas trompé dans ses espérances. Cette princesse étoit jeune et belle. Elle est surtout re-

commandable par l'attention qu'elle eut pour l'éducation de ses enfans. Elle la surveilloit elle-même dans ce qui pouvoit la concerner, présidoit aux leçons, et, ce qui est plus important, leur donnoit l'exemple de la décence et de la vertu. Louis jouit avec elle de la paix domestique; heureux de la trouver dans son palais quand la guerre lui accordoit quelque relâche!

[1116-18] Le roi de France eut occasion de rendre au roi d'Angleterre les sollicitudes que celui-ci lui avoit occasionnées; mais du moins ce fut pour une cause juste. Henri I, fils de Guillaume-le-Conquérant, partagé par son père d'une simple somme d'argent, avoit trouvé moyen d'envahir sur Robert, son aîné, et l'Angleterre par adresse, et la Normandie par violence. Le prince Guillaume, dit Cliton, fils de Robert, échappé à la vigilance de son oncle, vint réclamer la Normandie auprès du roi de France, seigneur suzerain. Celui-ci conseilla de voir les seigneurs normands, de travailler à les gagner, et lui promit de le seconder quand son parti commenceroit à prendre consistance. La ligue ne fut pas difficile à former. Henri, grand roi, mais méchant homme, étoit détesté; les seigneurs normands demandèrent que le duché fût rendu au fils de leur duc. Sur leur requête, Louis, comme seigneur suzerain, somma

Henri de comparoître devant le tribunal des pairs, où son droit seroit jugé. Il se présenta, mais sur la frontière, à la tête d'une armée. Louis alla au-devant de lui. Alors commença une guerre opiniâtre et sanglante que les deux rois firent en personne.

Les historiens parlent de leurs armées comme très-considérables, en disant qu'elles consistoient chacune en cinq cents hommes d'armes. Il faut en effet remarquer que chacun de ces hommes d'armes étoit un seigneur de fief qui menoit à sa suite des vassaux obligés envers lui au service militaire. Après plusieurs escarmouches, les armées se trouvent en présence dans la plaine de Brenneville, près du château de Noyon, à peu de distance des Andelys. Louis, emporté par son ardeur ordinaire, voyant que la victoire balançoit, se jeta au milieu des bataillons ennemis pour la fixer. Un fantassin anglois saisit la bride de son cheval, en s'écriant : « Le roi est pris ! — Si tu savois les échecs, lui dit Louis sans se déconcerter, tu saurois que le roi ne se prend pas. » En même temps il lui fend la tête d'un coup de hache et se débarrasse ; mais la bataille fut perdue, et la déroute si complète que le roi resta toute une nuit égaré dans les bois : une vicille femme qui le rencontra à l'aventure le ramena le lendemain aux Andelys, où les fuyards s'étoient réunis.

Piqué de sa défaite, Louis envoya offrir à Henri de vider leur querelle corps à corps : l'Anglois répondit qu'il n'avoit garde de soumettre au hasard d'un combat la possession d'un bien dont il jouissoit. Il fallut donc continuer à ravager les terres les uns des autres, ce qui étoit la manière de faire la guerre dans ce temps-là, jusqu'à ce que Henri, pressé de retourner dans son royaume, et sollicité d'ailleurs par le pape Calixte II, qui s'étoit porté pour médiateur entre les deux rois, consentit à se détacher de la Normandie, mais en la laissant à Guillaume, son propre fils, qui en fit hommage au roi de France.

[1119] En quittant la Normandie, il arriva à Henri le plus grand des malheurs qui ait jamais accablé une famille royale. Il partoit de Harfleur, seul sur son bord ; sur un autre étoient Guillaume, son fils aîné, quatre autres fils bâtards, quatre filles naturelles, dont quelques-unes étoient déjà mariées, et plus de cent soixante personnes des meilleures maisons d'Angleterre. La mer étoit calme, le vent favorable. Toute cette jeunesse ne songeoit qu'à se divertir. Les matelots, trop bien payés d'avance, étoient ivres la plupart et incapables de manœuvrer. En sortant du port le vaisseau touche, s'enfonce, le gouffre se referme, et tout disparoît. Aucun ne fut sauvé. Henri voit ce désastre : il continue son

triste voyage, déchiré par le remords des injustices et des crimes qu'il avoit commis pour établir sa nombreuse famille, que la justice divine lui enlevait en un instant.

[1120-24] Il ne lui restoit qu'une fille nommée Mathilde, qu'il avoit mariée à Henri V, empereur d'Allemagne. Les enfans qui pouvoient provenir de ce mariage devoient être héritiers de ses états; c'est pourquoi il ne lui fut pas difficile de déterminer son gendre à le seconder, lorsque, pressé de rendre, selon sa promesse, la Normandie à son neveu Guillaume, il fit entendre au mari de sa fille qu'il avoit intérêt de le secourir pour conserver le duché. Le roi de France vouloit qu'il fût restitué, et menaçoit. Le beau-père et le gendre se concertèrent. Le premier devoit attaquer la France du côté de la Picardie, pendant que le second y feroit irruption par la Lorraine. L'empereur prit pour prétexte de ses hostilités une excommunication lancée contre lui, cinq ans auparavant, dans un concile tenu à Reims, à l'occasion des investitures qu'il prétendoit avoir droit de donner aux évêques, droit que le pape regardoit comme un abus de puissance, et qui a été long-temps le sujet de querelles très-animées. L'Allemand publia qu'il vouloit détruire, raser, effacer de dessus la terre cette ville, monument de son déshonneur, et parut sur les frontières à la tête

d'une armée formidable ramassée en Bavière, Saxe, Lorraine, et dans les parties les plus reculées de l'Allemagne.

Louis, instruit de ce complot des deux Henris, avertit les François du danger commun, convoque les grands vassaux, et leur assigne rendez-vous sous les murs de Reims, l'objet des vengeances de l'empereur. Ils s'y trouvèrent chacun avec leurs milices, que l'on fait monter, dans le compte le moins exagéré, au nombre de trois cent mille hommes; les évêques, les abbés, les chapitres y menèrent leurs serfs, et l'on croit que les abbesses mêmes y parurent en personne.

L'empereur, qui ne s'attendoit pas à cette réunion, prétexte des affaires au fond de l'Allemagne, et y retourne. Le roi d'Angleterre, craignant de voir tomber sur lui cette masse redoutable, se met à négocier; Louis auroit bien voulu se servir de ses forces rassemblées pour réduire tant l'Anglois que quelques vassaux d'une fidélité douteuse qui n'avoient pas fourni leur contingent; mais ce n'étoit pas l'avis des seigneurs présens. S'ils avoient bien voulu se réunir contre l'ennemi qui les menaçoit tous, ils n'avoient pas le même intérêt contre leurs co-vassaux, dont l'abaissement procuré par leurs efforts pouvoit peut-être fournir au roi le moyen de les abattre eux-mêmes. Ils remontrèrent donc

que , ne s'étant rassemblés que pour s'opposer à l'empereur, et ce prince étant retourné dans son pays, l'obligation de leur service étoit finie. Ils se retirèrent, et mirent par là le roi dans la nécessité de traiter avec le roi d'Angleterre.

[1125] L'accord entre eux n'étoit pas facile. L'un vouloit que le prince Guillaume eût le duché de Normandie, l'insulaire refusoit de s'en dessaisir. Pendant cette altercation, qui dura plusieurs années, il survint un de ces événemens qui, sans liaisons avec une affaire difficile à terminer, servent cependant quelquefois au dénouement. Charles-le-Bon, comte de Flandre, est assassiné et meurt sans postérité. Le roi, comme seigneur suzerain, se trouva maître de disposer de ce beau fief. Il le donna au prince Guillaume, dans l'intention, s'il ne pouvoit se rendre maître de la Normandie, de le mettre du moins à portée de faire valoir ses droits dans l'occasion. Mais cette précaution politique devint inutile. Guillaume fut blessé mortellement dans un combat contre un compétiteur qui lui disputoit la Flandre. Par la mort de son neveu, Henri demeura tranquille possesseur du duché qui lui étoit envié, et fut plus heureux que Louis dans les mesures qu'il prit pour s'assurer la Normandie. L'empereur Henri V mourut. Le roi d'Angleterre remaria Mathilde, sa

filles, à Geoffroy Plantagenet, comte d'Anjou, dont le voisinage pouvoit être une protection à la Normandie contre les entreprises du roi de France. Mathilde eut un fils, Henri, qui devint la souche des Plantagenets, rois d'Angleterre et ducs de Normandie.

[1126-28] L'irruption de l'empereur fournit pour la première fois à un roi de la troisième race l'occasion de paroître un grand monarque. La splendeur du trône, la puissance de celui qui l'occupe, viennent principalement de la force militaire : or la manière dont se faisoient les levées rendoit le roi dépendant de ses vassaux. Il publioit un ban qui leur enjoignoit à tous de se présenter sous les armes, avec leurs serfs et feudataires, en temps et lieux déterminés. De ces vassaux, les uns avoient la bonne volonté et accouroient au commandement du roi, les autres étoient indifférens et n'obéissoient qu'avec lenteur ; d'autres, mécontents du motif de la guerre, refusoient. Ainsi manquoient les plus belles expéditions, ainsi échouoient les plans les mieux concertés. Il n'y avoit que les affaires d'un intérêt général et commun, telles que les grandes invasions, et ensuite les croisades, qui produisissent un rassemblement sans délai et sans exception : les croisades, parce qu'il y avoit un certain déshonneur attaché à ceux qui restoient inactifs ; les invasions, parce

qu'alors le suzerain avoit droit d'exercer sur les feudataires refusans la rigueur des lois féodales, et de les poursuivre comme déloyaux et ennemis de la patrie.

Cependant comme il pouvoit arriver que des feudataires ne pussent, pour de bonnes raisons, ou servir eux-mêmes, ou fournir les hommes dont leur fief étoit tenu, ils offroient de l'argent, dont le suzerain se servoit pour faire ses levées à volonté : les rois préféroient ce moyen, qui les rendoit maîtres de leurs armées, et c'est l'origine de la solde des troupes. Des possesseurs de fiefs, surtout les ecclésiastiques, étrangers par état au service militaire, composèrent pour s'en exempter ; l'abonnement qui en résulta fut une des sources des décimes du clergé.

On entrevoit le principe de ces établissemens dès le règne de Louis-le-Gros ; mais on en découvre aussi plus distinctement un autre, qui a insensiblement changé la forme du gouvernement. Les guerres avoient réuni les habitans dans les villes, comme dans des asiles où ils étoient à l'abri des irruptions soudaines de la soldatesque ; mais ils y trouvoient souvent d'autres calamités. Chacune avoit un seigneur. Il n'étoit pas rare de le voir exercer sur les réfugiés qui s'étoient mis sous sa protection des droits tyranniques, mettre des impôts toujours croissans, exiger des corvées,

gêner le commerce , faire acheter des privilèges , outrer les amendes , exercer ce qu'ils appeloient la justice arbitrairement et sans règle fixe. A la vérité , ce seigneur avoit un tribunal auquel les bourgeois pouvoient s'adresser dans les contestations entre eux ; mais , comme les juges étoient nommés par lui et en dépendoient , il étoit difficile que ces citadins obtinssent justice dans les affaires où les intérêts du seigneur étoient compromis. Ainsi vexés , ils recoururent au roi , comme au seigneur suzerain , pour faire réformer les jugemens qui leur étoient contraires. Le roi reçut volontiers ces appels , et , afin de les rendre plus faciles , il établit dans les villes des juges que les bourgeois invoquoient dans le besoin.

Ce fut d'abord dans les villes dépendantes des grands vassaux ecclésiastiques , comme moins capables de s'opposer à cette innovation , que s'introduisirent ces tribunaux royaux ; ensuite ils s'étendirent dans les fiefs laïques. Ainsi les habitans des cités s'accoutumèrent à entendre parler d'un roi , et à reconnoître un autre maître que leur seigneur. Dans les affaires qui regardoient la masse des bourgeois , comme répartitions d'impôts , service militaire et autres discussions élevées entre eux et le seigneur , ils s'assembloient sous la protection de ces tribunaux , présen-

toient leurs requêtes et leurs plaintes en commun, d'où ces assemblées ont été appelées *communes*. Elles ont insensiblement formé une puissance capable de balancer celle des seigneurs, et les rois s'en sont servis utilement.

Louis-le-Gros, fort attentif à l'exercice de la justice, malgré les distractions de ses guerres perpétuelles, envoyoit dans les provinces qui lui étoient immédiatement soumises des personnes probes et éclairées, chargées d'examiner si les juges faisoient leur devoir, de pourvoir au plus pressé, et de faire leur rapport sur le reste. Il avoit pour ministres, et aussi pour généraux de ses armées, quatre frères nommés Garlandes, honorés de sa confiance et des principales dignités de sa cour, sans qu'on pût leur donner le nom de favoris, si l'on en croit Louis, qui disoit qu'un roi n'en doit avoir d'autre que son peuple. Il consultoit aussi le célèbre Suger, abbé de Saint-Denis, qu'il avoit connu pendant sa jeunesse, lorsqu'il étoit élevé dans cette abbaye, et il ne cessa de l'appeler à ses conseils.

Louis-le-Gros dut à l'éducation qu'il reçut dans ce monastère une piété solide, dont il donnoit l'exemple dans sa cour, sans affectation. Il respectoit les évêques, et montrait à ceux qui remplissoient bien leurs devoirs de l'estime et même de la vénération; mais il

n'épargnoit pas les remontrances et les disgrâces à ceux qui s'en écartoient. Zélé pour la conservation des biens et des privilèges ecclésiastiques, mais zélé avec prudence, il réprimoit sévèrement les tentatives des laïques sur les droits du clergé. On trouve pendant son règne plusieurs guerres qu'il entreprit à ce sujet. Cependant saint Bernard, qui commençoit à paroître, blâma la modération qui lui faisoit quelquefois suspendre les hostilités. L'archevêque de Sens et l'évêque de Paris, ne lui trouvant pas assez d'activité, l'excommunièrent; mais le pape, bien informé, leva l'excommunication.

A ce zèle protecteur pour le clergé, on ne niera pas qu'il n'ait pu se mêler un intérêt personnel, celui d'empêcher les seigneurs laïques spoliateurs, déjà trop puissans, de le devenir encore davantage par les dépouilles enlevées aux ecclésiastiques. Tel a été le motif de la plupart des guerres entreprises ou soutenues par Louis-le-Gros. Cependant on doit ajouter, pour son honneur, que souvent aussi il a employé ses armes au châtimement de grands crimes. Il prit, après une opiniâtre résistance, dans la ville de Laon, le seigneur de Couci, qui en avoit assassiné l'évêque, parce que le prélat l'avoit excommunié pour ses désordres. Le coupable mourut en prison de ses blessures. Un Hugues de Crécy s'étoit

emparé de la personne du seigneur de Mont-Lhéri son parent, dans l'espérance d'obtenir du prisonnier une donation de ses biens. Il promena le malheureux de château en château, lié et garrotté. Puis, voyant que ces mauvais traitemens ne réussissoient pas à lui arracher le consentement désiré, il le fit étouffer et jeter par une fenêtre, afin qu'on crût qu'il s'étoit tué en se précipitant lui-même; mais le crime fut découvert. Le roi attaqua le scélérat, confisqua ses domaines, le poursuivit de retraite en retraite. Hugues ne sauva sa vie qu'en se faisant moine. Louis vengea aussi la mort de Charles-le-Bon, comte de Flandre, que des monopoleurs avoient assassiné parce qu'il vouloit les forcer à ouvrir leurs greniers dans un temps de disette. Il fit expirer les assassins dans les supplices. L'un d'eux fut attaché à un poteau, et on lia sur sa tête un chien, qu'on fraploit sans cesse, afin qu'il lui déchirât le visage. On mettra ici, comme un exemple des cruautés qui s'exerçoient dans ce temps, ce trait d'Amauri de Montfort, commandant l'armée du roi en Auvergne. Ayant fait une centaine de prisonniers dans une sortie des défenseurs de la ville de Clermont, qu'il assiégeoit, il leur fit couper la main droite, et la leur fit remporter dans la main gauche, pour la montrer à leurs camarades. Cette horrible barbarie les con-

sterna au point qu'ils rendirent la ville sur-le-champ. Louis le-Gros s'exposoit sans ménagement : dans un assaut qu'il livroit à la forteresse d'un vassal rebelle, il reçut à la cuisse une blessure dont il se ressentit le reste de sa vie.

[1129] Comme il avoit été couronné du vivant de son père, il fit aussi sacrer Philippe son fils aîné. Ce prince mourut, dans l'année, d'un accident. Louis-le-Gros, après avoir donné de justes regrets au jeune roi, dont les belles qualités avoient fait concevoir de grandes espérances, fit couronner Louis son second fils, surnommé le Jeune pour le distinguer d'avec son père. Cette cérémonie fut faite à Reims par le pape Innocent II, qui étoit en France. On croit que c'est alors qu'a été fixé à douze le nombre des pairs de France qui devoient y assister, six ecclésiastiques et six laïques ; ainsi ce qui n'étoit auparavant qu'une dénomination qui marquoit seulement l'égalité entre plusieurs seigneurs qui jouissoient de la même puissance, qui étoient pairs, *pares*, fut érigé en dignité. Ceux à qui elle fut attribuée furent, parmi les ecclésiastiques, l'archevêque de Reims et les évêques de Langres, de Laon, de Beauvais, de Châlons-sur-Marne et de Noyon, les trois premiers avec le titre de duc, et les trois autres avec celui de comte ; et, parmi les laïques, les trois ducs de Bourgogne, de Normandie

et de Guienne, et les trois comtes de Champagne, de Flandre et de Toulouse.

[1130-36] Quelques années après le sacre de son fils, Louis eut une belle occasion de satisfaire un de ses plus chers désirs, c'est-à-dire d'augmenter son royaume, sans coup férir, par un mariage. Guillaume IX, duc d'Aquitaine, possesseur de ce duché qui comprenoit une grande partie du midi de la France, touché de repentir des cruautés qu'il avoit exercées sur ses sujets et sur ses voisins, fit vœu d'un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. Avant de partir, il reconnut par son testament Eléonore sa fille son héritière, et la recommanda au roi de France. Louis crut ne pouvoir mieux répondre aux intentions du duc son ami, qu'en la mariant à son fils, partageant déjà le trône qu'il devoit bientôt occuper seul. Ce mariage étoit bien assorti pour l'âge et les biens, heureux s'il l'eût été également pour les caractères ! Eléonore apporta en dot la Guienne, le Poitou, la Gascogne, la Biscaye, et plusieurs autres domaines au-delà de la Loire jusqu'aux Pyrénées. Par la réunion de ces belles provinces, Louis-le-Jeune se trouva plus puissant que tous ces grands vassaux qui luttoient auparavant, et souvent avec avantage, contre le roi leur suzerain.

[1137] Louis-le-Gros jouit peu du plaisir

d'avoir procuré cette belle fortune à son fils. Il étoit depuis quelque temps attaqué d'une langueur, suite de ses fatigues. Elle le conduisit au tombeau à l'âge de soixante ans. Il laissa sa femme, Adélaïde de Savoie, assez jeune pour qu'après lui avoir donné six princes et une princesse, elle eût encore une fille de Mathieu de Montmorency, auquel elle se remaria. Louis donna en mourant cette leçon à son successeur : « Mon fils, souvenez-vous que la royauté est une charge dont vous rendrez un compte rigoureux à celui qui seul dispose des sceptres et des couronnes. »

Le règne de Louis-le-Gros fait époque dans notre histoire. On y trouve, comme il a été dit, le commencement d'usages qui ont été le germe d'amélioration dans le gouvernement; la création de justices royales, qui ont donné lieu aux communes, d'où est né le tiers-état; les partages de fiefs plus fréquens; les affranchissemens encouragés; une nouvelle manière accréditée de lever les troupes, et leur solde établie : toutes innovations dont on ne sentit pas alors l'importance, mais qui ont été le fondement de la grandeur et de la puissance auxquelles les rois de France sont parvenus.

On avoit, avant Louis-le-Gros, des lois civiles et ecclésiastiques; mais ces réglemens n'étoient pas rangés dans l'ordre qui en fit

alors une science. La théologie eut aussi le même avantage , à l'aide des collections de passages de l'Écriture sainte et des pères , qui devinrent communes. Insensiblement le latin fut relégué dans les écoles et dans le barreau ; la langue vulgaire s'enrichit et se perfectionna par l'usage ; la poésie ou la manie de la versification devint commune , et la lutte qu'elle exigeoit contre les mots rebelles à la rime ou à la mesure épura le langage à la longue. De même , les subtilités scolastiques , sources de beaucoup d'erreurs , et la fureur de la dispute , vice dominant du douzième siècle , accoutumèrent cependant à mettre plus d'ordre et de clarté dans le raisonnement.

On n'ose dire qu'il y eût proprement de la poésie , de la musique , de l'astronomie ; que la peinture , la sculpture , l'architecture fussent des arts , et non de pures routines sans règle ; qu'enfin la médecine fût une science ; mais on commençoit à sentir les inconvéniens de l'ignorance , et à tâcher d'y remédier par l'imitation des anciens , dont les ouvrages se prêtoient ou se transmettoient comme des dons précieux. Ce crépuscule , qui est devenu dans la suite un jour éclatant , s'entrevoyoit alors dans les écoles du clergé et des moines ; celle de Saint-Denis étoit fort célèbre. Louis-le-Jeune y avoit été élevé comme son père : tous deux portoient à ce monastère un grand

respect, à double titre, comme dépôt des sciences et comme le sanctuaire du premier patron du royaume. Sa bannière, sous laquelle combattoient les vassaux de l'abbaye, devint l'étendard de la France. Louis-le-Gros et ses successeurs alloient dévotement la prendre sur l'autel quand ils partoient pour une expédition, et la reportoient avec pompe à la fin de la guerre. On l'appeloit *oriflamme*, parce que le bâton étoit couvert d'or, et le bas de l'étoffe découpé en forme de flammes.

LOUIS VII, LE JEUNE,

AGÉ DE 18 ANS.

[1137-40] SITÔT que Louis eut rendu les derniers devoirs à son père, il alla chercher Eléonore son épouse en Guienne, où il tenoit sa cour avec elle depuis son mariage. L'arrivée d'une jeune reine et la pompe des fêtes qui l'accompagnèrent eurent bientôt fait disparaître les crêpes funèbres dont la France étoit couverte. Il y eut quelques mouvemens populaires presque séditieux dans ce changement de monarchie. Il paroît aussi que quelques seigneurs voulurent éprouver le jeune roi, qui n'avoit que dix-huit ans. Un de ceux qui se montrèrent les plus turbulens étoit le châtelain de Montgeai. Louis battit ses trou-

pes, assiégea son château, le prit et le fit raser, conservant néanmoins la tour au donjon. On remarque que, dans leurs plus grandes animosités, les seigneurs respectoient réciproquement ce type de leur domination. C'étoit là qu'ils recevoient la foi et l'hommage de leurs vassaux, et qu'ils en gardoient les titres. De la tour du Louvre, détruite sous les derniers des Valois, relevoient les grands vassaux de la couronne.

Ces mouvemens furent apparemment peu inquiétans, puisque le jeune roi ne jugea pas à propos de prendre, comme ses ancêtres, la précaution de se faire sacrer de nouveau. Il montra beaucoup de modération dans une affaire que suscita la prétention de la reine Eléonore sur le comté de Toulouse, comme petite-fille de Philippine, frustrée de la succession de son père, par la vente que celui-ci avoit faite de son duché à Raymond de Saint-Gilles son frère, si renommé dans la première croisade. Du poids de sa puissance Louis auroit pu écraser le petit-fils de Raymond, qui en jouissoit au préjudice de son épouse; mais il eut la complaisance de se prêter au désir de plusieurs grands de sa cour, qui sollicitoient pour le possesseur, et il se contenta de l'hommage.

[1141] Une autre affaire, entreprise aussi par considération pour Eléonore, causa à son époux un repentir bien amer. Raoul, comte

de Vermandois , cousin du roi , ayant fait divorce , comme il n'arrivoit que trop fréquemment dans ce temps , Louis trouva bon qu'il épousât la princesse Pétronille , sœur puînée de sa femme. Thibault II, comte de Champagne , qui étoit oncle de l'épouse répudiée , appela au pape de la sentence de divorce , qu'il prétendoit mal fondée. Il vint un légat qui la cassa , réprimanda les évêques qui l'avoient prononcée , menaça d'excommunication Raoul et la belle-sœur du roi , si elle ne quittoit son mari , et signifia à Louis qu'il mettroit le royaume en interdit , s'il continuoit de protéger les coupables.

La menace eut son effet , parce que le roi tint bon. En vengeance des troubles que l'interdit causoit dans ses états , le monarque entra avec des forces considérables sur les terres du comte de Champagne , et les ravagea cruellement. Le comte , trop foible , demanda grâce et l'obtint , à condition qu'il travailleroit auprès du pape pour faire lever l'excommunication. Louis , dans cette confiance , congédie son armée ; mais elle n'est pas plutôt séparée , que le pape lance de nouveau ses foudres. Le roi soupçonne de la collusion de la part du comte de Champagne , rentre sur ses terres le fer d'une main et le flambeau de l'autre , met à feu et à sang ce malheureux pays , assiège la ville de Vitry en

Perthois , la prend d'assaut ; et dans le transport de la colère que lui cause une trop longue résistance , il fait mettre le feu à l'église, où s'étoient réfugiés trois mille cinq cents habitans. Il y périrent tous. Le moment de la fureur passé, Louis, naturellement bon, voit toute l'énormité de son crime , il en est pénétré de douleur. De ce moment, dit-on , il s'interdit tous les amusemens et tous les plaisirs. On ajoute que , dans les premiers jours qui suivirent cette catastrophe, il en oublioit les affaires, et que souvent on l'a surpris fondant en larmes au souvenir de la déplorable suite d'un instant de vivacité non réprimée.

[1142-44] Dans cette disposition d'esprit, il ne fut pas difficile d'obtenir du monarque le consentement à toutes les mesures qui pouvoient contribuer à terminer cette malheureuse affaire du divorce dont on ignore l'issue. Il fut aisé de lui persuader que, pour réparation d'un si affreux abus de la force, il falloit une action de grand éclat, et très-utile à la religion. Les croisades , dont on s'occupoit beaucoup , paroissoient réunir ces deux caractères. Les papes n'avoient cessé d'en entretenir la ferveur par des prédicateurs distribués dans toute l'Europe. Leur principal organe en France étoit saint Bernard, réformateur de l'ordre de Cluni, fondateur et abbé de Clairvaux. Sa naissance et l'austérité de

ses mœurs lui donnoient un grand crédit à la cour , où ses parens tenoient un rang distingué. Son éloquence étoit à la fois convaincante et insinuante. La douce persuasion couloit de ses lèvres.

[1144-45] Outre les motifs religieux qui avoient fait entreprendre la première croisade, il se trouvoit pour celle-ci des raisons qu'on ne pèse pas assez lorsqu'on la blâme. La première avoit formé en Asie des royaumes et des principautés : les possesseurs et titulaires de ces états étoient parens assez proches des seigneurs françois , et presque tous puînés de familles illustres. Comme cadets peu favorisés de la fortune , ils étoient allés former en Asie des établissemens qui leur manquoient dans leur patrie. Environnés d'Arabes , nommés Sarrasins, anciens propriétaires, les nouveaux étoient dans un état de guerre perpétuelle. Harcelés par des hordes sans cesse renaissantes, affoiblis même par leurs victoires , ils tendoient leurs mains suppliantes vers l'Europe , demandoient aide et protection, prioient, sollicitoient. Le comté d'Edesse venoit de leur échapper par l'indolence d'un Courtenay , lâche successeur de Joscelin son père, qui, indigné de la pusillanimité de son fils lors des premières attaques de Noradin , s'étoit fait porter mourant sur le champ de bataille, et dont les derniers regards avoient vu fuir les

Sarrasins. Sans doute il auroit été à désirer que les princes de l'Europe n'eussent pas provoqué et favorisé dans le principe ces établissemens asiatiques; mais la faute étoit faite. Convenoit-il de laisser périr sans secours des guerriers valeureux, auxquels on étoit attaché par les liens du sang et par la profession d'une même religion, les plus chers intérêts qui ont coutume de déterminer les hommes.

[1146] On ne peut guère douter que ces considérations n'aient influé sur la résolution que prirent les seigneurs françois de se rendre à l'assemblée que le roi convoqua à Vézelay en Bourgogne pour y traiter cette affaire. C'est la première qu'on a nommée *parlement*. Ils s'y trouvèrent, avec leurs principaux vassaux, en si grand nombre, que l'église ne pouvant les contenir, on dressa dans la prairie une espèce de théâtre. Bernard y parut à la droite du roi. Il fit un discours pathétique qui arracha des larmes. Aux soupirs, aux sanglots se mêla le vœu énergiquement prononcé d'aller secourir les chrétiens opprimés par les infidèles.

[1146-47] Louis se présenta le premier, et reçut à genoux la croix des mains de l'abbé de Clairvaux. Tous les seigneurs l'imitèrent; les femmes mêmes, la reine à la tête, emportées par le même enthousiasme, s'engagèrent au saint pèlerinage, et reçurent aussi

la croix. Dans ce moment d'une impulsion irréfléchie, on offrit à saint Bernard le commandement de l'armée qui alloit se former : il le refusa. On renvoya donc la délibération sur cet objet à une assemblée qui fut indiquée à Etampes, et qui s'y tint l'année suivante. Il y fut décidé qu'on prendroit le chemin par terre, et les croisés, par acclamation, déférèrent le commandement au roi.

[1147-48] Deux choses sont à observer dans cette expédition : la conduite militaire et la conduite morale. L'armée se trouva, les uns disent de deux cent mille hommes, les autres seulement de quatre vingt mille : contradiction qui peut se concilier en supposant qu'il n'y avoit que quatre-vingt mille combattans effectifs, mais que le total pouvoit monter au nombre cité, parce qu'il se joignit à l'armée des personnes de tous les états : beaucoup de femmes de ces croisés avec leur famille, des prélats, prêtres, moines, abbés, abbesses, religieuses; et, comme on alloit par terre, il n'est pas étonnant qu'à la suite du corps principale soient attachés des fainéans, des vagabonds, une populace ramassée dans la fange des villes, que l'impossibilité de trouver assez de vaisseaux auroit repoussés, si l'on se fût déterminé pour le chemin par mer.

Cette multitude part de France dans le mois d'août, dirige sa route par l'Allemagne, la

Bohème, la Hongrie, sans qu'on nous dise s'il y avoit eu des magasins préparés, des repos fixés, une police établie, des mesures prises pour passer les rivières, et autres précautions propres à prévenir ou à surmonter les difficultés d'une si longue route; mais ce que l'on sait, c'est qu'il y eut un extrême désordre. Les vivres manquèrent. Les croisés qui avoient quelque argent s'en procurèrent à haut prix. Les autres pilloient leurs hôtes dans les villes, et prenoient tout ce qu'ils pouvoient enlever dans les campagnes; les habitants les poursuivoient comme des voleurs et des brigands, les égorgoient, les assommoient; de sorte que l'armée étoit déjà bien diminuée quand elle arriva devant Constantinople.

Alors régnoit l'empereur Manuel Comnène. Il avoit déjà essuyé une irruption de croisés allemands, sous la conduite de l'empereur Conrad III, et s'en étoit débarrassé en les faisant transporter au plus vite en Asie; il leur donna, dit-on, des guides infidèles, qui, sous un soleil brûlant, les firent errer dans des solitudes dépourvues de vivres et d'eau, et qui les exposèrent dans des situations désavantageuses aux attaques multipliées des Sarrasins, lesquels en firent périr un grand nombre.

La politique de l'empereur grec s'occupait,

comme il avoit fait à l'égard des Allemands , du soin d'écarter au plus tôt les François de ses murs : mais il trouva ceux-ci plus exigeans que les premiers. Ils vouloient des vivres, des habits, des munitions, en un mot une restauration entière de leur armée. Se lassant de demander, ils prenoient ce qu'on ne vouloit pas leur donner; et, pour n'être pas obligés de revenir si souvent à la charge, quelques-uns proposèrent de s'emparer de Constantinople. Avec de pareils hôtes il n'y avoit pas à tergiverser. Manuel leur accorda tout ce qui étoit en sa disposition pour le moment, et leur prodigua les promesses de vivres et de secours de toute espèce quand ils seroient passés en Asie.

[1148-49] Mais, lorsqu'ils furent au-delà du Bosphore, les villes fortes se fermèrent devant eux : on leur descendoit dans des paniers, le long des murs, des vivres en petite quantité et chèrement achetés. Les habitans des campagnes fuyoient, et ne laissoient derrière eux ni provisions de bouche ni secours pour le transport des bagages. On ne traversoit que des pays ou naturellement stériles, ou ruinés par les Allemands. Après une grande défaite, ceux-ci rétrogradèrent, et Conrad ramena les restes infortunés d'une armée de quarante mille hommes dans celle du roi de France, qui le reçut, lui et les siens, avec

égards et cordialité. L'empereuse détermina à finir son pèlerinage comme un particulier. Il retourna à Constantinople, d'où il gagna par mer la Palestine, pendant que les François avançaient fièrement à travers les obstacles et les dangers de toute espèce.

Après des marches pénibles, fatigués et harassés, ils arrivent sur les bords du Méandre; la rive opposée étoit bordée d'une armée de Sarrasins disposés à défendre ce passage. Les François ne perdent pas de temps en délibérations et préparatifs; ils se jettent dans le fleuve; une partie le passe à la nage, le roi à la tête; l'autre trouve un gué; ils arrivent tous ensemble sur le rivage, frappent, renversent; et, après une résistance courte, mais vive, l'armée ennemie est dispersée.

Le besoin de repos, la fraîcheur de la vallée qu'arrose le Méandre, retiennent quelques jours les vainqueurs sur les bords du fleuve. Ils avoient ensuite un pays montueux à franchir. Les Sarrasins les observoient, cachés dans les ravines. L'armée des François étoit divisée en deux parties, l'avant-garde et l'arrière-garde. Le roi ordonne à celui qui commandoit la première d'attendre la seconde au haut d'une montagne assez roide qu'il falloit gravir. Arrivé sur le sommet, le général, ne trouvant ni eau ni fourrage, attiré d'ailleurs par l'aspect d'un riant vallon qui s'étend sous ses

pieds , y descend tranquillement. Les Sarra-sins sortent aussitôt de leurs retraites, s'em-parent du poste que l'imprudent avoit abandonné, fondent avec impétuosité sur l'arrière-garde qui montoit , et renversent les soldats les uns sur les autres.

Dans ce désordre , le roi est séparé des siens , et poursuivi par un groupe d'ennemis qui s'attachent à lui. Il s'adosse contre un arbre et reçoit la décharge de leurs traits , que la bonté de son armure rend inutiles. Dans un moment de relâche il trouve même la facilité de monter sur cet arbre. Là , comme dans un donjon, il repousse avec son bouclier ceux qui tentoient de l'escalader, et fait voler à grands coups de cimeterre les mains , les bras , les têtes des plus avancés. Las de sa résistance, et ne le connoissant pas, les assaillans l'abandonnent. Il descend de son arbre, rencontre un cheval sans maître , s'en saisit, erre toute la nuit dans les détours de la montagne, et arrive enfin au point du jour à son armée, qui s'étoit réunie.

Après bien des marches et contre-marches dont on attribue les erreurs à la trahison des guides que les Grecs fournissoient, les François arrivent dans la Pamphilie , près d'une petite ville sur la mer , appartenante à l'empereur Manuel. Le gouverneur conseille au roi d'achever son voyage par mer, et lui offre

des vaisseaux; mais, quand il fallut s'embarquer, il ne s'en trouva pas assez. Louis fut obligé de laisser une grande partie de ses troupes, qui le rejoignirent par terre, et arrivèrent fort harassées et très-diminuées à Antioche. L'armée campa hors de la ville.

Le prince qui y régnoit se nommoit Raymond de Poitiers; il étoit oncle de la reine Éléonore, bien fait, spirituel, et point encore éloigné de l'âge qui permet la galanterie. La réception fut brillante, accompagnée des démonstrations les plus flatteuses d'estime et de reconnoissance, telle qu'elle devoit être pour un monarque qui venoit de si loin visiter les fils, les frères, les parens, les alliés des anciens vassaux de sa couronne.

On pourroit trouver le fond d'un roman dans le peu que l'on sait de ce qui se passa à Antioche pendant quelques mois de séjour; la reine Éléonore en seroit l'héroïne. Elle y fut, dit-on, en commerce de tendresse avec un jeune Sarrasin appelé Saladin, et même accusée de répondre à la passion que lui marqua Raymond son oncle. Les témoignages en parurent si peu ménagés que le mari conçut plus que des soupçons. Le prince d'Antioche avoit espéré, de l'arrivée du monarque et des troupes qui l'accompagnoient, des secours contre les musulmans ses voisins, avec lesquels il étoit perpétuellement en guerre,

et se flattoit , par ce moyen , d'une augmentation de ses petits états. A ce sujet , il faisoit auprès du monarque des instances assez vives qu'appuyoit Eléonore , et qui donnèrent à Louis sur son épouse le soupçon de quelque collusion qu'il jugea à propos de rompre brusquement. Il la fait sortir clandestinement d'Antioche pendant la nuit, se retire avec elle dans son camp , et la mène à Jérusalem , où ils s'acquittent ensemble des devoirs du pèlerinage. L'empereur Conrad s'y étoit rendu de Constantinople. Louis a la complaisance de s'engager avec lui dans une entreprise contre Damas. Elle ne réussit pas. Le roi quitte alors la Palestine , court encore quelques dangers sur mer , et rentre enfin dans son royaume [1149-50], avec autant de gloire qu'on peut en acquérir dans une expédition très-malheureuse. Telle en a été la conduite militaire.

Par ce qui vient d'être dit , on peut juger quelle a été la conduite morale. Les relations du temps nous apprennent que peu de croisés eurent des intentions purement religieuses ; ou , s'ils en eurent , elles se corrompirent en route. Il n'y a point de crimes atroces, de brigandages , d'actions honteuses qu'on ne leur reproche. Saint Bernard, qui avoit promis des succès, s'appuya sur les témoignages de cette dissolution trop connue pour se disculper des revers; il en prit même occasion d'exhorter les

peuples à se rendre , par la réforme des mœurs , dignes d'une autre croisade.

Louis trouva son royaume en bon état , grâces aux soins de Suger, abbé de Saint-Denis. On croit qu'il avoit présidé à l'éducation du roi dans ce monastère. Il conserva toujours auprès de lui un crédit mérité , et s'opposa fortement à la croisade, ou du moins à ce que le roi s'y engageât lui-même; mais le goût du temps, le souvenir déchirant du massacre de Vitry et l'éloquence de saint Bernard l'emportèrent

[1151-52] Il y avoit alors deux hommes qui , de leurs disciples , auroient pu former une armée , saint Bernard et Abailard. Le premier, outre les deux cents moines rassemblés dans les déserts de Clairvaux , pouvoit mettre sur pied tous ceux dont le nombre n'est pas connu, habitans de cent soixante monastères répandus tant en France qu'en Allemagne , qu'il vit élever sous ses yeux. Abailard compta à Paris jusqu'à deux mille disciples, et étoit souvent accompagné d'une multitude peu inférieure dans les autres lieux où ses malheurs le conduisirent. Il enseignoit la dialectique avec des subtilités et des raffinemens qui parurent porter atteinte à la pureté des dogmes de la religion. Plusieurs conciles le condamnèrent, sur la dénonciation de saint Bernard. Heureusement ces deux

hommes, qui auroient pu armer tant de mains, se contentèrent de combattre par des argumens. On connoît les amours infortunés d'Abailard et d'Héloïse, qui se retira comme lui dans un monastère. Il mourut dans un âge avancé. Son corps fut porté au Paraclet, dont Héloïse étoit abbesse, et le même tombeau a renfermé les deux amans.

[1152] Louis avoit dissimulé en Asie son mécontentement sur la conduite d'Eléonore son épouse; mais, revenu dans son royaume, il se dispoisoit à éclater. Suger suspendit les effets de son ressentiment, en lui montrant les suites dangereuses du divorce, qui le mettroit dans l'obligation de rendre à la souveraine de la Guienne les beaux états qu'elle lui avoit apportés en dot. Cet habile conseiller réconcilia assez bien les deux époux pour qu'il leur naquît une fille, le second fruit de leur mariage. Mais Suger mourut; et, soit attachement à sa première résolution, soit nouveaux mécontentemens dans son mariage, le roi reprit son projet de divorce.

Il ne fut pas difficile à terminer : la parenté, prétexte ordinaire, légèrement discutée dans une assemblée d'évêques convoquée à ce sujet, fut le fondement de la sentence qu'ils prononcèrent. La reine le désiroit. On croit même qu'elle avoit déjà pris des mesures pour un nouvel engagement. « Louis, disoit-elle

de son mari, est plus moine que roi. » « Bien lui en prit, ajoute Mézeray, car, s'il n'eût pas été un peu moine, il l'eût châtiée d'une autre façon, et n'eût pas été si consciencieux que de lui rendre la Guienne et le Poitou. » Elle les porta, six semaines après son divorce, à Henri Plantagenet, comte d'Anjou, déjà duc de Normandie, et désigné roi d'Angleterre, qu'elle épousa, et ne réserva rien pour les deux princesses qu'elle avoit eues du roi de France, et qu'elle laissa à leur père.

[1154-55] Deux ans après il se remaria à Constance, fille d'Alphonse, roi de Castille. Ce mariage fournit au pieux monarque l'occasion d'un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle; mais on croit qu'il fut aussi attiré en Espagne par des raisons politiques et par des affaires à régler avec son beau-père. Constance lui fit goûter les douceurs de la paix domestique; mais elle ne lui donna qu'une fille.

Le monarque ne tarda pas à éprouver les fâcheux effets de son divorce. Avant que de succéder au trône d'Angleterre, Henri II, duc de Normandie, fut, à l'égard du roi de France, vassal respectueux et soumis; mais, sitôt qu'il se vit la couronne sur la tête, il devint querelleur, opiniâtre, artisan de prétentions toujours nouvelles. Il sembloit qu'il lui répugnât de se reconnoître vassal d'un

monarque à peine aussi puissant que lui ; de sorte qu'on ne pouvoit s'empêcher de remarquer entre ces deux rois un levain d'aigreur et de jalousie qu'Eléonore faisoit fermenter. Elle conservoit pour son premier mari un dédain qu'elle communiquoit au second. Rarement on pardonne à ceux qu'on a offensés ; mais Louis eut lieu de se consoler des sacrifices qu'il avoit faits en la renvoyant , lorsqu'il la vit devenir le fléau de son second époux , armer ses enfans contre leur père , et remplir l'Angleterre de troubles et de confusion.

[1155-59] Louis ne pouvoit encore prévoir les ressources que la discorde dans la cour de Henri lui offriroit contre ses entreprises ; mais la trop grande puissance de son vassal lui donnoit nécessairement des inquiétudes , et lui fit prendre une sage précaution contre les hostilités dont il étoit menacé. Les guerres que les seigneurs françois étoient dans l'habitude de se faire entre eux , pour le moindre sujet , occupoient leurs forces , et empêchoient le roi de tirer d'eux , dans les grandes occasions , les secours dont il avoit besoin. Il pourvut adroitement à cet inconvénient dans une assemblée , qu'on nomme encore concile , et qu'il tint à Soissons. On compte , entre les grands qui s'y trouvèrent , le duc de Bourgogne , les comtes de Flandre et de Champagne , et beau-

coup de marquis, de barons, de châtelains, tous souverains dans leurs terres, et presque toujours en guerre les uns avec les autres. Le roi étoit estimé par sa piété et sa bonne foi. Il leur fit entendre combien étoit fâcheuse pour les peuples, ruineuse pour eux-mêmes, cette manière de soutenir leurs droits et de se faire rendre justice. Il les engagea de s'obliger, s'il naissoit quelques différends entre eux, de les terminer à l'amiable et par arbitres. Ils jurèrent, en conséquence, une trêve de dix ans. Elle procura du moins quelque relâche à la France, que nous avons vue presque toujours tourmentée par des guerres intestines ou étrangères. Il y eut alors un schisme causé par deux prétendans qui se disputoient la tiare. Leurs droits furent vivement discutés par le clergé et dans les écoles, mais sans causer de troubles dans le royaume.

[1160] La reine Constance mourut, et, quinze jours après, Louis épousa Alix, fille de Thibault-le-Grand, comte de Champagne. Si on blâme la précipitation de ce mariage, on doit du moins en reconnoître la convenance. Deux frères d'Alix avoient épousé les deux princesses filles du roi et d'Eléonore, et peut-être y eut-il des raisons de consolider promptement par de nouvelles noces l'alliance avec une maison si voisine, si puissante, et jusqu'alors si factieuse.

[1161-65] Alors commencèrent ces guerres avec l'Angleterre, qui ont duré trois cents ans; guerres que les Anglois, ainsi qu'on le verra, ont faites contre la France avec les forces de France, habiles dès ce temps à armer le continent pour leurs intérêts. Henri II mêla à ces premières hostilités une apparence de déférence respectueuse. Il assiégeoit Toulouse, qu'il prétendoit appartenir à Eléonore son épouse, ainsi que l'avoit aussi prétendu Louis au commencement de son règne. Mais Louis avoit transigé avec le possesseur d'alors, Raymond, qui avoit épousé sa sœur. A ce titre il embrasse sa défense; pénètre dans la ville à travers l'armée ennemie, et fait des sorties vigoureuses. Henri, déconcerté, lève le siège, en faisant dire au roi que le respect qu'il a pour son seigneur l'empêche de continuer l'attaque d'une ville qu'il défend en personne; mais en même temps, de la Normandie, où il s'étoit retiré, il se jette sur la Picardie et le Beauvoisis, qu'il ravage cruellement. La guerre alloit devenir très-animée et générale, lorsqu'un légat, envoyé par Alexandre III, réconcilie les deux princes, leur fait signer la paix, et la cimente par les fiançailles qu'il fait lui-même du jeune Henri, dit Court-Mantel, fils aîné du roi d'Angleterre, et âgé de sept à huit ans, avec Marguerite, fille de Louis et de

Constance sa seconde femme, et mourut âgée de deux ans que le jeune prince.

[1165] La naissance d'un fils étoit le vœu du roi et de la France entière. On le demanda par des processions et autres actes de dévotion, auxquels le roi et la reine assistèrent avec une piété exemplaire. Il naquit enfin ce prince, qu'on nomma Philippe Dieu-donné, comme étant un présent du ciel, et qui reçut depuis le surnom d'Auguste. Son berceau fut orné des palmes de la victoire et de l'olivier de la paix. Ces alternatives étoient dues aux hostilités et aux trêves avec l'Angleterre, qui se succédèrent pendant plusieurs années.

[1169-70] Elles aboutirent au célèbre traité de Montmirail, dans le Maine. Le roi d'Angleterre y parut, accompagné de ses deux fils Henri et Richard. C'étoit le jour de l'Épiphanie. En abordant le roi de France, il lui dit : « Seigneur, dans ce jour où trois rois ont offert des présens au roi des rois, je me mets sous votre protection avec mes enfans et mes états. » Après ce préambule, il renouvela son hommage pour la Normandie. Henri, son fils aîné, en fit autant pour l'Anjou, le Maine et la Bretagne, comme arrière-fief; et Richard pour l'Aquitaine, dont Eléonore se défit en sa faveur. Sans doute alors se conclut le mariage de Henri-le-Jeune avec Marguerite, fille de Louis et de Constance ;

et on convint de fiancer Alix , âgée de deux ou trois ans , fille de la reine de France régnante , et de même nom que sa mère , avec Richârd , le second prince anglois , âgé de onze à douze ans. L'âge tendre de la princesse a fait douter à quelques-uns qu'il y eût alors autre chose que des propositions , et leur a fait reporter les fiançailles six ans plus tard , à la paix d'Amboise , en 1174. Du reste , dans cette assemblée célèbre , les deux rois se firent raison sur toutes leurs prétentions , réglèrent leurs droits , fixèrent leurs domaines. Il fut de même stipulé que les grands vassaux qui avoient pris part aux dernières guerres seroient reçus en grâce par les deux rois ; qu'ils se rendroient respectivement les prisonniers et les terres , châteaux et villes dont ilss'étoient emparés les uns sur les autres. Dans cette occasion , Henri-le-Jeune servit à table le roi , comme grand sénéchal de France , charge qui étoit attachée au comté d'Anjou , dont il venoit de faire hommage. On ne parla pas à Montmirail d'une nouvelle croisade ; mais il en fut question dans une entrevue qui eut lieu l'année suivante , à Nonancourt , entre les deux rois. Ils ne parurent pas fort empressés ni l'un ni l'autre ; et il y a lieu de croire qu'en montrant quelque condescendance pour cette entreprise , ils cédoient moins à leur inclination

qu'aux instances pressantes du pape, qui cependant n'obtint que des promesses vagues.

[1170] Si l'influence de la cour de Rome fut utile au roi d'Angleterre dans toutes les circonstances, la puissance qu'elle s'attribuoit l'embarrassa beaucoup à l'occasion du meurtre de Thomas Becquet, archevêque de Cantorbéry. Ce prélat, qui avoit été chancelier de Henri et son conseil, pourvu par lui de l'archevêché, encourut sa disgrâce par sa fermeté à soutenir les privilèges ecclésiastiques, et se retira en France. Le roi le reçut avec respect et affection. Le même légat, qui venoit de faire la paix des deux royaumes, réconcilia aussi Thomas avec Henri. Le premier retourna en Angleterre en pleine jouissance de son siège et de ses droits. Il continua de les faire valoir outre mesure, à ce que le roi prétendoit. Il lui arrivoit journellement des plaintes en Normandie, où il faisoit sa résidence ordinaire, contre la rigueur du prélat à faire exécuter ses propres ordonnances par la voie des censures et de l'excommunication. Henri, fatigué de ces dénonciations importunes, s'écrie dans un moment d'impatience : « N'y aura-t-il donc personne qui me délivre de ce prêtre ? » Aussitôt quatre hommes, croyant faire leur cour au roi, partent et assassinent l'archevêque dans sa propre église.

Un cri d'horreur s'élève en Angleterre. Le crime est imputé à Henri. En vain, pour sa justification, il abandonne les coupables, et permet de les poursuivre et de les punir : on veut qu'un mot échappé dans la colère soit un ordre ou un consentement ; ou du moins que lui-même subisse un châtimement pour l'exemple. Il est menacé d'excommunication ; son royaume va être mis en interdit. Il se soumet, et, pieds nus, en chemise, il se dévoue à toutes les humiliations de la pénitence publique devant le tombeau du prélat, qualifié du titre de martyr, et déjà célèbre par une réputation de miracles. « Comment a-t-il oublié, disoit Louis, le conseil du prophète : *Irascimini, et nolite peccare*. Mettez-vous en colère, mais ne péchez pas ? » Il oublioit lui-même l'incendie de Vitry ! Ces deux exemples sont un avertissement aux princes de mesurer leurs paroles, parce qu'ils sont entourés de vils flatteurs, toujours prêts à seconder leurs désirs et à les prévenir, quelque honteux et atroces qu'ils puissent être.

[1171-72] De retour en Angleterre, Henri, par des motifs politiques dont il ne tarda pas à se repentir, associa à son trône son fils aîné Henri, dit le Jeune pour le distinguer de son père. Il n'avoit alors que quinze ans. Dans un âge aussi tendre, au milieu de l'éclat

dont il étoit environné, et comblé des témoignages les plus délicats de l'affection d'un père, tout sembloit devoir exciter vivement en lui le sentiment de la reconnaissance. Il ne laissa percer que celui de la fierté et de l'indépendance dont il ne tarda pas à donner des preuves plus manifestes. Marguerite ne fut pas couronnée avec lui. Louis s'en plaignit. Henri eut la condescendance de s'engager à faire recommencer la cérémonie; et, à quelque temps de là, en effet, les deux époux furent couronnés à Winchester par l'archevêque de Rouen. Ils passèrent ensuite à la cour de France, où ils étoient ardemment désirés. Louis inspira, dit-on, à son gendre, la prétention ou de jouir de l'Angleterre dont il étoit couronné roi, ou de demander la Normandie, laissant le choix à son père. D'un autre côté, Richard réclamoit la Guienne, qu'Eléonore lui avoit cédée, et la mère appuyoit la demande de ses deux fils, soit qu'elle espérât plus d'autorité en augmentant celle de ses enfans, soit par dépit des galanteries de leur père, qui lui rendoit avec usure les inquiétudes dont elle avoit payé la tendresse de son premier époux. Bientôt une révolte générale éclata :

[1173-76] La guerre fut très-opiniâtre entre le père d'une part, la mère et les deux fils de l'autre; à ceux-ci s'étoient joints les

rois de France et d'Ecosse. Les seigneurs se partagèrent entre eux, ce qui balança aussi les succès et les revers, et prolongea les hostilités. L'Angleterre en étoit le principal théâtre. C'étoit là que le vieux Henri éprouvoit la plus forte résistance. Pour se débarrasser tout d'un coup de ces petites armées qu'on lui opposoit sans cesse, il ramasse en Normandie tout ce qu'il peut trouver de brigands, de bandits, de gens sans aveu, et accoutumés au pillage dans les guerres alors perpétuelles. On leur donna le nom de cotereaux, ou parce qu'ils étoient armés de grands coutels, ou parce qu'ils s'assembloient par coteries; de routiers, du latin *rumpendo*, parce qu'ils rompoient et brisoient. Avec cette troupe, qui faisoit la guerre sans ménagement, le roi d'Angleterre, en étonnant et effrayant, fut bientôt vainqueur. Au bout de dix-huit mois, fatigué de cette guerre immorale, et honteux d'en être le chef, Louis fit des propositions de paix qui furent facilement acceptées. Le traité fut conclu à Amboise. Alors fut remise entre les mains du vieux Henri, et pour être élevée en Angleterre, Alix, âgée de sept à huit ans, et destinée à être l'épouse de Richard, qui en avoit alors seize à dix-sept.

[1177] Il n'y avoit que trois ans que la princesse avoit quitté la France, et elle n'avoit encore que onze ans, lorsque Henri ré-

clama sa dot, et notamment la ville de Bourges qui en faisoit partie. Louis ne s'y refusoit pas ; mais il entendoit que le mariage fût célébré avant cet abandon ; et, parce que Henri, qui ne jugeoit point encore à propos de passer à la célébration, tenoit néanmoins à l'occupation de la ville, on se prépara de part et d'autre à la guerre. Louis fit intervenir le pape, qui menaça Henri de mettre son royaume en interdit s'il se refusoit d'avantage à donner satisfaction au roi de France ; de là de nouvelles et longues négociations, et enfin une entrevue à Nonancourt. On parut y avoir oublié l'objet principal de la querelle, pour ne s'occuper que d'une nouvelle croisade, où les deux rois, à l'invitation du légat du pape, prirent l'engagement d'entrer. Quant à leurs différends particuliers, ils se bornèrent à nommer des arbitres, et firent néanmoins un traité dont les expressions sont remarquables. « Telle est, disent les deux rois, et telle sera désormais notre amitié, que chacun défendra la vie de l'autre, ses membres, sa dignité, ses biens. Je secourrai de toutes mes forces, moi Henri, Louis, roi de France ; et moi, roi de France, de tout mon pouvoir, le roi d'Angleterre, mon homme et mon vassal. » Cet accord, qui tranquillisoit le roi d'Angleterre, favorisoit le désir qu'il avoit d'aller passer quelque temps dans son

royaume; et, afin de n'y être troublé par aucune inquiétude, il tira de Louis, avant son départ, une sauvegarde pour son duché de Normandie et ses autres états de France. Louis fut heureux, de son côté, de ce que les troubles de la famille du roi d'Angleterre ne permirent pas à celui-ci d'employer contre lui toutes ses forces. Le vassal étoit alors plus puissant que le suzerain. Il venoit de conquérir l'Irlande : aux états qu'il possédoit en France, tant de son chef que de celui de sa femme, il avoit ajouté la Bretagne, en faisant épouser à Geoffroy, son troisième fils, l'héritière du dernier duc. Enfin il s'étoit assuré une diversion d'Allemands, en cas de besoin, contre la France, par le mariage d'une de ses filles, Mathilde, avec un duc de Saxe et de Bavière, le fameux Henri-le-Lion, dont la spoliation fait époque dans l'histoire d'Allemagne, et qui fut père de l'empereur Othon IV, dont la défaite à Bouvines est une des époques brillantes du règne de Philippe-Auguste.

[1178-79] De nouveaux embarras militaires auroient été d'autant plus fâcheux pour Louis, qu'il commençoit à ressentir des infirmités. L'affoiblissement de sa santé lui inspira la résolution d'associer Philippe son fils aux soins du gouvernement, et de le faire sacrer. Pendant qu'il s'occupoit de ce

dessein, un accident pensa lui faire perdre ce fils chéri. Ce prince s'étoit égaré en chassant dans la forêt de Compiègne. La nuit arrivant, il erroit à l'aventure, et crioit de temps en temps pour appeler du secours. Au milieu des plus sombres ténèbres, se présente à lui un grand homme noir, une hache sur l'épaule, soufflant du charbon embrasé dans un vase qu'il tenoit. A cet aspect, le jeune prince sent une subite horreur ; il ne se déconcerte cependant pas, et ordonne au spectre de le conduire : ce n'étoit qu'un charbonnier. Arrivé au château, Philippe est saisi d'une fièvre qui le met dans un grand danger. On ne s'entretenoit alors que des miracles de saint Thomas de Cantorbéry. Louis-le-Jeune, qui avoit traité le prélat, pendant qu'il étoit en France, avec beaucoup d'égards, plein de confiance dans son intercession, part pour l'Angleterre, charge son tombeau de présens magnifiques ; et, revenant précipitamment dans son royaume, apprend en débarquant l'agréable nouvelle de la guérison de son fils.

[1179] Sitôt que sa convalescence fut confirmée, le roi reprit le dessein de le faire couronner. Cette cérémonie se fit à Reims, dont le frère de la reine étoit archevêque. Ce fut, dit-on, alors que le privilège exclusif d'être le lieu du sacre des rois fut annexé à cette

ville. Elle fut la plus brillante qu'on eût encore vue. Le nombre de douze pairs, six ecclésiastiques et six laïques, s'y trouva complet, ou en personnes ou par représentans. Henri-le-Jeune soutenoit la couronne, comme duc de Normandie; le comte de Flandre portoit l'épée royale; et ce sont sans doute les fonctions dont les autres pairs s'acquittèrent alors qui ont réglé les attributs de leurs pairies; à l'un, le droit de présenter le sceptre; à l'autre, la main de justice; à un troisième, de chausser les éperons; et enfin de s'acquitter de différens services, tant dans la cérémonie que dans le repas qui suivoit.

Louis ne s'y trouva pas. Une maladie, suite de ses fatigues, le retenoit au lit. Il n'assista pas non plus à la cérémonie du mariage de Philippe, auquel il donna pour épouse Isabelle, fille de Baudouin V, comte de Hainaut. On remarqua que cette princesse descendoit en droite ligne d'Ermengarde, fille du malheureux Charles de Lorraine, qui avoit été privé du trône après la mort de Louis V son neveu, dernier roi de la race Carlovingienne. Les François virent avec quelque plaisir la réunion de deux maisons royales, quoique ce fût au bout de deux cents ans, et un rejeton de Charlemagne briller encore sur le trône.

[1180] La maladie du roi, qui alloit toujours croissant, laissa au jeune Philippe pres-

que seul les soins du gouvernement. On trouve des édits, lois et réglemens qui ne sont signés que de lui, même du vivant de son père. Ce prince languissoit, frappé d'une apoplexie qui lui fit perdre successivement l'usage de ses membres. Il mourut dans la soixantième année de son âge, la quarantième de son règne, et fut enterré dans l'abbaye de Barbeaux, près Melun, qu'il avoit fondée et richement dotée *.

Louis VII est regardé comme un prince des plus pieux qui aient régné sur la France. Avec les qualités d'un grand roi, prudence, bravoure et générosité, il avoit aussi celles d'un honnête homme; franchise, bonté, fidélité à sa parole. On ne lui reproche que cet excès de vivacité qui le rendit cruel à Vitry, et dont il eut des remords qui lui arrachèrent souvent des soupirs. Nul roi, depuis que sa famille régnoit, n'avoit mieux soutenu les droits de sa couronne. S'il laissa échapper par son divorce des parties précieuses de son royaume, il en réunit d'autres, ou du moins il se fit des alliances utiles par les mariages de ses filles, et par le sien propre avec Alix de Champagne.

* Charles IX, passant par cette abbaye quatre cents ans après, fit ouvrir son tombeau. Le corps fut trouvé entier. Le roi prit pour lui une crosse d'or qu'il avoit au cou, et distribua aux courtisans des bagues qu'on trouva à ses doigts. Velly, p. 208, t. III.

PHILIPPE-AUGUSTE,

AGÉ DE 15 ANS.

[1180-81] APRÈS avoir vu Philippe exercer l'autorité royale du vivant de son père, on s'attend d'autant moins qu'elle sera remise entre les mains d'un autre, que le nouveau roi avoit quinze ans. Cependant Louis nomma un régent. Ce fut Philippe d'Alsace, comte de Flandre, homme estimé, honoré en tout temps de la confiance du dernier monarque, parrain du jeune, et devenu son oncle par le mariage d'Isabelle de Hainaut sa nièce avec le roi. Alix de Champagne, mécontente de cette disposition testamentaire, quitta la cour et se retira en Normandie. Elle y fut reçue par le roi d'Angleterre, « avec des honneurs qui marquoient, dit un historien, autant d'envie de profiter des troubles, que d'estime et de respect pour une grande princesse. » Ce désir, s'il a existé, mais qu'on peut presque toujours soupçonner dans les Anglois quand ils se mêlent des affaires de France, n'eut alors aucune suite. Les partis s'accommodèrent. La reine eut la tutelle de son fils, et le comte de Flandre la régence du royaume.

Le régent avoit, sous Louis, profité de sa faveur pour retenir le comté de Vermandois,

que sa femme lui avoit laissé en usufruit au préjudice d'Eléonore sa sœur, et des droits du roi, le plus proche héritier après elle. La jalousie, qui avoit sommeillé pendant la vie du bienfaiteur du comte de Flandre, se réveilla quand Louis fut mort. Il vit s'élever contre lui quatre frères de la douairière Alix de Champagne, tous puissans en terres et en dignités. A ceux-ci se joignirent beaucoup d'autres seigneurs également accrédités dans le royaume. Soit trop grande difficulté pour se soutenir, soit dégoût d'une cour où il étoit vu de mauvais œil, Philippe se retira dans ses états de Flandre.

Les confédérés ne conférèrent cependant pas la régence à la reine. Ils la firent tomber à Clément de Metz, simple gentilhomme, qui avoit été gouverneur du jeune monarque. De Metz ne vécut qu'un an. Son frère, aussi estimé que lui, le remplaça, et mourut aussi peu de temps après. Alors le roi, ayant dix-huit ans, prit en main les rênes du gouvernement. Il s'y fit aider par Guillaume de Champagne, archevêque de Reims, homme d'un grand mérite, frère de sa mère, et donna une grande autorité aux autres frères, qu'on soupçonne tous d'avoir suscité les intrigues qui dégoûtèrent le tuteur flamand.

[1182-83] Paris attira les premières attentions de Philippe : l'étendue de cette capi-

tale , depuis qu'elle avoit franchi les bords de son île , nommée la Cité , peut se connaître par les accroissemens qu'on laissa hors de l'enceinte que ce prince lui donna. Ces accroissemens étoient, du côté du nord, le Louvre , Saint-Honoré , Saint-Martin , le Temple et leurs enclos , et une partie du Bourg-l'Abbé : du côté du midi et du couchant , les bourgs de Saint-Eloi , de Saint-Victor , de Saint-Marcel et de Saint-Germain-des-Prés. Tout ce qui restoit du côté du nord , en-deçà des endroits cités , c'est-à-dire depuis le petit Châtelet à peu près jusqu'à Saint-Gervais , et s'arrondissant derrière la Grève , fut environné d'un mur épais , flanqué de grosses tours : le côté du midi ne demandoit pas les mêmes précautions , parce que , le royaume s'étendant au loin dans cette partie , la capitale n'étoit point exposée à des incursions subites , comme du côté du nord , où elle se trouvoit resserrée par les seigneurs de Champagne et par ceux de Flandre , qui venoient jusqu'à Beauvais et Dammartin. Le roi fit aussi paver les rues , et donna des ordres pour qu'elles fussent nettoyées et débarrassées des immondices qui s'accumuloient et infectoient l'air. La lèpre , alors fort commune , avoit nécessité des léproseries qui , n'étant ni closes ni surveillées , laissèrent répandre et propager cette affreuse maladie ; le roi les fit ceindre

de murs , et y établit une police prudente. Enfin , pour prévenir s'il étoit possible tout genre de corruption , il fit des lois sévères contre les prostituées. Un saint prêtre, nommé Pierre de Roissi , en avoit converti quelques-unes ; le jeune monarque fit bâtir le monastère de Saint-Antoine pour recueillir celles qui voudroient quitter leurs mauvaises habitudes. Les intervalles qui restoient entre les groupes de maisons placées hors de la nouvelle enceinte, dans des espaces cultivés qu'on appela Petits-Champs , ou Champeaux , se remplirent insensiblement de lieux de plaisirs , où les bourgeois alloient se délasser , et de petits marchands , que l'affluence y attiroit. Ainsi se forma la contiguité entre tous ces groupes séparés.

Il paroît que là se retiroient les juifs , toujours habiles à choisir les lieux et les moyens propres à leur procurer du gain , quel qu'il soit. Ils faisoient le commerce presque seuls. On leur reprochoit des usures exorbitantes. Philippe les bannit du royaume. Les grands seigneurs , avec lesquels ils partageoient leur profit , les défendirent tant qu'ils purent. Le roi fut inexorable , et soutint son édit. Il ne leur donnoit que trois mois pour sortir des terres de son obéissance. Leurs créances furent déclarées illégitimes ; les François déchargés des obligations contractées à leur

égard, en payant au trésor royal la cinquième partie de la dette, réserve fiscale qui jetoit quelque odieux sur l'édit. On disoit, en faveur des bannis, qu'ils étoient proscrits sans examen préalable des crimes qu'on leur imputoit, tels que des dérisions de la religion chrétienne, et l'assassinat d'enfans chrétiens crucifiés par eux, en haine de cette même religion. Leurs partisans disoient encore qu'une pareille émigration feroit une plaie incurable au commerce, que les juifs seuls soutenoient; pendant que le roi et son conseil pensoient au contraire que leur bannissement engageroit les François à s'appliquer au commerce, que ces usuriers envahissoient. Il leur fut accordé de vendre leurs immeubles et d'emporter leurs meubles, mais dans un terme si court que la permission devenoit illusoire.

[1183] Vers ce temps le jeune Henri se souleva de nouveau contre son père : il n'éprouva que des revers, et la douleur qu'il en conçut le conduisit au tombeau. La répétition du douaire de sa femme, et notamment de Gisors, pensa renouveler les hostilités entre la France et l'Angleterre. D'heureuses négociations les prévirent. On transigea pour le douaire au moyen d'une somme, et, quant à Gisors, il fut convenu que cette ville feroit partie de la dot d'Alix, qui avoit alors dix-sept ans, et que cependant le vieux Henri dif-

féroit toujours de donner à son fils Richard , avec lequel elle étoit accordée depuis quinze ans.

[1184] Cependant Philippe de Flandre , en faisant le sacrifice de la régence , n'avoit pas abandonné le Vermandois , que Louis VII lui avoit cédé au moins pour un temps. Le nouveau roi , quoique neveu du comte , fut moins complaisant que son père , et redemanda le Vermandois , tant en son nom qu'en celui d'Eléonore , qui lui avoit cédé ses droits. L'oncle , croyant intimider son ancien pupille , se jette sur la Picardie , où il exerce d'affreux ravages. Il vint jusqu'à Dammartin , dont il prit le château. Le roi se mit aussitôt en campagne , et si bien accompagné que l'agresseur eut peur , et demanda à s'accommoder. Un légat du pape , qui étoit alors en France , intervint et fit obtenir au Flamand de garder les villes de Péronne et de Saint-Quentin sa vie durant. Il restitua le pays d'Amiens avec les autres dépendances du Vermandois. Le jeune monarque tomba ensuite sur le duc de Bourgogne , qui dans cette querelle avoit soutenu le comte de Flandre. Il prit deux de ses plus forts châteaux , qu'il garda comme gages de la fidélité qu'il se fit jurer.

[1185-86] Ces guerres , toujours accompagnées de pillages , faisoient beaucoup de malheureux. Les paysans , que le ravage et l'in-

cendie chassoient de leurs chaumières, devenoient errans, vagabonds, et enfin pillards à leur tour. Poursuivis par les mêmes calamités, ils formoient bientôt des compagnies de voleurs et de brigands. On les nomma Pastoureaux, c'est-à-dire petits bergers, parce que les hommes de cet état faisoient la plus grande force de ces attroupemens. Ils se rendirent si formidables que le roi même fut obligé d'aller les combattre. Ils se défendirent avec acharnement; mais enfin ils furent dispersés après de grands massacres.

Les seigneurs ne pouvoient pas se cacher que c'étoient les guerres continuelles entre eux qui occasionnoient tous ces maux. Ils cherchèrent un moyen de les prévenir. Dans le midi de la France, où ces désordres étoient plus fréquens, ils convinrent, sous la foi du serment entre les mains des évêques, et en se soumettant à l'excommunication en cas d'infraction, de s'abstenir de guerroyer pendant quatre jours de la semaine. Ces jours étoient le jeudi, à cause de l'institution de l'eucharistie; le vendredi, en mémoire de la mort de Jésus-Christ; le samedi, à cause de son repos dans le tombeau; et le dimanche, pour célébrer sa résurrection. Cette convention fut appelée la paix de Dieu.

Une effervescence de religion vint à l'appui de cette institution. Un charpentier du Puy-

en-Velay , nommé Durand , homme simple , dit-on , mais qui , comme on verra , n'oublioit pas ses intérêts , publia que Dieu lui avoit parlé et commandé de prêcher la paix. Il apportoit pour preuve de sa mission une petite image de la Vierge , qu'il disoit lui avoir été indiquée , cachée dans le tronc d'un arbre , d'où il l'avoit enlevée. Il fabriqua sur ce modèle des images qu'il vendoit , et dont il tira un assez gros profit , parce que la dévotion de la porter devint presque générale , après une assemblée de gentilshommes , de seigneurs et d'évêques , qui se tint au Puy le jour de l'Assomption. On y régla les conditions de cette confrérie , dont le but étoit de procurer une paix permanente , et l'on convint du costume de confrères. Ils devoient porter sur la poitrine cette image , et sur la tête un capuchon de linge blanc. Le charpentier Durand vendoit aussi ces coiffures.

Avec ces marques un homme étoit non-seulement en sûreté , mais en vénération même au milieu de ses ennemis. Bientôt des fainéans , des scélérats , poursuivis pour leurs forfaits , se réunirent sous l'égide sacrée. Ils mendoient d'abord , ils prirent ensuite. Leur troupe se grossit de paysans crédules , de gens sans aveu de toute espèce , de femmes même et de filles que la licence y attiroit. On juge quels désordres commettoient dans cette association de

gens brutaux , sans frein et sans discipline. Les prédicateurs tonnèrent contre la dépravation des confrères ; les seigneurs les éloignèrent par force de leurs châteaux. Les confrères à leur tour récriminèrent contre le clergé , et lui reprochèrent son luxe et ses richesses ; ils attaquèrent même les dogmes ; chacun d'eux retranchoit de la religion ce qui lui en déplaisoit ; les uns la confession , les autres le purgatoire. Ils en conservoient cependant l'extérieur , et marchaient sous des drapeaux où étoient représentés Jésus-Christ, la Vierge et les saints. Quant aux seigneurs , de quel droit , disoient les confrères , envahissent-ils les biens qui doivent être communs à tous , tels que les prés , les bois , le gibier qui parcourt les champs et les forêts , le poisson qui peuple les rivières et les étangs ; présens de la nature qu'elle destine également à tous ses enfans ? Sur ces principes , il n'y avoit pas de genre de déprédation que les associés ne se permissent. Toute la noblesse s'arma. Elle les poursuivit comme des bêtes féroces. On ne leur faisoit point de grâce quand ils étoient pris ; aussi se permettoient-ils de terribles représailles. Ils détruisoient les châteaux , et portoient partout l'incendie après le ravage. On les accuse d'avoir porté la férocité jusqu'à faire rôtir les enfans sous les yeux de leurs mères. De part et d'autre on se déchirait.

roit par les tortures et les supplices les plus affreux. Ainsi une confrérie établie pour le soutien de la paix devint la cause d'une guerre d'extermination. Les prêtres et les moines, les monastères et les églises éprouvèrent le même sort que les nobles et les châteaux. Après bien des ruines et bien du sang répandu, ces attroupeemens furent dissipés ; mais les principes de haine contre le clergé et la noblesse se sont soutenus dans le midi de la France , et ont été long-temps après le ferment de nouveaux troubles.

[1186] En Angleterre régnoit encore Henri-le-Vieux , assez embarrassé de sa femme Eléonore de Guienne , et de ses quatre fils , presque toujours en mésintelligence ouverte avec lui. Le roi de France se mêloit des querelles du père avec les enfans quand il y trouvoit ses intérêts, ce qui arrivoit de temps en temps. Des bornes de frontières furent cause de contestations entre eux ; et des contestations ils en vinrent aux hostilités.

Le roi de France attaqua l'Anglois par une descente en Angleterre. Elle réussit ; il avancoit dans l'île , et déjà il se promettoit des succès décisifs , lorsqu'un légat du pape, sollicité par les évêques anglois et normands, obtint que les parties belligérantes entreroient en négociation. Le légat montra dans les conférences tant de partialité , que Philippe ne

put s'empêcher de dire « que sa conduite sentoît les florins anglois. » Ainsi, florins ou guinées, ces insulaires sont depuis long-temps en possession de se servir avantageusement de ces armes contre les François.

[1187-89] La bonne intelligence parut se raffermir entre les deux rois, à l'occasion de la croisade que les chrétiens d'Orient sollicitoient vivement. Tout étoit en confusion dans la Palestine. Le trône de Jérusalem, successivement occupé par des femmes, des enfans, des hommes que la mauvaise santé ou l'imbécillité rendoit incapables de gouverner, ébranlé par les factions des seigneurs ambitieux qui se disputoient l'autorité, attaqué enfin dans ces circonstances par toutes les forces des Sarrasins, réunies sous le célèbre Saladin, s'écroula entre les mains du malheureux Guy de Lusignan. La ville de Jérusalem fut prise. Pendant ces désastres, les princes européens voyoient journellement arriver à leurs cours des ambassadeurs supplians, chargés de longues requêtes, qui contenoient des peintures énergiques des barbaries exercées par les infidèles, et des récits douloureux des souffrances des chrétiens.

Touchés ou fatigués de ces lamentations, les rois de France et d'Angleterre s'abouchèrent, et convinrent d'une croisade qu'ils commanderoient en personne. Sitôt que ce

projet fut connu , seigneurs , bourgeois , paysans , gens enfin de tout état , s'empres-
sèrent de prendre la croix. Philippe profita
habilement de cet élan de ferveur pour éta-
blir un impôt qui , tout pesant qu'il étoit ,
n'excita , à cause du motif , ni plaintes ni
murmures ; on l'appela la *dîme saladine*.
Tous ceux qui ne s'enrôloient pas , ecclésiasti-
ques ou séculiers , roturiers ou nobles , excepté
quelques religieux et les hôpitaux , devoient
payer , tant que dureroit l'expédition , la
dixième partie de leurs revenus. Ceux qui se
destinoient à partir étoient autorisés à enga-
ger pour trois ans les produits de leurs pa-
trimoines ou de leurs bénéfices , et la loi
mettoit les prêteurs à l'abri de toute oppo-
sition ou répétition.

[1190] Les moyens établis en France pour
favoriser la croisade furent aussi pratiqués
par Richard , surnommé Cœur-de-Lion , de-
venu roi d'Angleterre : en les employant avec
ardeur dans la Guienne et les autres états
qu'il possédoit en France , il se vit bientôt à
la tête d'une bonne armée. Un rassemblement
si puissant sous ses ordres le tenta. Il y avoit
toujours entre les deux rois des sujets de
querelles pour les frontières : il en existoit
entre autres une ancienne à l'occasion du
comté de Toulouse. Sans plainte préalable ,
Richard mène ses croisés contre les troupes

que le roi de France entretenoit sur ses limites pour les défendre. Philippe, quoique surpris, soutint si bien l'attaque, qu'après quelques revers il devint agresseur et vainqueur; ces alternatives amenèrent des négociations, puis la paix et des mesures communes entre les deux princes pour la croisade. Cette résolution fut prise à l'instigation d'un saint prêtre, nommé Foulques, curé de Neuilly, qui, dans cette croisade, remplit à peu près le même rôle que Pierre l'Ermite dans la première.

Ce qui venoit d'arriver fit d'abord prendre aux deux rois l'engagement de ne point attaquer, sous quelque prétexte que ce fût, les états l'un de l'autre tant que l'expédition durerait. Ils firent ensuite ensemble des lois de police, qui devoient être observées dans les deux armées. Défense de mener des femmes, excepté les lavandières. Quiconque tuera sera, selon le lieu du délit, ou jeté dans la mer, ou enterré vivant, lié avec le cadavre du mort. Celui qui blessera aura le poing coupé; qui frappera, sera plongé trois fois dans la mer; au coupable de larcin on enduira la tête de poix chaude; il sera poudré de plumes et abandonné sur le premier rivage.

Les deux rois s'embarquèrent vers le milieu de l'été; Philippe à Gênes, Richard à Marseille, avec promesse de bien vivre en-

semble; bien vivre comme peuvent faire des rivaux qui se sont déjà mesurés, et auxquels, malgré l'estime réciproque, il reste plus de jalousie que de bienveillance. Philippe avoit fait son testament : il contenoit des dispositions sages à observer pendant son absence, et en cas de mort ou de prison. Il laissoit à la vérité son royaume tranquille, sous la régence d'Alix de Champagne sa mère, et de Guillaume, archevêque de Reims, son oncle; mais sans autre ressource, en cas d'événemens fâcheux, qu'un seul prince presque encore au berceau. Il l'avoit eu d'Isabelle, fille de Baudouin, comte de Flandre, jeune princesse douée de grâces et de vertus, qui mourut à vingt-un ans. Elle avoit éprouvé quelques désagrémens à l'occasion de Philippe, l'ancien régent, son oncle, dont elle prit trop vivement le parti. Sa disgrâce dura peu, et, quand la mort l'enleva, elle étoit parfaitement réconciliée avec son époux, dont elle emporta les regrets et ceux de tout le royaume.

[1191] Des vents orageux poussèrent les deux rois en Sicile, et les y repoussèrent quand ils voulurent en sortir, de sorte qu'ils y passèrent le reste de l'été et tout l'hiver. Leurs troupes s'y trouvèrent désœuvrées, et réduites, à cause de leur grand nombre, à une modique subsistance; double motif pour

rendre redoutable aux Siciliens le séjour de pareils hôtes. Il y eut querelle entre les Anglois et les habitans de Messine. Les premiers, soupçonnant beaucoup de vivres dans la ville, en demandèrent trop, au jugement des Messinois, lesquels, craignant la famine, refusèrent d'en donner la quantité exigée. Les Anglois assiégèrent la ville, la prirent d'assaut, et la pillèrent; ce fut la première cause de brouillerie entre les rois de France et d'Angleterre. Richard fit arborer ses étendards sur les murs de sa conquête. Philippe trouva mauvais que son vassal se donnât une pareille liberté en présence de son suzerain. L'affaire s'accommoda en partageant les honneurs, quoique les François, indifférens sur la querelle, n'en eussent point partagé les périls. Des soupçons survenus au roi de France augmentèrent la froideur entre les deux monarques. Celui d'Angleterre, brouillé d'abord ouvertement avec Tancrède, qui régnoit en Sicile, et qui étoit personnellement piqué de ses manières hautaines et impérieuses, se réconcilia tout à coup avec lui. La plus parfaite intelligence s'établit entre eux. Ils tenoient des conférences fréquentes dont ils ne faisoient aucune part à Philippe. Celui-ci ne pouvoit être sans défiance et sans crainte entre deux princes qui se montroient assez mal intentionnés, et dont les forces réunies, tom-

bant sur lui sous quelque mauvais prétexte, étoient en état de lui faire courir les plus grands dangers.

[1191-92] Cependant on conservoit réciproquement les égards de bienveillance ; mais enfin Richard éclata. Nous avons vu Henri ne cesser d'apporter des obstacles à la conclusion du mariage de son fils avec Alix. On soupçonna cette constante opposition d'être causée par un attachement condamnable du vieux monarque pour sa future belle-fille. Quelques-uns y ont donné un motif politique, celui de mortifier et de contenir Eléonore, en laissant entrevoir qu'il pourroit bien la répudier pour épouser Alix. Quoi qu'il en soit, l'année même que mourut ce prince, et Alix ayant alors vingt-trois ans, Richard, stimulé par Philippe, ayant rompu avec son père pour ce sujet, l'avoit contraint, à l'aide des secours du roi de France, à recevoir la loi, à se dessaisir de la princesse et à la remettre entre des mains tierces. Ce fut l'une des conditions du traité d'Azai ou de Coulommiers, conclu en 1189. Mais cette violence faite au vieux roi, les revers qui l'avoient forcé d'y condescendre, et surtout le nom de Jean son fils, qu'il affectionnoit par-dessus tous les autres, et qu'il trouva sur la liste de ses ennemis, furent autant de coups de poignard qui procurèrent sa mort et qui l'accé-

lérèrent. Elle eut lieu deux jours seulement après la ratification du traité..

Rien n'empêchoit désormais Richard de remplir des engagements dont il avoit poursuivi l'exécution avec tant de chaleur, alors qu'il ne dépendoit pas de lui de les remplir. Sa conduite subséquente, et l'oubli où il laissa la princesse, prouva qu'un zèle factieux l'avoit seul dirigé dans ses démarches. Il étoit convenu d'ailleurs par Eléonore sa mère, pour laquelle il eut toujours beaucoup d'attachement et de déférence. Naturellement indisposée, par l'effet de sa jalousie, contre une princesse qui avoit passé pour sa rivale, elle appuyoit de tout son crédit les bruits déshonorans qui s'étoient répandus sur Alix. Elle fit plus : profitant ou abusant de la confiance que lui témoignoit son fils, elle se rend en Navarre pour lui chercher une femme, et lui fait savoir qu'elle l'amène avec elle.

A cette nouvelle Richard déclare à Philippe qu'il ne veut plus de sa sœur, qu'il attend une autre épouse, et que, si le roi s'oppose à son mariage, il renoncera à la croisade et retournera en Angleterre. Philippe, choqué et de l'affront préparé à sa sœur et de la menace de le réaliser sous ses yeux, considère cependant que, s'il laisse retourner l'Anglois dans ses états, celui-ci pourra profiter de son absence pour exciter des troubles dans les siens. En

conséquence il se détermine , avec grand regret néanmoins , à faire le sacrifice de sa sœur et à la reprendre , à condition que Richard , de son côté , rendra l'argent et les villes du Vexin qui avoient été données pour sa dot. Mais pénétré de sa propre importance , et mettant d'ailleurs sa gloriole à afficher les prétentions les plus outrées , ou à faire prévaloir ses caprices les plus irréfléchis , Richard , toujours entier , fier et tranchant , refusa nettement de les rendre ; et Philippe , par les mêmes considérations qui l'avoient déjà forcé à dissimuler , se vit encore obligé cette fois d'en passer par la volonté de son impérieux allié , et de se contenter , pour sauver au moins son honneur , d'une apparence de dédommagement en argent , et de la remise d'Issoudun et de Grassay , et de quelques autres domaines qu'il réclamoit en Auvergne. Quand cet arrangement fut conclu , l'Anglois , soit caprice , soit amour du repos , ne voulut plus partir de Sicile. Il fallut que ses propres troupes , qui désiroient achever leur pèlerinage , l'y forçassent. Il mit enfin à la voile pour la Palestine : mais une tempête le porta sur l'île de Chypre. La première division de sa flotte échoua sur les côtes. Un Isaac Comnène régnoit dans l'île. Par ses ordres les malheureux naufragés sont renfermés dans des cachots. Richard , abordant avec la seconde division ,

apprend ce procédé barbare. Il se jette aussitôt dans ses chaloupes, saute le premier à terre, taille en pièces les troupes que le tyran lui oppose, le fait prisonnier lui-même et le dépouille de toutes ses possessions. Richard, pendant son séjour en Palestine, vendit ou donna ce royaume à Guy de Lusignan, pour le dédommager de la perte qu'il faisoit de celui de Jérusalem; et sa famille le posséda environ trois cents ans. Au bout de ce temps il passa aux Vénitiens, et de ceux-ci aux Turcs, qui s'en rendirent maîtres en 1571. Richard s'y pourvut abondamment de vivres, en tira de fortes contributions, et arriva en Palestine dans un état brillant, à la tête de troupes fraîches et bien reposées, pendant que les François abordés en Palestine avoient déjà ressenti l'influence de ce climat brûlant, et étoient attaqués de maladies qui en enlevoient un grand nombre.

Aux deux rois réunis se joignirent les chrétiens du pays avec leurs inimitiés et leurs ambitions. Un marquis de Montferrat s'étoit fait déclarer roi de Jérusalem. Lusignan revendiquoit ce vain titre. Richard l'appuyoit; Philippe étoit pour le marquis. A la vérité, les animosités dispa-roissoient quand il étoit question de combattre; mais elles se remon-troient dans les délibérations, et empêchoient souvent qu'on ne prît pour les opérations mi-

litaires le parti le plus avantageux. La mésintelligence ou la rivalité entre les deux rois étoit si marquée, que l'ami de l'un devenoit l'ennemi de l'autre. Léopold, marquis d'Autriche, s'étoit joint avec les Allemands au roi de France; ce fut assez pour que celui d'Angleterre cherchât à le molester. Les fourriers de l'armée avoient marqué un logement pour le marquis, et, selon la coutume, ses gens y avoient attaché les enseignes de leur maître. Richard les fit arracher et traîner dans la boue, action dont il eut tout lieu de se repentir dans la suite.

[1192] Cette conduite impérieuse et hautaine, Richard se la permettoit à l'égard de tout le monde, sans distinction. Philippe eut souvent occasion de s'en plaindre : las de ces contrariétés, dégoûté par le peu d'avantages que procuroient à la cause commune quelques succès partiels, n'en espérant pas beaucoup plus par la suite, vu la mésintelligence qui ne faisoit qu'augmenter entre tous les chefs croisés, affoibli d'ailleurs par une maladie qui lui fit perdre les cheveux et les ongles; après la prise d'Acre, conquête assez éclatante pour honorer une retraite, Philippe prend le parti de regagner son royaume et déclare son dessein. Richard se récrie, invoque la promesse qu'ils se sont faite de ne quitter la Palestine qu'après l'expédition con-

sommée. Philippe reste ferme dans sa résolution ; il laisse au roi d'Angleterre dix mille de ses meilleurs fantassins et cinq cents gendarmes, sous le commandement du duc de Bourgogne, qui seconda peu le roi d'Angleterre, et il part.

Quelques mois après, Richard suivit son exemple, malgré des succès contre Saladin, qu'il défit dans une sanglante bataille, et auquel il enleva plusieurs places. Mais la défection du duc de Bourgogne et la retraite du marquis d'Autriche, Léopold, le forcèrent à faire aussi la sienne. Après un traité avec Saladin, dont on n'a pas les clauses, mais dont on connoît les effets, et après avoir fait reconnoître pour roi de Jérusalem Henri, comte de Champagne, gendre du roi Amauri d'Anjou, mort vingt ans auparavant, il se mit en mer pour regagner l'Europe. La tempête l'accueillit à son retour comme à son départ. Elle le porta cette fois à Aquilée, au fond du golfe Adriatique. Richard essaya de traverser l'Allemagne, déguisé en templier : mais, reconnu sur les terres du marquis d'Autriche, qu'il avoit offensé en Palestine, il y fut arrêté et livré par lui à l'empereur Henri VI, autre ennemi de Richard, à cause de ses liaisons avec Tancrède, roi de Sicile, usurpateur de ce royaume, au préjudice de Constance, femme de l'empereur. Richard

entre ses mains expia les délires de sa vanité par une détention de quatorze mois.

[1193] Philippe trouva son royaume en bon état. Il crut l'occasion opportune pour rompre l'injuste traité que lui avoit arraché en Sicile l'impérieux Richard au sujet de la dot et du douaire de sa sœur, et auquel il ne s'étoit soumis que pour prévenir le retour dont menaçoit ce prince, retour qui sembloit devoir être aussi funeste à l'expédition de la Terre-Sainte que dangereux pour la France en l'absence de son roi. Philippe entre donc dans le Vexin, se remet en possession des villes qu'il avoit cédées, et même de quelques domaines normands qu'il disoit dépendans des villes reconquises; ce qui donna occasion aux Anglois de l'accuser de violer la parole qu'on s'étoit donnée réciproquement de respecter pendant toute la durée de l'expédition les propriétés l'un de l'autre. Mais ces petits intérêts s'absorbèrent bientôt dans d'autres plus importans.

Le vieil Henri avoit eu quatre fils. Henri, l'aîné, que le père associa au trône, mourut avant lui sans enfans. Richard Cœur-de-Lion, pourvu de l'Aquitaine du vivant de son père, mais non de la couronne d'Angleterre, en hérita, ainsi que de la Normandie, et les joignit à son duché. Henri maria son troisième fils Geoffroy à l'héritière de Bretagne. Ce prince mourut jeune, et ne laissa qu'un fils

nommé Artus ou Artur. Quant au quatrième, nommé Jean, ni son père ni sa mère ne pensèrent à lui donner d'états, d'où il fut appelé Jean-sans-Terre. A son départ pour la Terre-Sainte, il paroît que Richard, faute de confiance en son frère Jean, ne lui laissa aucune autorité ni dans l'Angleterre ni dans la Normandie. Tout au plus on peut conjecturer qu'il lui abandonna, comme une espèce d'apanage, le comté de Mortain, dont ce prince prit le titre.

L'absence de Richard parut à Jean une belle occasion de se tirer de l'état de nullité où il étoit. Il prétendit avoir droit de faire des changemens dans l'administration que Richard avoit réglée pour ses états. Il cassa des juges et des gouverneurs, en transféra d'un endroit à l'autre. Les régens laissés par Richard ne tardèrent pas de s'opposer à ses entreprises, et le forcèrent à quitter l'Angleterre. Il s'appliqua alors à soumettre les seigneurs de Normandie où il résidoit, et pour cela il eut recours au roi de France, son suzerain. Celui-ci ne refusa pas de lui prêter son assistance, et Philippe et Jean devinrent très-bons amis.

On fut quelque temps sans être bien éclairci sur le sort de Richard; enfin on apprit qu'il étoit prisonnier entre les mains de l'empereur d'Allemagne. Sa mère Fléonore alla trouver

Henri VI pour traiter de la rançon de son fils. On prétend que les principales difficultés qu'elle trouva vinrent de la part de Philippe-Auguste et du comte de Mortain, qui avoient un égal intérêt à perpétuer la captivité de Richard. A mesure que la reine faisoit des offres, ils les couvroient par des enchères fort puissantes auprès de l'empereur, très-affamé d'argent : cependant Richard obtint sa liberté si à propos, que s'il n'eût pas quitté l'Allemagne avec la plus grande célérité, l'empereur, qui, séduit par de nouvelles offres, avoit envoyé des troupes pour le ramener, l'auroit remis dans les fers.

On peut croire qu'il revint plein d'un assez juste ressentiment contre le roi de France et le comte de Mortain. Philippe, pour mettre le comte à l'abri de la colère de son frère, lui donna des places de sûreté, munies de bonnes garnisons, dont il lui laissa la disposition. Jean, que l'on connoîtra encore mieux par la suite, abusa cruellement de cette confiance. Qu'il tâchât de regagner les bonnes grâces de son frère, rien de plus convenable ; mais il y parvint par la plus horrible trahison. Se trouvant à Evreux, une de ses places de sûreté, il y invita à dîner les officiers de la garnison, au nombre de trois cents, presque tous gentilshommes, les fit tous massacrer à la fin du repas, et livra la ville à son frère,

qui reçut de ses mains ensanglantées ce fruit affreux de la plus noire perfidie.

Philippe en tira vengeance en brûlant la ville d'Evreux. Il étoit alors embarrassé dans une affaire qui lui causa beaucoup de peines et d'inquiétudes. Il y avoit trois ans que la reine Isabelle étoit morte. Le roi songea à finir son veuvage, un peu long pour un prince de vingt-cinq ans. On ne sait ni pourquoi il alla chercher une sœur de Canut, roi de Danemarck, ni pourquoi il s'en sépara dès le lendemain des noces. Les uns disent qu'il lui trouva quelque défaut secret; d'autres, selon les préjugés du temps, que ce fut l'effet d'un maléfice. Elle se nommoit Ingelburge, n'avoit que dix-sept ans, et joignoit à la beauté les grâces ingénues de son âge. Philippe demanda le divorce. Il assemble à Compiègne des évêques pour le prononcer. Les procédures se firent en françois, que la Danoise ignoroit. Quand on lui lut et expliqua la sentence, elle fondit en larmes, en s'écriant : « Male-France ! Male-France ! Rome ! Rome ! » faisant entendre qu'elle en appeloit au pape. On désiroit qu'elle retournât en Danemarck. Elle y consentit d'abord, et se mit en route; mais, sur ce qu'on lui remontra que quitter la France ce seroit abandonner sa cause et se condamner elle-même, elle revint sur ses pas, et se mit dans

un convent. Se croyant assez autorisé par la sentence du divorce, Philippe alla encore chercher une étrangère, et épousa Agnès de Méranie, fille d'un duc de Misnie, princesse qu'on disoit issue de Charlemagne, et qui, comme Ingelburge, étoit à la fois jeune et belle.

Mais les efforts du roi de Danemarck et ceux du roi d'Angleterre, qui le secondoit, obtinrent du pape la révision du procès. Elle eut lieu dans un concile tenu à Paris sous les yeux du roi. Sa présence ne put lui procurer que des délais et une indécision dont on ne le laissa pas jouir long-temps. Ces procédures s'étoient passées sous Célestin III, moins actif, moins entreprenant que son successeur Innocent III. Ce dernier, soupçonnant que cette affaire n'avoit pas été traitée dans les conciles de Compiègne ou de Paris avec le discernement ou l'équité nécessaire, en convoqua un troisième à Lyon, ville libre, et qui n'étoit pas alors censée dépendante de la France. La sentence fut absolument contraire aux désirs du roi. Elle le condamna à quitter Agnès et à reprendre Ingelburge, sous peine d'excommunication et de l'interdit de son royaume. Il y eut aussi des peines canoniques prononcées contre les évêques, jugés dans les deux conciles comme coupables de négligence ou de s'être laissé séduire.

Le roi crut encore se tirer d'embarras par un appel et d'autres moyens dilatoires ; mais le pape n'écouta rien : au temps prescrit pour l'expiration des délais , il lança l'excommunication et l'interdit. Alors les églises se fermèrent comme sous le roi Robert ; les prêtres cessèrent leurs fonctions , refusèrent d'administrer les sacrements , excepté le baptême. On tira les reliques des saints de leurs châsses , et on les étendit sur la cendre et le cilice. On voila leurs statues et leurs tableaux. Le son des cloches ne se fit plus entendre. Tout prit un air lugubre qui désoloit le peuple. Le roi défendit ces démonstrations , qu'il regardoit comme hostiles. Il maltraita les prêtres qui les prêchoient et qui les observoient : les seigneurs et les peuples qui s'y prêtoient éprouvèrent des vexations ; ils s'aigrirent et se révoltèrent. Il s'ensuivit des désordres semblables à ceux d'une guerre civile. La malheureuse Ingelburge fut renfermée dans le château d'Etampes , et exposée à de mauvais traitemens , jusqu'à être privée , dit-on , du nécessaire. Deux légats envoyés par le pape vinrent exhorter le monarque à faire cesser le scandale. La rigueur l'avoit exaspéré. Ils le prirent par douceur , et obtinrent de lui qu'il reprendroit son épouse ; mais il ne la garda que quarante jours , et la renvoya.

C'étoit déjà beaucoup que d'avoir dompté

ce caractère fougueux , ne fût-ce que pour quelque temps. Cette première réussite donna des espérances. En effet , le roi parut vouloir entrer en accommodement. Il demanda une nouvelle révision : elle lui fut accordée. Les évêques qui en étoient chargés s'assemblèrent à Soissons. Philippe y vint escorté de jurisconsultes et de canonistes, comme un homme bien déterminé à se défendre. Mais, au moment le plus vif de la discussion , il va trouver sa femme , qui étoit dans un couvent de la ville , l'embrasse , la met en croupe derrière lui , gagne Paris, et envoie dire aux évêques qu'ils peuvent se retirer, que tout est fini. Il vécut désormais très-bien avec elle , disent quelques-uns ; mais selon d'autres la princesse ne recouvra que son titre de reine , et alla en jouir à Etampes où elle fut reléguée. Quant à Agnès, obligée de renoncer à une union qu'elle croyoit contractée selon les lois, elle mourut de chagrin. Elle laissa deux enfans , qu'on déclara légitimes à cause de la bonne foi de leur mère ; mais ils ne lui survécurent pas long-temps. On doit savoir gré à Philippe-Auguste d'avoir foulé aux pieds la mauvaise honte qui perpétue quelquefois les fautes, et d'avoir eu le courage de se condamner lui-même à la face de ses sujets qu'il avoit scandalisés.

Comme , malgré cet écart , il étoit estimé,

l'ordre se rétablit bientôt dans le royaume , et il se trouva en état de soutenir la guerre contre le roi d'Angleterre avec plus d'égalité qu'il ne l'avoit pu pendant ces troubles. Elle avoit commencé dès que Richard fut délivré de sa captivité , et elle continua avec des ravages , des incendies et des excès de tous genres , qui marquoient bien l'animosité des deux princes. Il n'y a point de mal qu'ils ne s'efforçassent de se faire , et souvent ils se cherchoient dans la mêlée pour se combattre corps à corps. L'usage étoit encore que nos rois traînassent après eux , dans leurs marches , même en temps de guerre , leur trésor , leur chapelle , les ornemens royaux , les matricules des impôts , les titres de propriété , et autres papiers importans. Richard surprit entre Freteval et Blois l'arrière-garde où étoit ce dépôt , s'en empara , et ne voulut pas le rendre , du moins les archives , quelques offes qui lui fussent faites. Elles sont encore dans la tour de Londres. Des témoins oculaires disent qu'il n'y reste que des cadastres d'impositions , et que c'est tout ce qui a été pris.

[1194-98] Entre les actions de bravoure qui signalèrent des deux côtés cette guerre sanglante , on ne doit pas oublier une rencontre très-périlleuse , dont Philippe se tira par l'opiniâtreté de son courage. A l'occasion

de successions et de partages, il s'étoit élevé entre les seigneurs flamands des contestations que Richard fomentoit : le roi de France, leur seigneur suzerain, alla les concilier. Il soumit à main armée les plus obstinés. Comme il revenoit seulement avec deux cent soixante hommes d'armes, et à peu près le double de fantassins, il trouva, sur le bord opposé d'une petite rivière qu'il devoit passer, une armée d'Anglois rangée en bataille. Selon les règles de la prudence, il devoit retourner ou se fortifier sur la rive en attendant des secours; mais quelle honte pour le roi de France de fuir devant les Anglois, ou de marquer de la timidité! Il fond, à la tête de son escorte, sur ces nombreux bataillons, par un petit pont qu'ils avoient laissé exprès pour l'attirer; il les écarte, les renverse, et entre triomphant dans Gisors, où il se met en sûreté.

[1199] Cinq ans de guerres furent souvent entremêlés de trêves; mais ces princes ne les faisoient, à ce qu'il paroît, que pour reprendre haleine. Ils étoient dans un de ces intervalles pacifiques, lorsque Richard mourut devant le petit château de Chalus en Poitou. Le bruit s'étoit répandu que le seigneur de ce lieu avoit trouvé un trésor considérable. Richard, comme comte de Poitou, en demande sa part; il est refusé, assiège le château, s'expose inconsidérément; et, percé

d'une flèche, expire devant cette bicoque. On attribua sa mort moins à la blessure qu'aux excès qu'il se permit pendant le traitement. Il étoit fort adonné aux plaisirs licencieux, ne s'en cachoit pas, et faisoit même un sujet de plaisanterie de ses penchans à la débauche. Foulques de Neuilly, ce prêtre respectable, apôtre de la dernière croisade, que sa vertu autorisoit apparemment à lui parler librement, lui dit un jour : « Sire, défaites-vous promptement de trois méchantes filles qui vous ruineront, la Superbe, l'Avarice et la Paillardise. » — « Eh bien, répondit-il, je donne ma Superbe aux templiers, mon Avarice aux moines, et ma Paillardise aux prélats. »

[1200-3] Après Richard, qui ne laissa pas d'enfans, l'Angleterre et ses dépendances sur le continent devoient appartenir à Artur, fils de Geoffroy, qui avoit épousé l'héritière de Bretagne, et qui étoit mort aîné de Jean-sans-Terre; mais celui-ci s'en empara. Artur réclama ses droits et la protection du roi de France. Philippe lui accorda des secours, mais mesurés; de manière que la guerre des Anglois, qui étoit la paix des François, ne se terminât pas trop tôt, et qu'ils eussent le temps de s'épuiser. Aussi dura-t-elle cinq ans avec une égale animosité entre l'oncle et le neveu. Le jeune prince s'y conduisit avec

beaucoup de bravoure. Il étoit près d'éloigner Jean-sans-Terre de la Normandie où se portoient les plus grands coups, lorsqu'il se laissa surprendre dans une embuscade. L'oncle, le tenant entre ses mains, lui demanda pour rançon la cession absolue de ses droits. Artur n'y voulut pas consentir. Jean le traîna de prisons en prisons, ajoutant souvent de mauvais traitemens à la captivité. Enfin il se le fait amener à Rouen, où il demeueroit, l'enferme dans une tour au milieu de la Seine, s'y rend dans la nuit et renouvelle ses instances et ses menaces. Le jeune prince resta inflexible. Jean ordonne au capitaine de ses gardes de le défaire de cet opiniâtre. Le capitaine se défend de prêter la main à aucune violence. L'oncle tire son épée, la plonge dans le corps de son neveu, l'étend mort à ses pieds; et, se courbant sur le corps presque encore respirant, il y attache une grosse pierre et le roule dans la rivière. C'est là le récit le plus probable de cette horrible catastrophe, dont d'autres historiens transportent la scène à Cherbourg, sur les bords de la mer.

[1203-4] Quoique commis dans les ténèbres, ce crime affreux fut bientôt connu; il excita une indignation universelle. Les Bretons, qui aimoient tendrement Artur, le seul descendant de leurs princes, coururent à la

vengeance, et se jetèrent sur la Normandie, de tous les états de Jean-sans-Terre, le plus prochain d'eux. Beaucoup de seigneurs normands, soit pour n'être pas pillés, soit par horreur de ce crime atroce, se joignirent aux Bretons. Tous ensemble en demandèrent la punition au roi de France, seigneur suzerain. Philippe, qui n'étoit peut-être pas étranger à cette commotion générale, assemble la cour des pairs, y cite son vassal pour répondre tant sur ce crime que sur d'autres chefs d'accusation, entre lesquels, outre ce qu'on appeloit la foi mentie, se trouvoient des perfidies semblables à l'assassinat des officiers de la garnison d'Evreux.

Le roi d'Angleterre ne déclina pas la juridiction. Il demanda un sauf-conduit; Philippe en offrit un pour venir, mais il déclara que l'assurance pour le retour dépendroit des dispositions de la sentence qui seroit prononcée. Jean n'osa s'exposer à la rigueur du tribunal. Il ne comparut pas, et n'envoya personne, et fut, comme contumace, condamné à la mort. Par le même arrêt toutes ses terres situées dans le royaume furent déclarées confisquées, acquises au roi, et rattachées à la couronne. Ainsi la Normandie fut réunie à la France, deux cent quatre-vingt douze ans après qu'elle en avoit été séparée. Mais la sentence qui privoit Jean ne fut pas si aisée

à exécuter qu'à prononcer. Philippe, à la vérité, s'empara de parties considérables, mais la totalité ne revint à la France qu'après deux cent cinquante ans de guerres opiniâtres.

[1204] Ce n'étoit pas assez pour les François des guerres qu'ils trouvoient chez eux; ils en allèrent chercher en Asie. Au milieu même des plaisirs, on parloit toujours de croisades. Foulques de Neuilly, qui avoit si bien réussi à en former une troisième sous Philippe et Richard, se mit en tête d'en provoquer une quatrième; mais il ne put y engager des rois. Il apprend que Thibault-le-Grand, comte de Champagne, le plus riche et le plus magnifique prince de ce temps, a indiqué auprès de Corbie un tournoi où doivent se rendre les grands seigneurs et les gentilshommes les plus distingués des terres et des états voisins; il y court, et emploie si utilement son éloquence et son zèle, qu'au milieu des festins, des joûtes, des fêtes galantes que ces divertissemens occasionnoient, tous prennent la croix et s'engagent au saint voyage.

Ils députent à Venise six d'entre eux, chargés de faire avec la république un marché pour transporter la troupe en Palestine. Ces marchands, plus rusés que cette noblesse uniquement occupée de combats et de gloire, mettent le transport si haut qu'une partie des

croisés se dégoûtent. Ceux-ci retournent dans leur pays ; les plus zélés cherchent d'autres routes ; mais les Vénitiens les regagnent, en consentant, à défaut d'argent, à être payés en services, et ces services consistoient, de la part des croisés, à reprendre, au profit de la république, la ville de Zara en Dalmatie, que le roi de Hongrie lui avoit enlevée. A cette condition les républicains promettent de joindre aux croisés un corps de troupes croisées aussi, et engagées par vœu à l'expédition.

On signe le traité avec une satisfaction réciproque. Les guerriers arrivent en foule à Venise. Ils partent. Zara est prise. Pendant qu'on se préparoit à gagner la Palestine, arrive un prince grec, nommé Alexis, fils d'Isaac l'Ange, empereur de Constantinople, détrôné, privé de la vue, et retenu en prison par Alexis son propre frère, qu'il avoit lui-même autrefois tiré de captivité. Le jeune Alexis étoit fortement recommandé aux croisés par l'empereur Philippe, qui avoit épousé Irène sa sœur. L'Allemand promettoit et juroit d'aider puissamment les croisés pour le recouvrement de la Terre-Sainte, s'ils assistoient son beau-frère, et les pressoit de commencer par son rétablissement. De son côté le jeune prince faisoit des offres magnifiques. Il verseroit dans la caisse de la croisade deux

mille mares d'argent , fourniroit des vivres en abondance pendant un an , temps suffisant pour remettre son père sur le trône ; ensuite il enverroit en Palestine , avec les croisés , dix mille hommes à ses frais ; enfin , ce qui devoit faire un extrême plaisir au pape , dont les légats étoient présens et jouissoient d'une grande autorité , il soumettroit l'église grecque à la latine. Les Vénitiens inclinoient aussi pour les Grecs , parce qu'ils se flattoient que , dans une guerre qui se feroit à leur porte , ils pourroient s'emparer de quelques villes à leur bienséance , et augmenter leurs états de terre ferme. « Constantinople ! Constantino-
ple ! » s'écrient tous les croisés. On appareille ; ils voguent , et voilà cinq ou six mille François , treize ou quatorze mille hommes à la solde des Vénitiens , devant une ville entourée de fortes tours , de bonnes murailles , garnie de munitions , renfermant plus de quatre cent mille hommes propres à porter les armes , commandés par un empereur assez affermi sur le trône , quoique usurpateur. On dit qu'à la vue de ces formidables remparts les croisés , tout intrépides qu'ils étoient , furent un peu étonnés de leur entreprise : mais le gant étoit jeté ; il falloit ou vaincre , ou retourner honteusement. Ils attaquent avec furie , escaladent , sont repoussés , reviennent à la charge , se précipitent dans la ville. L'usurpa-

teur effrayé ramasse ses trésors et s'enfuit. Les vainqueurs replacent Isaac l'aveugle sur le trône, et aident le fils à réduire les rebelles qui résistoient encore.

Ils croyoient qu'ils n'avoient qu'à ouvrir la main et qu'ils alloient y voir tomber le fruit de leur victoire; en effet, Alexis, pour les satisfaire, mit des impôts, et s'empara de l'argenterie des églises. Cette conduite mécontenta ses sujets. Le clergé lui gardoit une secrète rancune, pour la promesse qu'il avoit faite de le soumettre à l'église de Rome. Comme d'ailleurs l'argent ne venoit ni promptement ni abondamment, les croisés murmuroient: ils s'imaginèrent voir dans les délais le projet de les dégoûter, enfin que, fatigués de remises perpétuelles, ils prissent enfin le parti de retourner dans leur pays ou de regagner la Palestine. Ces soupçons mirent beaucoup de froideur entre les seigneurs croisés et Alexis: de sorte qu'il ne trouva en eux aucune ressource au moment d'une conjuration qui se tramoit contre lui. Le chef de la faction s'appeloit aussi Alexis, surnommé Murtzuphle aux gros sourcils. Il n'eut pas de peine à se défaire du jeune prince, haï du peuple et du clergé, et délaissé par ses protecteurs. Le fils de l'aveugle fut tué en prison, et Isaac son père mourut de chagrin.

Murtzuphle fit des tentatives auprès des

croisés pour se les concilier et se maintenir par eux sur le trône; mais ils dédaignèrent de s'associer à l'assassin de leur ancien ami. Ils campoient hors de la ville, et de là voyoient les travaux que le nouvel empereur faisoit pour sa défense. Les préparatifs étoient alarmans. En effet, le premier assaut réussit mal aux croisés; mais dans un second ils emportèrent la ville. On fait un tableau affreux des violences commises par une soldatesque effrénée. Pillage général et inhumain, sans égard pour les femmes ni respect pour les églises. La part des seuls François fut portée par estimation à quatre cent mille marcs pesant d'argent. Murtzuphle se sauva avec ce qu'il put emporter des richesses du palais.

[1204-6] Le trône resta vacant. Il ne fut plus question entre les vainqueurs de le faire remplir par des Grecs. On convint que l'empereur seroit françois, et le patriarche vénitien. La couronne échut à Baudouin, comte de Flandre. Boniface, marquis de Montferrat, avoit été sur les rangs; mais les Vénitiens n'en voulurent pas, dans la crainte que, s'il survenoit quelque discussion avec lui, il ne fût aidé contre eux par les princes d'Italie, la plupart ses alliés ou ses parens. Boniface se dédommagea par le royaume de Thessalie, qu'il acquit en épousant la veuve de l'empereur Isaac. Un Lascaris, seigneur grec, s'em-

para de la Natolie , et , sous le titre d'empereur , établit son siège à Nicée. Alexis Comnène , petit-fils d'Andronic I , se retira à Trébisonde , sur les bords du Pont-Euxin , vers la Colchide , et y fonda un petit état , qu'il décora du nom magnifique d'empire de Trébisonde. Beaucoup d'autres , tant Grecs que François , se firent des principautés. Les Vénitiens se donnèrent l'île de Crète ou Candie , avec la liberté , dont ils usèrent amplement , de joindre à leurs états tout ce qui s'offroit à leur convenance. Ainsi se démembra l'empire grec , auquel il ne resta qu'un territoire fort circonscrit , exposé à être envahi par le premier agresseur qui se présenteroit ; ce qui ne seroit pas arrivé , si la politique des Vénitiens n'eût empêché de mettre à sa tête un empereur qui auroit pu compter sur les secours voisins.

L'empereur Baudouin succomba à une première attaque des Bulgares. Ils le tinrent seize mois prisonnier , et le firent mourir dans de cruels supplices. Il eut cinq successeurs , qui tous ensemble régnèrent cinquante-six ans : les François perdirent Constantinople sous un empereur nommé Baudouin comme le premier , mais d'une autre maison , de celle de Courtenay , parvenue au trône par alliance avec celle de Flandre. Cette ville tomba alors entre les mains des Paléologues , qui la gar-

dèrent encore cent quatre-vingt-treize ans ; ils en furent après ce terme dépossédés par les Turcs.

[1207-8] Jusqu'alors il n'avoit été publié en France de croisades que contre les infidèles. Le commencement du treizième siècle en vit éclore une contre des chrétiens , titre cependant dont on ne doit pas honorer les Albigeois, s'ils ont réellement été coupables des erreurs et des vices que les historiens du temps leur reprochent. Il n'y avoit pas de point de religion qu'ils n'attaquassent, les sacremens, les mystères, et jusqu'à la divinité de Jésus-Christ. Le paradis, l'enfer, étoient, pour la plupart d'entre eux, des dogmes ridicules; le purgatoire surtout une invention des prêtres pour obtenir des fondations et des aumônes abondantes. On sait trop combien l'irrégion peut enfanter de désordres parmi le peuple ; quel bouleversement de tous les principes, même civils, quelle corruption dans les mœurs, l'affranchissement de toute crainte pour l'avenir introduit chez des hommes grossiers, et combien elle les rend propres à lever l'étendard de l'insubordination et à violer toutes les lois. On ne doit donc pas être étonné des abominations en tout genre que les historiens rapportent des Albigeois : ils ont été ainsi nommés parce que c'est dans le canton d'Albi, ville du haut Languedoc, qu'ils for-

mèrent leurs premiers rassemblemens, et que se tint un premier concile contre eux. De l'Albigéois, ils se répandirent dans le reste du Languedoc, le Toulousain, la Provence jusqu'aux Pyrénées, pays alors occupé par beaucoup de petits seigneurs, retirés dans leurs montagnes hérissées de châteaux très-propres à recéler les pillards et leur butin. On tenta de les gagner par la douceur et la persuasion; les évêques y employèrent tous leurs soins. Ils joignirent à leur clergé des prédicateurs qui eurent d'abord des succès. Le pape nomma des légats, chargés d'appuyer leurs efforts par les foudres de l'Eglise, ou par l'indulgence, selon les circonstances.

Peut-être ces bandes se seroient-elles dissipées, si elles n'avoient trouvé un appui dans Raymond VI, comte de Toulouse. Ce prince, d'une foi suspecte, dans le dessein de réhabiliter sa réputation à cet égard, appelle auprès de lui Pierre de Château-Neuf, un des légats. La conférence entre eux ne fut pas pacifique. Raymond chassa le légat, avec menace de le punir, sans doute des reproches qu'il lui avoit faits. En route, Pierre fut tué par des assassins, apostés, à ce qu'on crut, par le comte de Toulouse. Le pape l'excommunia, et mit ses états en interdit: les évêques de Languedoc allèrent prier le roi de venir au secours de l'Eglise, et

d'appuyer les armes spirituelles par les temporelles.

Cependant Jean-sans-Terre n'oublioit pas la sentence infamante portée contre lui dans la cour des pairs, et la confiscation de la Normandie qui en avoit été la suite. Il travailloit sourdement à susciter des ennemis à la France. L'alliance qui existoit entre lui et l'empereur Othon IV, fils de sa sœur Mathilde, lui donnoit des espérances d'une vengeance sûre, et à Philippe, au contraire, des craintes d'une agression dangereuse. Il répondit donc aux évêques de Languedoc que, dans la situation douteuse où il se trouvoit, il ne pouvoit prudemment quitter le centre de son royaume; mais il confisqua les terres du comte de Toulouse, sur lesquelles le pape avoit jeté l'interdit, les abandonna au premier occupant, exhorta les barons à contribuer à la défense de l'Eglise, arma pour cet objet quatre mille hommes qu'il promit d'entretenir, et permit qu'on prêchât une croisade dans tout le royaume. Les ecclésiastiques se montrèrent très-ardens à la publier; les laïques nobles et roturiers prirent la croix à l'envi. Ils la portoient sur la poitrine, enfin de se distinguer de ceux de la Terre-Sainte, qui la portoient sur l'épaule. Leur service étoit de quarante jours. On dit que leur première armée se monta à cinq cent mille combattans.

[1209] Raymond, effrayé de cette masse qui alloit tomber sur lui et l'écraser, s'humilia devant le légat, qui voulut bien lui pardonner, à condition qu'il se soumettroit aux rigueurs de la pénitence publique. En conséquence le comte de Toulouse parut en chemise à la porte de l'église, y fit abjuration des erreurs contenues dans une formule qu'il répéta. Le prélat ensuite lui mit son étole au cou : le tirant d'une main, et le frappant de l'autre avec une baguette, il l'amena jusqu'au pied de l'autel, où il promit obéissance à l'Eglise romaine : son excommunication fut levée ; il prit la croix, et se mit à combattre ceux qu'il protégeoit auparavant.

[1209-10] Il se trouva ainsi à l'abri des efforts des croisés. Ils tombèrent sur des villes et châteaux en assez grand nombre, depuis Toulouse jusque dans la Navarre, où les Albigeois s'étoient établis, les en chassèrent et s'y fortifièrent eux-mêmes. Ces acquisitions formoient une étendue de pays considérable, où se trouvoient des villes importantes, comme Béziers, Carcassonne, et plus de cent châteaux. Le conseil des croisés, qui avoit à sa tête, outre les légats, un abbé de Cîteaux, violent et absolu, regardant ces conquêtes comme légitimes possessions de l'Eglise, résolut d'y nommer un gouverneur. Ils proposèrent le commandement à différens seigneurs, qui le

refusèrent. L'abbé de Cîteaux, usant du pouvoir que lui donnoit sa réputation de zèle et de capacité, ordonne à Simon, comte de Montfort-l'Amauri, de le prendre. Simon l'accepte. Il s'étoit beaucoup distingué en Palestine, passoit pour homme de bien, et se montroit très-zélé pour la cause de l'Eglise. Mais se trouvant maître de beaucoup de places fortes, et à la tête d'une belle armée, son zèle se changea insensiblement en désir de régner, de sorte qu'il ne prenoit pas seulement les places qu'occupoient les Albigeois, mais toutes celles qui étoient à sa bienséance, et non-seulement du domaine du comte de Toulouse, avec lequel il s'étoit brouillé, mais encore de ceux des comtes de Foix, de Comminges et de Béarn, qui n'étoient pas accusés d'hérésie.

[1211] Le comte de Toulouse, incapable, même avec le secours de ses alliés, d'arrêter ce torrent, alla à Rome, et fit au pape une harangue si touchante, que le saint père ému écrivit au légat de suspendre les hostilités contre Raymond; que le crime d'hérésie dont il étoit accusé, ainsi que sa connivence au meurtre du légat, Pierre de Château-Neuf, ne lui paroissoient pas bien prouvés; qu'il falloit procéder avec beaucoup de circonspection dans cette affaire, consulter les prélats et barons de France, faire enfin promptement paix ou trêve, et ne plus tourmenter

ce malheureux pays. En effet, la guerre s'y faisoit avec une barbarie affreuse. Les récits qui nous restent des excès commis de part et d'autre font horreur. La fureur des hérétiques s'exerçoit principalement sur les prêtres et les moines, qu'ils regardoient comme leurs principaux ennemis. Non-seulement ils détruisoient églises et monastères, mais ils masacroient impitoyablement tous ceux qui tomboient entre leurs mains, et les faisoient souvent expirer dans les tourmens. C'étoit une rage des deux côtés, une rage aveugle, une égale soif de sang. Guillaume IV, prince d'Orange, tombé entre les mains des Albigeois, fut écorché vif par eux et coupé en morceaux. Quelquefois il se trouvoit dans les villes attaquées par les croisés des catholiques mêlés aux hérétiques. Prêts à livrer l'assaut à Béziers, les assaillans vinrent demander à l'abbé de Cîteaux comment ils pourroient distinguer les catholiques, afin de les sauver : « Tuez tout, répondit l'abbé; Dieu connoît ceux qui sont à lui. »

[1212] Raymond, revenu de Rome, s'étoit encore joint aux croisés; mais, n'obtenant aucune justice, il les quitta, se tourna une seconde fois contre eux et recommença la guerre, pour recouvrer ce qu'ils lui avoient enlevé. Dans cette intention il demande du secours à l'empereur Othon son parent. Le

roi de France étoit en froid avec l'Allemand pour des intérêts politiques. Il fut piqué de ce qu'un de ses vassaux recouroit à un prince son ennemi. Non-seulement il abandonna le comte de Toulouse, mais encore il se montra disposé pour Montfort, qu'il avoit jusque-là peu favorisé. Raymond ne tira pas un grand avantage de l'imprudencé qui lui avoit fait solliciter l'empereur; mais il trouva une bonne ressource dans Pierre, roi d'Aragon.

Ce prince avoit un grand intérêt de finir cette guerre qui infestoit les pays limitrophes à ses états, jusques et compris la Navarre. Outre les ravages dont ses peuples souffroient, cette croisade empêchoit les effets d'une autre que le pape lui avoit permise contre les Sarrasins. Déterminé par ces différens motifs, Pierre accourut au secours du comte de Toulouse, qu'il croyoit vexé injustement. Il s'y porta de si grand cœur, que, ne se ménageant pas, il fut tué dans une bataille; le comte de Montfort fut tué aussi dans un assaut. Sa mort donna d'abord du relâche à la guerre, qui finit ensuite d'elle-même.

Cette croisade contre les Albigeois étoit comme une fièvre qui avoit ses intermittences. L'engagement des croisés n'étant que pour quarante jours, quand ce terme étoit expiré, ils se retiroient. D'autres à la vérité survenoient; mais dans l'intervalle du recrutement

les Albigeois s'étoient renforcés , avoient quelquefois repris des postes importants. Tant que Montfort vécut , les arrivans trouvoient une armée à laquelle ils s'incorporoient , regagnoient les conquêtes perdues , et en faisoient même de nouvelles. La mort de Montfort fit cesser ces alternatives. Les seigneurs, ses auxiliaires , se retirèrent dans leurs châteaux et s'y cantonnèrent. Leurs sujets catholiques et hérétiques , las d'une guerre la plus dévastatrice qu'il y ait jamais eu , s'accoutumèrent à se souffrir. Philippe-Auguste, quand cette espèce de ligue commença à se dissoudre , envoya Louis son fils , avec des troupes et l'appareil imposant de la souveraineté. Il appela auprès de lui les grands , peu accoutumés à la soumission. Il les obligea de rendre hommage et de prêter serment de fidélité au roi son père. Raymond , comte de Toulouse , recouvra une partie de ses états. Simon , comte de Montfort , fut décoré du titre de saint, parce qu'il étoit mort les armes à la main contre les hérétiques ; et Philippe gagna à cette guerre , dont il se mêla peu , de faire respecter les droits de sa couronne dans des pays qui les méconnoissoient depuis Charlemagne. Cependant il resta dans ces contrées un levain d'insubordination toujours prêt à fermenter.

[1212-13] Jean-sans-Terre, taché du sang

d'Artur son neveu, couvert de l'opprobre d'une conduite licencieuse qui le rendoit méprisable, joignoit à ces griefs des violences contre le clergé. Ce dernier crime lui attira d'abord des remontrances que le pape Innocent III lui fit parvenir par des légats qu'il lui envoya, ensuite des injonctions de rendre au clergé les biens qu'il lui avoit enlevés, enfin l'excommunication et la déchéance du trône. Cette déchéance se marquoit par l'exhortation aux sujets de renoncer à leur serment de fidélité. On ne sait si c'est dans cette occasion que, joignant l'ironie à la cruauté, Jean, ne voulant pas, dit-il, souiller ses mains du sang d'un prélat, fit revêtir l'archevêque de Cantorbéry d'une tunique de plomb, dans laquelle il mourut.

[1213] Après la promulgation de la sentence d'excommunication, qui commença à mettre du trouble dans l'Angleterre, les légats passent en France, et proposent la couronne au prince Louis, fils de Philippe-Auguste, et neveu du monarque anglois, comme ayant épousé Blanche de Castille, fille d'Eléonore, sœur de Jean. Le roi, acquiesçant au désir de son fils, et croyant l'occasion favorable, sans s'amuser à attaquer le roi d'Angleterre dans ses terres du continent, se prépare à porter la guerre dans son île. Neuf cents embarcations sont rassemblées

à l'embouchure de la Seine, chargées de troupes prêtes à partir. Jean, pour détourner l'invasion, a recours à la même puissance qu'il avoit provoquée; il offre au pape de se constituer vassal et tributaire du saint Siège, de reconnoître qu'il tient du souverain pontife sa couronne, et de lui payer tous les ans mille marcs sterling à la Saint-Michel. A ces conditions, Jean devient le fils dévot de l'Eglise, un prince modeste, un roi très-benín, et par la même bulle qui lui donne ces titres, le pape défend à Louis d'attaquer le fief de l'Eglise. Philippe suspend ses préparatifs qui lui avoient coûté beaucoup d'argent; mais, afin de n'en pas perdre tout le fruit, il tourna ses armes contre Ferrand, comte de Flandre, dont il envoya ravager les côtes par sa flotte, et qu'il attaqua par terre en personne.

Ferrand étoit fils de Sanche I, roi de Portugal, et arrière-petit-fils de ce Henri, cadet de Bourgogne, que nous avons vu s'établir en Portugal, au temps de la première croisade. Il devoit son comté à la protection du roi de France, qui avoit favorisé son mariage avec Jeanne, comtesse de Namur, fille aînée de Baudouin, premier empereur latin de Constantinople, et héritière de son comté de Flandre; mais le roi, pour prix de ces faveurs, avoit retenu les villes d'Aire et de Saint-Omer. Ferrand, plus piqué de la retenue

que reconnoissant des bienfaits , redemanda ces villes , essuya des refus , et désespérant de se les faire restituer par ses seules forces, eut recours à l'empereur Othon , qu'il savoit ennemi de Philippe. La guerre contre le Flamand fut mêlée de succès et de revers. Le roi fit des conquêtes assez importantes ; mais il perdit la plus grande partie de sa flotte , qui fut surprise et brûlée.

[1213-14] L'expédition contre Ferrand paroît avoir eu pour principal but de rompre les premiers efforts d'une ligue formée contre la France. Jean-sans-Terre et Othon en étoient les chefs. Une haine commune les unissoit ; elle étoit cimentée par les liens de la parenté. Ils avoient appelé ou admis à cette union plusieurs seigneurs du nord et du couchant de la France, entre lesquels se trouvoit, outre Ferrand , Renaud , comte de Boulogne , un des principaux instigateurs de l'entreprise. Les confédérés tinrent à Valenciennes une assemblée où ils se partagèrent la France. Ferrand devoit avoir l'Île-de-France et Paris, Renaud le Vermandois, le roi d'Angleterre le pays d'outre Loire, et l'empereur tout le reste. Les capitaines allemands auroient pour récompense les fiefs et les riches possessions de l'Eglise. Presque tous étoient excommuniés ou pour leurs forfaits particuliers , ou pour leur liaison avec Othon , excommunié lui-

même : aussi firent-ils entre eux cette convention remarquable, que, quand ils auroient vaincu Philippe, le seul protecteur de l'Eglise, ils extermineroient pape, évêques, moines, et ne laisseroient que les prêtres nécessaires au culte, qui n'auroient, comme dans la primitive Eglise, d'autres revenus que les aumônes des fidèles, sans qu'il leur fût permis d'accepter désormais aucune fondation.

[1214] Pour l'accomplissement de ces projets, Othon amena contre la France une armée qu'on dit de cent cinquante mille hommes, sans compter la cavalerie. Elle entra par la Flandre. Avec tous ses efforts, Philippe n'avoit pu rassembler que cinquante mille hommes, tant cavaliers que fantassins. Du reste, le courage, l'ardeur, la capacité militaire étoient égales dans les chefs des deux armées. Après plusieurs marches et contre-marches, elles se rencontrèrent dans la plaine de Bouvines, sur une des rives de la Meuse, à peu de distance de la ville de Lille. La bataille se donna le 25 juillet, un des jours les plus chauds de l'année, sous un soleil ardent, et dura depuis midi jusqu'à la nuit.

Le roi, qui avoit marché toute la matinée, ne comptoit pas combattre dans ce jour. Il avoit pris la résolution de faire reposer ses troupes harassées, et lui-même jouissoit d'un peu de fraîcheur au pied d'un chêne, lorsqu'on

vint l'avertir que les ennemis paroissent. Il entendoit déjà dans les postes avancés le cliquetis des armes. Aussitôt il reprend les siennes, fait une courte prière dans une chapelle qui se trouvoit près de lui, et comme il soupçonnoit des traîtres dans son camp, il imagine de les lier par une espèce de serment qu'ils auroient honte de rompre. Ce monarque fait poser son sceptre et sa couronne sur un autel portatif, à la vue de son armée; puis, élevant la voix : « Seigneurs françois, dit-il, et vous, valeureux soldats, qui êtes près d'exposer votre vie pour la défense de cette couronne, si vous jugez qu'il y ait quelqu'un parmi vous qui en soit plus digne que moi, je la lui cède volontiers, pourvu que vous vous disposiez à la conserver entière et à ne la pas laisser démembrer par ces excommuniés. — « Vive Philippe! vive le roi Auguste! s'écrie toute l'armée; qu'il règne, et que la couronne lui reste à jamais; nous la lui conserverons aux dépens de nos vies. » Ils se jettent ensuite à genoux, et le roi attendri leur donne sa bénédiction qu'ils demandent. Il prend alors son casque, monte à cheval, et vole à la tête de l'armée. Les prêtres entonnent les psaumes, les trompettes sonnent, et la charge commence.

L'ordre de bataille des confédérés étoit de porter tous leurs efforts contre la personne

du roi , persuadés que, lui tué ou fait prisonnier, leurs projets n'éprouveroiènt ni obstacles ni retardeimens. Ainsi trois escadrons d'élite devoient l'attaquer directement, pendant que, de chaque côté, un autre de même force tiendrait en échec ceux qui voudroient venir à son secours. L'empereur commandoit ces trois escadrons; il marchoit précédé d'un chariot qui portoit l'aigle d'or sur un pal du même métal. Othon fond impétueusement sur la troupe royale. Le choc est soutenu avec fermeté; mais le nombre l'emporte. Philippe est renversé, et foulé aux pieds des chevaux. En vain le chevalier qui portoit l'étendard auprès de lui le haussoit et baissoit pour avertir du danger où se trouvoit le roi, et appeler du secours; serrés de trop près eux-mêmes par les escadrons qu'on leur avoit opposés, les plus voisins du roi se soutenoient à peine, loin de pouvoir courir à son aide. Cependant ils font un effort commun, repoussent les assaillans, et attaquent à leur tour : Philippe est remonté, il tombe comme la foudre sur ses ennemis; le chariot impérial est renversé, l'aigle enlevée. Othon, trois fois démonté, saisi au corps par un chevalier françois, et délivré par les siens, prend un des premiers la fuite. Les comtes de Flandre et de Boulogne, qui avoient le plus grand intérêt à ne pas tomber entre les mains du roi,

entretinrent long - temps les combats , mais furent enfin faits prisonniers et présentés au roi. Après de durs reproches, il les fit charger de fers. Renaud fut enfermé dans un noir cachot, attaché à une grosse chaîne qui lui permettoit à peine d'en parcourir l'espace ; et Ferrand fut traîné à la suite du roi, pour servir à son triomphe.

Le principal succès de la bataille est dû à Guérin, chevalier du Temple, qui s'étoit distingué dans les guerres d'Orient, et qui étoit nommé évêque de Senlis. Chargé de ranger l'armée en bataille, il eut l'adresse de mettre le soleil dans les yeux de l'ennemi, ce qui contribua beaucoup à la victoire. Philippe, évêque de Beauvais, se servit dans cette journée d'une masse de fer, avec laquelle il assommoit les ennemis. Il avoit été fait prisonnier autrefois dans une bataille où il s'étoit distingué par le carnage. Le pape demanda sa liberté, en l'appelant son fils ; le vainqueur envoya au souverain pontife les habits ensanglantés du prélat, et lui fit dire, comme autrefois les enfans de Jacob à leur père : « Reconnoissez-vous les vêtemens de votre fils ? » Le souverain pontife n'insista pas ; l'évêque, délivré par un autre moyen, devint plus scrupuleux ou plus circonspect, et c'est pour cela que, de peur de répandre le sang, il tuoit, non avec l'épée, mais avec la masse.

Les communes, qui faisoient le plus grand nombre dans l'armée, n'en faisoient pas la principale force; c'étoient les chevaliers, ces hommes couverts d'une armure impénétrable, montés sur des chevaux bardés de fer comme eux, qui décidoient de la victoire. Mais aussi, dans une déroute, la soldatesque, légèrement armée, alerte et avide de butin, faisoit une terrible exécution sur les fuyards. Rarement les vilains, comme on les appeloit, gardoient des prisonniers de leur classe, parce qu'ils ne pouvoient pas en espérer grande rançon. Ils tuoient pour les dépouilles; aussi, quand le massacre étoit une fois commencé, il devenoit épouvantable. On dit que les confédérés perdirent de cinquante à cent mille hommes, malheureux Allemands et Flamands tirés de leurs villages pour venir se faire égorger en France; au lieu que peu de chevaliers perdirent la vie dans la bataille de Bouvines. Il étoit difficile de les tuer, à moins qu'on ne les assommât; mais aussi, une fois démontés, il étoit très-aisé de les faire prisonniers, parce que, emmaillotés pour ainsi dire dans leurs armures, il leur étoit presque impossible de se relever. Les fantassins les tiroient avec des crocs de dessus leurs chevaux, les garrottoient et les emmenoient pour en tirer rançon. Il fut présenté au roi, sur le champ de bataille, vingt-cinq seigneurs portant bannière, une

multitude de nobles et chevaliers, et cinq comtes, outre Renaud de Boulogne et Ferrand de Flandre. Une vieille tante de celui-ci, inquiète du succès de son entreprise, avoit consulté une sorcière, qui lui répondit : « On combattra, le roi sera renversé, foulé aux pieds des chevaux, ne sera point enseveli; et, après la victoire, Ferrand entrera en grande pompe dans la ville de Paris. » Cette prédiction, si elle n'a pas été faite après coup, est assez étonnante. En effet, on combattit, le roi fut renversé et foulé aux pieds des chevaux, n'en mourut point; Ferrand entra dans Paris en grande pompe, mais différente de celle que la prophétesse avoit fait entendre; il étoit traîné à la suite du roi, chargé de chaînes, dans un chariot attelé de quatre chevaux; et le peuple a chanté long-temps une chanson qui finissoit par ce jeu de mots :

Et quatre ferrans * bien ferrés
Trainent Ferrand bien enferré

Dans cette bataille ne paroissent ni Jean-sans-Terre, ni Louis, fils de Philippe. Ils étoient occupés l'un contre l'autre en Poitou, où le roi d'Angleterre descendit avec une armée, pour opérer une diversion favorable à

* On donnoit alors le nom de férans ou ferrans à des chevaux d'une certaine espèce ou d'une certaine couleur.

Othon son neveu. Louis le défit en plusieurs rencontres, et enfin dans un combat décisif livré près de Chinon, le même jour, à ce qu'on dit, que la bataille de Bouvines. On ajoute que les courriers qui alloient porter réciproquement la nouvelle de ces victoires se rencontrèrent près de Senlis, dans le lieu même où Philippe-Auguste a fait bâtir une abbaye, honorée du nom de la Victoire.

[1215] Jean-sans-Terre se retira dans son royaume. Soit habitude de faire le mal, soit qu'il voulût se venger sur ses sujets du malheur qu'il venoit d'éprouver, il ne ménagea plus rien. Ce tyran tourmentoit le peuple par les impôts, violoit ouvertement les privilèges des villes et de la noblesse, et pilloit les églises. Cette fois cependant ce ne fut point le clergé qui l'inquiéta. Il trouva même chez le pape des ressources contre les entreprises de ses barons.

Fatigués de ses vexations, ils lui adressèrent d'abord des plaintes modestes. Il n'en tint compte. Alors ils élurent un chef qu'ils chargèrent, sous le nom de maréchal de Dieu et de l'Eglise, de contraindre le roi, par force s'il le falloit, à leur rendre justice. Jean parut se prêter à leurs désirs. Il convint de quelques réformes; mais quand il crut avoir endormi leur ressentiment par la fausse sécurité qu'il leur inspiroit, il recommença à les mécon-

tenter. Sans s'amuser alors à de nouvelles remontrances, ils le déclarèrent déchu de la royauté, et envoyèrent l'un d'entre eux offrir la couronne à Louis, fils de Philippe-Auguste, et neveu du roi d'Angleterre par Blanche de Castille sa femme, qui étoit fille d'Eléonore, sœur de Jean.

[1216] Le prince l'accepte et fait des préparatifs. Le pape, depuis que Jean s'étoit déclaré vassal du saint Siége, entretenoit en Angleterre un légat nommé Galon. Il passe en France en même temps que le député des barons; remontre à Louis que l'Angleterre, comme fief du saint Siége, est sous la protection immédiate du pape; que l'attaquer c'est attenter aux droits sacrés de l'Eglise, et qu'il excommuniera tous ceux qui se rendront coupables de ce sacrilége. Louis et Philippe répondent : « Jean est un homme vicieux, déshonoré par toutes sortes de forfaits, condamné à mort par les pairs de France pour l'assassinat d'Artur et d'autres crimes : il n'a pu donner un royaume dont il étoit déchu. » Fort de ce raisonnement, Louis continue ses préparatifs. Son père faisoit semblant de n'y prendre aucune part, dans la crainte de se brouiller avec le pape. Il laisse donc partir son fils; mais il n'a pas la prudence de retenir Galon, ce qui se pouvoit sous quelque prétexte. Le légat suit le prince, et en arri-

vant il l'excommunie. Ses foudres ne firent point alors grand effet. Louis étoit passé avec une bonne armée, portée, dit-on, sur sept cents vaisseaux. Les Anglois le reçurent avec acclamation. Il entra dans Londres, honoré du titre de libérateur du peuple, y fut couronné, et y présenta ainsi un spectacle dont la contre-partie devoit avoir lieu en France à deux cents ans de là.

Au moment où il se croyoit sûr du trône, par la haine que toute l'Angleterre portoit à Jean, ce roi mourut, les uns disent d'une indigestion, les autres du chagrin d'avoir perdu ses trésors au passage d'une rivière; d'autres enfin par un crime qui marque l'espèce de rage dont on étoit possédé contre lui. Un moine, dit-on, d'une abbaye dont il avoit pillé les biens, lui présenta du vin empoisonné, en fit l'essai en sa présence pour lui ôter toute défiance, et mourut comme lui dans de violentes convulsions.

[1216-17] Cette mort changea la face des affaires. Jean laissoit trois fils en bas âge. Les Anglois trouvèrent injuste de faire souffrir des fautes de leur père ces enfans innocens. Ils proclamèrent roi Henri III, l'aîné. Ce fut alors que les foudres de l'excommunication devinrent utiles contre Louis. Il défendit courageusement le droit qu'on lui avoit donné, et eut des succès; mais son armée dépérissoit,

même par ses victoires. Il passa en France pour en tirer des secours. Son père, dans ce voyage, ne voulut le voir qu'en secret, tant le souvenir des maux qu'il avoit éprouvés par l'excommunication lui faisoit craindre de s'y exposer de nouveau en communiquant avec son fils excommunié !

Tous les François ne furent pas si craintifs. Le prince emmena avec lui un corps de troupes assez considérable, prises surtout dans la noblesse. Blanche de Castille son épouse, qui commença alors à faire présager ce qu'elle pourroit être dans des temps difficiles, lui envoya aussi un puissant renfort. Avec ces secours, il tint quelque temps la campagne ; mais il fut à la fin repoussé et resserré dans la ville de Londres. Toute ressource manquoit du côté de la France. Le peuple anglois se montroit mal disposé à son égard, les seigneurs qui lui avoient donné la couronne l'abandonnoient. Il consentit d'abdiquer, mais sans aucune démonstration humiliante. Il lui fut libre de ramener tous les guerriers qui s'étoient dévoués à son service. On lui donna même quinze mille marcs d'argent pour le rachat des otages qu'il avoit exigés quand on lui offrit le trône. Quant à l'excommunication, elle fut levée pour le prince et ses adhérens, à condition que les laïques qui l'avoient suivi en Angleterre paieroient pendant deux

ans à l'Eglise le revenu de leurs biens; le prince lui-même fut taxé au dixième. Les ecclésiastiques qui l'avoient aidé devoient aller en pèlerinage à Rome, y recevoir la pénitence qui leur seroit imposée, et s'en acquitter dans ce lieu même, ou venir l'accomplir dans la cathédrale de leur pays, s'y présenter un jour de grande fête, confesser publiquement leur faute, et faire le tour du chœur, tenant en main des verges dont ils seroient fustigés par le chantre. Telle étoit la rigueur de la pénitence canonique, « dont certainement, dit Mézeray, on ne s'accommoderoit pas aujourd'hui. »

Cette expédition dura dix-huit mois. On reproche à Philippe-Auguste de la pusillanimité dans cette occasion, et une foiblesse qui fut la cause du mauvais succès de l'entreprise. En effet, si le père eût montré moins de crainte d'être enveloppé dans l'anathème de son fils, peut-être les seigneurs françois l'auroient-ils secouru avec plus d'ardeur. On rejette aussi les malheurs de l'entreprise sur la jactance françoise, qui déplut aux Anglois et détacha de Louis ceux qui avoient été ses plus zélés partisans; mais la vraie cause du désastre fut la mort de Jean-sans-Terre.

[1217-22] Philippe-Auguste, délivré de ce prince, qu'il regardoit comme un ennemi personnel, passa le reste de sa vie à faire ré-

gner la justice et la paix dans son royaume, qu'il avoit prodigieusement agrandi. Il conquît la Normandie, le Maine, l'Anjou, la Touraine et le Poitou sur le roi d'Angleterre; la Picardie sur Philippe d'Alsace, comte de Flandre, régent de France au commencement de son règne; l'Auvergne et Châtellerault sur les comtes qui en étoient possesseurs, et réunît encore à la couronne l'Artois, par son mariage avec Isabelle de Hainaut, à laquelle Philippe d'Alsace son oncle en avoit fait don; et un grand nombre de villes et de châteaux en Berri et dans d'autres provinces, par divers achats. Il s'appliqua à pacifier et restaurer les malheureuses contrées ravagées pendant la guerre des Albigeois. On a vu que les croisés lui offrirent leurs conquêtes; le pape le pressoit de les accepter; mais touché par les prières du jeune comte de Toulouse, après la mort de Raymond VI son père, il rendit au fils le comté et la plus grande partie de ses états. Egalemeut généreux à l'égard des autres seigneurs de ce pays, il se contenta de l'hommage qui les incorporoit au royaume, dont ils s'étoient distraits par la foiblesse et l'inattention des monarques ses ancêtres.

Ses acquisitions furent autant l'ouvrage de sa politique que de sa valeur. Il y a peu de vies qui aient été aussi actives que la sienne.

Toujours il fut occupé de guerres, de traités, de réglemens, de réformes, de lois sur les propriétés, les fiefs, les droits des seigneurs, les devoirs des vassaux. Le premier de nos rois il mit un ordre constant dans cette matière, abandonnée jusqu'alors à l'arbitraire. Les mœurs attirèrent aussi son attention, quoique, outre son divorce, on puisse lui reprocher bien des écarts. On lui reconnoît un fils et une fille illégitimes. Le fils devint évêque de Noyon, selon la coutume de ce temps, qui destinoit ces enfans, dès leur naissance, à l'état ecclésiastique.

On reconnoît à Philippe-Auguste du génie pour les sièges, du goût pour les machines, dont il récompensoit noblement les inventeurs. Il paroît aussi que sous son règne la tactique a fait des progrès, et qu'on ne combattoit plus tumultuairement comme auparavant. Il étoit plus maître de ses soldats, parce qu'il les payoit. C'est pour cet emploi, ou sous ce prétexte, qu'ont été établis par lui les premiers impôts permanens. On remarque sous lui trois armemens maritimes très-considérables; il fortifioit ses places, et réparoit promptement les villes qu'il avoit prises; ainsi il ne négligea aucune des parties de l'art militaire.

Il aimoit les bâtimens. On a déjà vu qu'il ferma Paris de murailles. Il construisit des

halles, entoura de cloîtres le cimetière des Innocens, pour procurer un abri à ceux qui venoient y pleurer leurs parens et leurs amis. Ce roi donna à la capitale un prévôt chargé de la police, bâtit un palais autour de la grosse tour du Louvre, contribua à l'édifice de la cathédrale déjà commencée, et à l'accroissement de l'université. On appela ainsi une société d'hommes appliqués à l'étude de toutes les sciences, qui se forma insensiblement. Philippe lui donna de grands privilèges. Malgré les lumières qu'il s'efforça de répandre, de son temps ont été pratiquées les rites grossiers connus sous les noms de *Fête de l'Ane* et de *Fête des Fous*. Dans la première, chaque antienne ou oraison étoit terminée par l'imitation éclatante du braiment de cet animal. Dans la deuxième, les ministres inférieurs de l'église, chantres et enfans de chœur se permettoient des danses et des chansons lascives jusque dans le sanctuaire, et contrefaisoient ridiculement, sur l'autel même, les plus saintes cérémonies, sans dessein cependant de profanation, tant étoit grande la simplicité des mœurs.

Les circonstances procurèrent l'établissement de plusieurs ordres religieux : l'ordre de la Foi de Jésus-Christ, tout militaire, institué pour combattre les Albigeois, et qui disparut avec eux ; l'ordre de la Trinité, qui

engageoit à racheter les prisonniers faits par les infidèles dans les guerres saintes, et réduits à la captivité ; l'ordre du Saint-Esprit , hospitaliers institués pour le soulagement des pauvres et des malades : son chef-lieu étoit à Montpellier ; enfin l'ordre des frères prêcheurs , appelés aussi dominicains, du nom de leur fondateur, et jacobins, d'un de leurs emplacements dans la rue Saint-Jacques, destinés spécialement à la conversion des hérétiques. Il a joué un grand rôle dans la guerre des Albigeois. On accuse ces religieux d'avoir porté dans cette guerre un zèle trop vif, qui a été, dit-on, l'origine de l'inquisition.

Cet ordre et celui des franciscains, nommés cordeliers, qui parut quelque temps après, n'étoient pas riches. Ils faisoient un singulier contraste avec les moines de Cluni et de Cîteaux, qui regorgeoient. Aussi ceux-ci étoient-ils fort considérés des grands. Leurs monastères, vastes et magnifiques pour le temps, servoient de lieu d'assemblée à la noblesse. Les abbés admis à la cour s'immisçoient dans les affaires d'état. Tel on a vu figurer avec une distinction sinistre un abbé de Cîteaux dans la guerre des Albigeois. La pauvreté dont les nouveaux religieux faisoient profession les assimilant au peuple, ils jouissoient d'un grand crédit dans cette classe, dont les aumônes fournissoient à leur subsis-

tance. Ils aidèrent les prêtres séculiers dans les fonctions du ministère, et devinrent souvent leurs rivaux.

L'histoire, qui nous a conservé ces faits, n'en rapporte presque aucun propre à nous faire connoître les habitudes des François sous Philippe-Auguste. La cour de ce prince a dû être splendide, brillante de la magnificence qui convient à un grand monarque. Cependant on ne voit pas qu'il ait donné de ces fêtes éclatantes qui entraînent de grandes dépenses; aussi lui reproche-t-on de la parcimonie, qualifiée d'avarice par quelques historiens. Heureux défaut, s'il a épargné au monarque la nécessité de surcharger le peuple, qui paie toujours ces magnificences!

[1223] Au reste, Philippe-Auguste étoit généreux à propos, noble dans son maintien, affable et accueillant, zélé pour l'ordre et la justice, vaillant comme on l'a vu, très-attaché à ses devoirs, et tâchant d'inspirer ces dispositions aux autres. Dans une médaille frappée pour la cérémonie de la promotion de son fils à l'ordre de chevalerie, on voit le monarque donnant l'accolade au jeune prince, et pour légende ce vers :

Disce, puer, virtutem ex me, regumque laborem.

« Apprends de moi, mon fils, la vertu et les travaux qui conviennent à un roi. » Exhor-

tation qu'un père rougiroit de faire à son fils , s'il ne pouvoit se rendre témoignage qu'il donne l'exemple. Il mourut à cinquante-neuf ans. Son testament renferme un legs assez modique pour la croisade , peu de dons aux monastères ; mais des habits aux pauvres et une somme très-considérable qui sera tirée uniquement de ses domaines. Il a été surnommé *Dieu-Donné* , parce qu'il naquit après une longue stérilité de sa mère ; *Conquérant* et *Auguste* , à cause de ses victoires et de ses grandes qualités.

LOUIS VIII, COEUR-DE-LION ,

AGÉ DE 36 ANS.

[1223-25] LOUIS avoit trente-six ans quand il monta sur le trône ; il avoit alors de Blanche de Castille son épouse des enfans dont l'aîné atteignoit déjà l'adolescence. Il se fit sacrer à Reims et couronner avec elle. La réception qui lui fut faite à Paris , au retour de cette cérémonie , a excité l'enthousiasme d'un de nos historiens , qui la dépeint en ces termes : « Toute la ville sortit au-devant du monarque ; les poètes chantoient des odes à sa louange , les musiciens faisoient retentir l'air du son de la vielle , des fifres , du tambour , du psaltérion et de la harpe. Aristote

se tut, Platon fit silence, et les philosophes déposèrent pour un moment l'esprit de dispute ». Ainsi il y avoit dans ce temps des poètes qui louoient, des musiciens qui chantoient et des philosophes qui dispuetoient.

Un règne de trois ans présente peu d'événemens importans. Nous y plaçons, comme un des plus propres à fixer l'attention de ceux qui réfléchissent, la propagation des franciscains, nommés cordeliers, parce qu'ils se ceignoient d'une corde. S'il paroît étonnant que Zénon, père des stoïciens, en prêchant la faim et la soif, ait trouvé d'ardens sectateurs de sa doctrine, on ne doit pas être moins surpris que saint François, paysan d'Assise en Ombrie, homme simple et sans lettres, qui prêchoit la pauvreté la plus stricte, le jeûne, le renoncement à tous les plaisirs, ait aussi fait des disciples, et des disciples en si grand nombre, que, de son vivant, dit-on, on comptoit plus de trois cents couvens de son ordre. Vivant d'aumônes, déchargés des soins qu'entraîne l'administration des biens, ils se livrèrent à la prédication et à l'étude de la théologie scolastique, de toutes les sciences la plus estimée alors; ils devinrent grands maîtres en dispute. L'université les admit dans son sein, comme elle y avoit reçu les jacobins, non sans crainte que l'attachement à des opinions de corps n'excitât des troubles.

Les papes se les attachèrent par des privilèges ; ils en marquèrent leur reconnaissance en soutenant les maximes qui plaisoient à la cour de Rome. Alors aussi parurent les carmes et beaucoup d'autres ordres , que le zèle pour la conversion des hérétiques multiplioit. On commençoit à comprendre qu'il étoit mieux de les prêcher que de les combattre. La même ferveur gagna le sexe dévot. Il n'y eut point d'ordre religieux qui n'eût de religieuses ; mais la pauvreté évangélique bâtit leurs couvens , lesquels ne furent pas cependant abandonnés, comme ceux des hommes, à la ressource hasardeuse des aumônes.

Ce siècle d'exagération fut le moment le plus brillant de la chevalerie. L'amour de Dieu et des dames en étoit la base. Sorti à peine de l'adolescence, le gentilhomme étoit envoyé, en qualité de page , chez un grand seigneur , où il apprenoit les exercices du corps , à monter à cheval, chasser , tirer des armes, et aussi le service intérieur, celui de la table et de la chambre , faire les ménages , se rendre agréable aux dames , les prévenir par des soins respectueux. Les mères accoutumoient leurs filles à recevoir ces délicates attentions avec une affabilité qui ne dérogeoit pas à la modestie. La gloire des demoiselles consistoit à exceller dans les travaux à l'aiguille, à pouvoir montrer de riches tapis, des

habits pour leur père et leurs frères, ouvrages de leurs mains. Les gâteaux, confitures, et autres friandises de table étoient leurs amusemens; elles'occupoient à les préparer, ainsi que les onguens, les extraits et les baumes propres à la guérison des blessures des chevaliers. D'ailleurs, rien, dans l'éducation des deux sexes, qui tendît à orner l'esprit. Il n'étoit pas rare de trouver des chevaliers qui ne sussent pas lire.

Le page, après avoir passé par les grades de *damoiseau* et de *varlet*, parvenoit à celui d'*écuyer*; il portoit devant le chevalier les différentes pièces de l'armure, les brassards, les gantelets, le heaume, l'écu, lui posoit le casque sur la tête, le revêtoit de la cuirasse. Arrivé à la dignité de *bachelier* ou *bas chevalier*, il accompagnoit le chevalier dans les combats. Chacune de ces gradations étoit accompagnée de cérémonies particulières. On donnoit à celle de la chevalerie un caractère auguste et religieux. Le *novice* (c'étoit le nom du candidat) devoit assister à de longs offices, à des veilles dans l'église, à de fréquens sermons, et apporter à ceux-ci, avec l'assiduité, de l'attention, car les prêtres l'observoient. Le jour de la réception, les parens, les amis, et tous les chevaliers du canton convoqués, menaient le récipiendaire au milieu d'eux à l'église, revêtu d'un habit blanc,

comme les néophytes , son bouclier pendu au cou. Les dames et demoiselles assistantes lui attachoient les éperons dorés , la cuirasse et toutes les pièces de l'armure. Le plus ancien chevalier s'approchoit alors , lui ceignoit l'épée qu'il prenoit sur l'autel , lui donnoit sur l'épaule un petit coup du plat de la sienne , et l'embrassoit en disant : *De par Dieu, Notre-Dame et monseigneur saint Denis*, ou un autre saint, le plus révééré dans le canton, *je vous fais chevalier*. L'écuyer lui amenoit son cheval de bataille ; affermi en selle , il brandissoit sa lance , faisoit flamboyer son épée et caracoloit devant l'assemblée. Pour lors le chevalier devenoit un être privilégié. Il parcouroit les châteaux , et étoit reçu partout comme un homme qui fait honneur. Les dames et les demoiselles alloient au-devant de lui ; s'il revenoit des combats elles le désarmoient , et l'armoient pour de nouveaux. Ce n'étoit pas un petit ouvrage pour leurs mains délicates d'ajuster ces enveloppes de fer , dont le chevalier étoit pour ainsi dire empaqueté. De ces soins obligeans naissoit entre les deux sexes une familiarité respectueuse , qu'on peut regarder comme l'origine de la galanterie qui a si long-temps caractérisé les François.

Si un chevalier venoit à se rendre coupable d'une faute grave , comme lâcheté ou trahison , l'ignominie de son châtiment étoit l'in-

verse de l'éclat de son adoption. Après la sentence de ses pairs, il étoit amené sur un échafaud : on brisoit devant lui et on fouloit aux pieds ses armes. Son écu noirci étoit attaché à la queue d'une jument et traîné dans la boue. Des héraults proclamoient son crime et le chargeoient d'injures ; ils lui versaient de l'eau chaude sur la tête, comme pour effacer le caractère conféré par l'accolade. On le tiroit de l'échafaud avec une corde nouée sous les bras, et il étoit porté à l'église sur une civière couverte du drap mortuaire. Les prêtres récitoient sur lui le même office que pour les morts. S'il survivoit à cette lugubre cérémonie, il ne lui restoit d'autre ressource que d'aller se faire tuer dans un combat, ou cacher sa honte dans un cloître. Pour des fautes moins graves, il étoit exclu de la table où se trouvoient d'autres chevaliers ; s'il s'y présentait, chacun s'éloignoit : on tranchoit la nappe devant lui, jusqu'à ce qu'il se fût purgé par serment ou par le combat, selon l'exigence du cas, du crime dont il étoit noté. Comme nous croyons trouver l'origine de la galanterie françoise dans le commerce avec les dames, autorisé par la chevalerie, nous nous imaginons aussi pouvoir faire naître l'honneur françois de l'horreur qu'inspiroit le châtiment du chevalier félon.

Louis VIII a été surnommé Cœur-de-Lion

pour son courage indomptable à la guerre, dont il avoit donné des preuves sous son père; il le fit encore pendant la courte durée de son règne. Il n'est pas bien clair s'il a renouvelé la guerre des Albigeois, ou si eux-mêmes ont provoqué ses armes par de nouvelles hostilités : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fit prêcher contre eux une croisade, et qu'il se mit à la tête. Henri III, le nouveau roi d'Angleterre, auroit pu nuire à son entreprise. Il y avoit toujours entre les deux monarques des sujets de dissensions pour des envahissemens respectifs. L'Anglois répéta des terres en Poitou, dont il prétendoit que la restitution lui avoit été promise par Philippe-Auguste. Louis contint Henri, en le faisant menacer par le pape d'excommunication, si, par son intervention favorable aux hérétiques, il mettoit des obstacles aux opérations de la guerre sainte. Ainsi la croisade lui donnoit des soldats et le garantissoit des projets hostiles d'un ennemi redoutable; deux avantages que ces sortes de rassemblemens n'avoient pas encore présentés.

[1226] Mais ce succès ne répondit pas aux espérances de Louis. Le jeune comte de Toulouse, Raymond VII, contre lequel il dirigea ses efforts, ne lui opposa que des mesures défensives, mais plus ruineuses que n'auroient été des combats suivis de la victoire. Il fit

bouleverser le pays par lequel les croisés devoient passer , labourer les prés , couper les moissons en herbe , brûler les magasins , boucher les fontaines , de sorte que la disette et la fatigue , se joignant à l'ardeur de ces climats brûlans , causèrent des maladies contagieuses dans l'armée. Louis en fut frappé et mourut à Montpensier , en Auvergne , ne remportant pour tout avantage de sa croisade que le châtimement d'Avignon qui avoit osé lui résister. Il combla les fossés de cette ville , abattit les murs et trois cents des maisons les plus élevées : celles des bourgeois les plus distingués étoient alors garnies de tours.

Louis n'infligea pas de châtimens personnels aux habitans. Il étoit doux et humain. Le peu de temps qu'il régna ne lui permit pas de faire briller ses belles qualités sur le trône ; mais la bonne intelligence qui régna entre lui et Philippe-Auguste , la confiance que lui montrait son père , en lui donnant le commandement de ses armées , et en l'appelant à ses conseils , font l'éloge du fils. Il mourut , après trois ans de règne , âgé seulement de quarante ans. De onze enfans que lui avoit donnés Blanche de Castille son épouse , il restoit quatre fils , qu'il dota par testament , fait d'avance : il laissa à Louis , l'aîné , la couronne ; à Robert , le second , l'Artois ; à Alphonse , le troisième , le Poitou

et l'Auvergne ; et à Charles , le quatrième , l'Anjou et le Maine. S'il en naissoit encore , ils entreroient dans l'état ecclésiastique. De ses filles , une est morte jeune , l'autre , nommée Isabelle , a fondé le monastère de Longchamp , où elle est morte saintement. Il laissa la régence et la tutelle à Blanche son épouse.

Ce fut trois ans après la mort de Louis VIII , que mourut aussi ce fameux Gengis-kan , qui , de chef d'une petite tribu tartare , au nord de la Chine , celle des Mogols , parvint à s'asseoir sur le trône de l'Asie , qu'il conquit dans sa totalité. Les Tartares , sous Octaï son fils , étendirent leurs ravages en Europe , et désolèrent avec la plus extrême cruauté la Russie , la Pologne et la Hongrie. Houlagou , neveu d'Octaï , prit Bagdad en 1258 , et mit fin à l'empire des califes. Ce fut vers Mangou-kan son frère , que Rubruquis , frère mineur , fut envoyé par saint Louis pour obtenir la liberté de prêcher le christianisme dans ses états. Mangou l'avoit embrassé , mais avec toutes les restrictions et les pratiques que l'ignorance et la barbarie pouvoient y joindre. Deux puissances restèrent alors en Orient ; celle des Gengis-kanides , qui pendant quelque temps contraignit celle des Turcs à se tenir dans l'obscurité ; et celle des sultans d'Egypte , qui non-seulement résistèrent aux

Tartares , mais qui encore ressaisirent peu à peu sur eux les conquêtes qu'ils avoient faites en Syrie.

LOUIS IX , ou SAINT LOUIS ,

AGÉ DE 12 ANS.

[1226-27] LOUIS IX, que nous appelons saint Louis , n'avoit que douze ans quand il monta sur le trône. Son père , comme nous venons de le dire , avoit nommé régente Blanche de Castille son épouse. Plusieurs seigneurs n'approuvèrent pas cette disposition , et résolurent de confier cette place à Philippe , comte de Boulogne , oncle paternel du jeune roi. Blanche se conduisit dans cette affaire avec une fermeté mêlée d'adresse qui la fit réussir.

Il ne convient pas, disoient les mécontents, que le royaume soit gouverné par une femme , surtout par une femme étrangère ; mais leur vrai motif étoit que cette femme gouvernoit trop bien à leur gré. Il s'étoient flattés , les uns d'être appelés à partager l'autorité , les autres d'obtenir des domaines qui pourroient leur convenir ; et au contraire ils voyoient Blanche disposée à agir sans les consulter. Loin qu'ils pussent espérer qu'elle leur abandonneroit des fiefs dont ils s'étoient déjà emparés , ils apercevoient dans ses démarches le

dessein de les recouvrer. Dans une assemblée tenue entre eux, ils convinrent de l'attaquer. Quelle résistance pouvoient faire une femme et un enfant? Ils concertèrent leurs mesures, se donnèrent des paroles, prévirent tout, et, comme il arrive assez ordinairement dans ces sortes de coalitions, tout manqua. Le comte de Toulouse, le plus ardent d'entre eux, encore armé, parce que les désastres du feu roi avoient laissé ses forces entières, attaqua le premier, sans doute trop tôt, puisqu'il ne fut pas secondé par ses confédérés, qui apparemment n'étoient pas encore prêts. La régente, au contraire, qui s'attendoit à un choc, tenoit une bonne armée en état d'agir sur-le-champ. Elle battit le comte, le poursuivit vivement, et le réduisit à accepter une paix aussi honteuse pour lui qu'avantageuse pour elle.

[1227-29] Raymond VII avoit une fille, héritière unique de ses états. Il fut convenu qu'elle épouserait Alphonse, le troisième fils de Louis VIII; que le père de la princesse jouiroit, sa vie durant, de son comté; qu'après sa mort il passerait à Alphonse, et que, si ces époux mouroient sans enfans, le comté retourneroit à la couronne. Ce n'étoit pas ce qu'il y avoit de plus désagréable dans le traité; le comte devoit rembourser au roi cinq mille marcs d'argent dépensés pour les frais de la

guerre , s'obliger à une redevance annuelle qui seroit fixée , abandonner toutes ses terres au-delà du Rhône , et souffrir que ses principales villes fussent démantelées. Pour sûreté de ces conditions, Blanche exigea que la jeune comtesse seroit amenée à la cour de France, afin d'y être élevée sous ses yeux ; et cet otage n'empêcha pas le comte de se rendre et de rester prisonnier dans la tour du Louvre , jusqu'à l'entier accomplissement de la partie du traité qui concernoit les restitutions et autres clauses onéreuses. Il ne faut pas oublier que , comme fauteur des hérétiques abligeois , et hérétique lui-même , il fut condamné aux cérémonies humiliantes de la pénitence publique , et qu'il la subit ainsi qu'avoit fait son père.

Ce dur traitement avertissoit les conjurés de ce qu'ils avoient à craindre. Ils prirent des mesures qu'ils crurent mieux concertées que les premières, et se donnèrent un chef, qui fut Enguerrand de Couci. On dit même qu'ils avoient dessein de le faire roi. Les plus considérables d'entre eux étoient Philippe, comte de Boulogne, oncle du jeune roi , déjà évincé de la régence , et Thibault, comte de Champagne. La reine n'eut besoin contre ces deux confédérés que d'adresse. Elle détacha d'eux Philippe , en lui remontrant qu'il n'avoit rien à gagner, puisqu'ils venoient de mettre à leur

tête le sire de Couci; qu'il seroit par conséquent bien impolitique à lui de travailler contre son neveu pour les autres, sans espérance d'avantages pour lui-même. Quant à Thibault, il avoit toujours ressenti pour Blanche une passion dont il ne se cachoit pas. On a encore de lui, en son honneur, des vers aussi tendres que galans. La reine s'en amusoit du vivant de son mari, et lui marquoit quelques égards, dont il se contentoit alors; mais, voyant qu'il n'obtenoit pas plus de la veuve que de l'épouse, on croit que ce fut le dépit d'un amour mal reconnu qui le jeta dans le parti des mécontents. Foible ennemi pour Blanche! Une lettre gracieuse le ramena à ses pieds. Non-seulement il abandonna ses amis, mais il révéla leurs secrets à la dame de ses pensées, comme s'exprimoient alors les chevaliers. Elle en gagna encore d'autres par présens ou par promesses.

Elle négocia d'ailleurs les armes à la main, et tira de la tour du Louvre, pour lui donner le commandement de ses armées, ce Ferrand donné en spectacle aux Parisiens après la bataille de Bouvines. Ferrand, brave soldat et capitaine expérimenté, justifia la confiance de sa libératrice. La régente avoit reconnu par expérience la nécessité de ces mesures de sûreté. Peu auparavant, le roi avoit pensé être enlevé, se rendant à Vendôme, où les

mécontents étoient convoqués pour lui exposer leurs griefs. Ils lui avoient tendu une embuscade sur le chemin. Blanche en fut avertie par le comte de Champagne, qui, pour l'amour d'elle, trahissoit son parti. Elle n'eut que le temps de se jeter avec son fils dans Mont-Lhéri, et de faire savoir aux Parisiens le danger que couroit le roi. A cette nouvelle, ils sortirent en foule pour voler à son secours, et le ramenèrent en triomphe dans leurs murs.

La guerre alors changea de face : on prit d'autres prétextes. Les révoltés publièrent qu'ils s'étoient armés non pour attaquer le roi, mais pour forcer Thibault à rendre à Alix, reine de Chypre, le comté de Champagne, qu'ils prétendoient usurpé sur elle. Elle étoit née dans l'Orient, de Henri II, comte de Champagne et roi de Jérusalem, frère aîné de Thibault III, père de Thibault; et par conséquent le comté, après la mort de son père, devoit lui appartenir; mais elle avoit été évincée en vertu de la loi salique. La querelle que les mécontents firent au comte au sujet de sa parente n'étoit qu'un moyen imaginé pour punir avec une espèce de justice leur infidèle confident. La régente prit sa défense et envoya son fils faire contre eux ses premières armes. Il leur présenta bataille. Ils la refusèrent, par respect, dirent-ils, pour

leur souverain; et cette déférence amena des négociations.

On donna à Louis, quoiqu'il n'eût que quinze ans, l'honneur d'avoir discuté lui-même les droits réciproques; mais, s'il prit connoissance de l'affaire, ce fut sans doute sous l'inspection de sa mère. Il paroît qu'elle songea davantage aux intérêts de son fils qu'à ceux de l'amoureux Thibault. Il fut confirmé dans son comté, mais condamné à assurer une rente de deux mille livres à sa cousine, et à lui en donner quarante mille comptant pour les frais de son voyage d'Asie en Europe. Quarante mille livres comptant! et il n'avoit point d'argent. On ne trouvera certainement pas une grande correspondance de tendres sentimens dans la manière dont Blanche le tira d'embarras. Il possédoit les comtés de Blois, de Sancerre, de Chartres et de Châteaudun: elle offrit de les acheter et de lui en compter le prix, qui serviroit à le libérer envers Alix. Il hésitoit, la régente le pressa. « Enfin, dit Mézeray, ce pauvre prince rendit derechef les armes à l'amour, et après un grand soupir: Madame, lui dit-il, mon cœur, mon corps et toutes mes forces sont à votre commandement. » Après ce sacrifice il se retira tout pensif, emportant dans son cœur, pour tant de belles terres dont il s'étoit dépouillé, le souvenir de sa dame, qui

se changeoit en tristesse quand il venoit à penser qu'elle étoit si honnête et si vertueuse qu'il n'en auroit jamais que des rigueurs.

[1230-33] La ligue n'étoit pas toute dissippée. Elle avoit encore en Bretagne un confédéré, d'autant plus dangereux que Henri III, roi d'Angleterre, l'appuyoit. Le duc, nommé Pierre Mauclerc, arrière-petit-fils de Louis-le-Gros, loin de se soumettre, ce qui lui auroit obtenu, comme à beaucoup d'autres, une paix supportable, appela à son secours le roi d'Angleterre. Le monarque vint, débarqua une armée; mais, au lieu de la mettre aussitôt en action, il se renferma dans la ville de Nantes, où il passa l'hiver en fêtes et en plaisirs. Pendant ce temps Louis tenoit la campagne. Sa mère l'accompagnait. Il y eut un hiver très-rigoureux. Blanche montra de tendres attentions pour les soldats; elle les mit tant qu'elle put à l'abri de l'intempérie de la saison; elle faisoit faire de grands feux, donnoit des récompenses à ceux qui apportent du bois au camp, et adoucissoit, autant que la discipline le permettoit, la sévérité du service militaire. Il y eut peu de combats, parce que, voyant l'inaction du roi d'Angleterre, on lui laissa le soin de détruire lui-même son armée par la mollesse et les délices de la ville.

La régente profita de cette espèce de trêve

pour convoquer les grands vassaux à Compiègne. Les anciens mécontents s'y rendirent : le jeune monarque les reçut avec affabilité. On fit des arrangemens de justice et de conciliation, et les coupables obtinrent grâce. Le duc de Bretagne fut cité à cette assemblée ; il n'y comparut pas, et continua dans sa rébellion. Mais, privé de l'appui du roi d'Angleterre, qui ramena dans son royaume les débris de son armée sans avoir rien fait, il fut obligé de paroître au pied du trône, la corde au cou, disent les historiens. Le jeune monarque lui fit une réprimande sévère, et ne lui accorda son pardon que par considération pour son sang, et qu'en retenant à titre de confiscation plusieurs de ses meilleures places. Le duc Pierre se piquoit d'habileté ; et, comme il en montra peu dans cette circonstance, ses sujets eux-mêmes, par opposition au nom de Clerc, qu'il affectoit, lui donnèrent celui de Mauclerc, mauvais clerc.

[1230-36] Quand Louis eut atteint vingt-un ans, époque de la majorité, sur laquelle il n'y avoit encore aucune loi, mais une simple coutume, Blanche remit entre les mains de son fils les rênes du gouvernement, sans les abandonner entièrement. Elle avoit songé auparavant à le marier, et lui avoit donné à choisir entre quatre filles de Raymond Bérenger, comte de Provence. Il prit Margue-

rite, l'aînée. Ses deux frères, Robert et Alphonse, reçurent aussi chacun une épouse, Robert, Mathilde, fille du duc de Brabant, avec le titre de comte d'Artois; Alphonse, cette Jeanne de Toulouse, qui lui avoit été destinée par un traité. Il eut le titre de comte de Poitiers et de Toulouse. Charles, le dernier des frères du roi, n'étoit pas encore en âge d'établissement.

[1236-41] Cette jeune cour, sous l'œil sévère de Blanche, ne s'émancipoit pas en plaisirs éclatans. Louis prit dès lors le train de vie qu'il a toujours mené depuis, partagé entre les exercices de piété et le soin de son royaume. L'office divin, dont il aimoit la splendeur, étoit pour lui comme une récréation. Il se plaisoit beaucoup dans la compagnie des religieux, s'entretenoit avec eux de sujets de piété, et les admettoit à sa table. On rapporte qu'y ayant un jour appelé Thomas d'Aquin, dominicain, docteur célèbre, qui a été honoré du titre de saint, ce religieux, sortant comme d'une extase, frappa fortement la table, et s'écria: « Voilà un excellent argument contre les manichéens. » Son prieur le poussa du coude, et rougit de cette imprudence; mais le roi, loin d'en être choqué, témoigna son estime pour un homme qui, sans se laisser distraire par l'honneur que lui faisoit un grand monarque, continuoît même

à sa table à s'occuper de ses études. Louis accueilloit aussi les autres savans. Il recherchoit les livres, très-rare alors, se faisoit lire ce qu'on avoit d'histoire, et engagea quelques hommes studieux à s'y appliquer et à l'écrire. La Sorbonne, d'où sont sorties des décisions souvent adoptées par l'Eglise, lui doit son établissement. L'université, qu'on a appelée *la fille aînée* de nos rois, fut comblée par lui de faveurs, quoique cette fille ombrageuse et délicate sur ses privilèges lui ait donné, ainsi qu'à ses successeurs, également ses bienfaiteurs, des mécontentemens qui ont mêlé de l'amertume aux douceurs de la paternité.

On a vu que Philippe - Auguste lui avoit accordé de grands privilèges, entre lesquels on doit compter celui d'exercer elle-même la police sur ses membres, à l'exclusion des juges civils. La multitude d'écoliers que sa réputation attiroit à Paris étoit sans doute utile aux bourgeois par la consommation, mais quelquefois aussi à charge par la pétulance de cette jeunesse. Il s'éleva des rixes entre les écoliers et les bourgeois. L'université crut n'être pas assez protégée dans la capitale, et mit en délibération si elle y resteroit, ou si elle chercheroit un autre asile. Pierre Mauclerc lui offrit la ville de Nantes, mais l'affaire s'arrangea, et l'université resta à Paris.

Pendant ce mécontentement elle avoit

fermées écoles. Les jacobins et les cordeliers n'avoient été reçus dans son sein qu'à condition de renfermer l'enseignement dans leurs cloîtres; mais ils profitèrent de ces troubles pour ouvrir des écoles publiques. L'université, rentrée dans ses droits, interdit aux religieux cette licence, qu'elle prétendit contraire à ses statuts. Ce fut la source de longues contestations, dont les papes se mêlèrent; elles jetèrent souvent des divisions dans ce corps respectable. Le roi prit peu de part à la dispute. Il la laissa entre les intéressés, où elle s'assoupit, comme il arrive ordinairement dans ces sortes de querelles quand l'autorité ne s'en mêle pas.

Trois fléaux tourmentoient le royaume, et surtout Paris et les grandes villes, les usuriers, les juifs et les prostituées. On voit, par la texture des lois de Louis contre les premiers, que le législateur connoissoit leurs perfides ruses pour profiter des besoins pressans de l'emprunteur: il leur opposa des amendes, la perte de leurs créances, et même des peines infamantes: efforts inutiles! la cupidité, plus forte que les lois, a toujours su les éluder. Il en est de même des juifs. Chassés de la France, ils y sont toujours revenus, et jamais en si grand nombre que quand nos discordes promettoient à la partie vile d'entre eux des vols et des rapines, qu'ils

déroberent aux recherches en les dénaturant. Louis les bannit. Ils avoient déjà récupéré de grands biens depuis la proscription prononcée cinquante-trois ans auparavant par Philippe-Auguste. Les précautions prises par les deux rois contre leur rapacité et leur retour furent aussi sévères et aussi inutiles les unes que les autres. On dit qu'à leur exil est due l'invention des lettres de change, auxquelles le commerce a obligation de son agrandissement et doit son activité.

Quant aux prostituées, le roi crut avoir trouvé le moyen d'en diminuer le nombre et la publicité dans une mode qui régnoit alors. Les femmes portoient des ceintures dorées. Un édit en défendit l'usage aux femmes mal famées, pour les distinguer des femmes honnêtes. Des peines corporelles, le fouet, l'exposition publique, étoient prononcées contre celles qui seroient surprises en contravention à l'ordonnance. Il arriva que, rassurées par la difficulté de la preuve, presque aucune n'obéit à la loi. Sans doute quelques-unes s'autorisèrent de leur ceinture pour se soustraire à l'injure du mépris; mais elles n'y gagnèrent rien; on les reconnut, et on continua de les mépriser, d'où est venu le proverbe que *bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée*.

[1242] Le point d'honneur et la vanité

d'une femme occasionnèrent alors une guerre dans laquelle Louis courut de grands dangers. Après avoir marié Alphonse son frère à Jeanne, héritière et comtesse de Toulouse, il se fit un plaisir d'aller le mettre lui-même dans l'exercice de ses droits et de lui faire rendre hommage par ses vassaux. Entre eux se trouvoit Hugues X de Lusignan, comte de la Marche, neveu de Guy, roi de Jérusalem. Il avoit épousé Isabeau, fille et héritière d'Aymar, comte d'Angoulême, veuve de Jean-sans-Terre, mère de Henri III, roi d'Angleterre, et de Marie, femme d'Othon IV, empereur d'Allemagne. Elle entra dans une espèce de rage quand elle sut les intentions du voyage du roi avec son frère. « Moi, s'écrioit-elle, moi, veuve d'un roi, mère d'un roi et d'une impératrice, me voilà donc réduite à prendre rang après une simple comtesse, à faire hommage à un comte ! Ne commettez pas, disoit-elle à son mari, ne commettez pas une pareille lâcheté : armez-vous ; mon fils et mon gendre viendront à votre secours ; je souleverai tous les seigneurs du Poitou, mes alliés et mes vassaux ; et, s'ils ne suffisent pas, je vous reste : moi seule je puis vous défendre et vous affranchir. »

Louis, ignorant ces desseins, se présente avec une simple escorte d'honneur. Tout à coup lui, son frère et leur cour se trouvent

investis dans Poitiers, et ne s'en tirent que par un accord désavantageux, que le roi fut obligé d'aller signer auprès de Lusignan et de sa femme, mais dont il tarda peu à se trouver dégagé par une nouvelle insolence du comte de la Marche. Sommé par Alphonse de venir renouveler son hommage à une époque déterminée, il s'y rend en effet, mais pour lui déclarer qu'il ne le tient point pour son seigneur, mais pour un usurpateur et un injuste détenteur des domaines du roi d'Angleterre, et qu'à ce titre il ne lui doit rien, non plus qu'au roi son frère. Aussitôt que Louis est instruit de cet acte formel de rébellion, il convoque un parlement pour aviser à la conjoncture. Hugues est déclaré déchu de ses fiefs, et le roi, avec des forces considérables, se dispose à aller mettre cet arrêt à exécution. Isabeau, comme elle l'avoit promis, forma une ligue des seigneurs du Poitou et de la Saintonge, qu'elle appuya des forces du roi d'Angleterre. Mais, avant de les mettre en action, elle essaya, comme elle l'avoit promis encore, de se suffire seule, pour s'affranchir de la soumission demandée; et elle tenta contre Louis l'assassinat et le poison, mais sans succès.

Le roi d'Angleterre, appelé en effet par sa mère, vint lui-même avec des troupes déjà nombreuses, auxquelles se joignirent celles des seigneurs poitevins et saintongeais. Les

deux armées se rencontrèrent en Saintonge, sur les bords de la Charente, près d'un château nommé Taillebourg. Les Anglois étoient maîtres du château et du pont que le château commandoit. Louis auroit pu se contenter de leur fermer le passage pour les empêcher de pénétrer en France, et ils n'auroient peut-être pas osé le tenter devant lui; ainsi il pouvoit les tenir long-temps en échec: mais il lui étoit important de finir promptement cette guerre, et d'une manière éclatante, parce qu'il étoit menacé par d'autres vassaux, restes de la ligue formée sous la régence, que le moindre délai, une apparence de timidité, pouvoient engager à se soulever de nouveau.

Il se trouvoit dans la même position que Philippe-Auguste près de Gisors; un pont à franchir, une armée entière qui l'attendoit sur le bord opposé; de plus un château garni de machines qui lançoient des traits et des pierres sur le pont, et jusque sur la rive françoise, où les soldats de Louis avoient peine à se rassembler. Le jeune monarque prend avec lui une petite troupe intrépide, se précipite sur le pont, renverse les barricades: la plus grande partie de ses braves est blessée ou tuée à ses côtés; il avance néanmoins, et arrive avec huit chevaliers au débouché du pont. Les soldats se pressent pour le suivre. Comme le pont étoit fort étroit, leur nombre

même devient un obstacle à leur ardeur; très-peu parviennent jusqu'à lui. Alors il se trouve environné. Ses huit chevaliers lui font un rempart de leur corps; mais ils sont abattus ou tués; le roi reste à découvert. Les piques, les dards, les épées se brisent sur son armure. Il se défend en désespéré, frappe, écarte, culbute: néanmoins, encore un moment, il étoit tué ou fait prisonnier. Heureusement des soldats du pont se dégagent de la foule et arrivent à la file; d'autres, malgré les traits qui pleuvoient sur la rivière, parviennent dans des nacelles. Louis est dégagé. A l'exemple de son grand-père, il fond sur les Anglois, et remporte une victoire complète. Le roi d'Angleterre se rembarque. La fière Isabeau, son mari, et deux enfans, sont forcés de se posterner aux pieds du roi, de rendre au comte de Toulouse, son frère, l'hommage qu'ils refusoient; et Lusignan perdit par la confiscation une partie de ses états.

[1242-45] Cette victoire, due à la valeur de Louis, et une autre non moins glorieuse pour lui, remportée le lendemain près de Saintes, rendirent circonspects ceux des grands vassaux qui auroient été tentés de lutter avec le jeune guerrier. Sa prudence lui acquit en même temps l'estime des étrangers. Il n'entra point dans la querelle des Guelfes et des Gibelins, qui étoit alors fort animée. S'il ne

s'opposa pas aux anathèmes d'Innocent IV, qui excommunia dans le concile de Lyon l'empereur Frédéric II, du moins ne souffrit-il pas que Robert son frère acceptât l'empire que le pape lui offroit : il auroit cependant eu une raison légitime de se venger de Frédéric, qui avoit tenté de le surprendre dans une embuscade que cet empereur lui dressa à Vaucouleurs, lors d'une entrevue qu'il lui avoit demandée sous le prétexte de traiter en personne de leurs intérêts communs.

[1245-47] Ni Robert ni les deux autres frères de Louis n'avoient besoin d'états à conquérir. Charles même, le plus jeune, déjà pourvu de l'Anjou et du Maine, avoit obtenu l'expectative certaine de la Provence avec la main de Béatrix, héritière de ce comté. Ce mariage éprouva beaucoup de difficultés ; le roi réussit à écarter les rivaux, autant par force que par persuasion. Il entroit dans le plan de sa politique, sans doute inspirée par sa mère, s'il ne pouvoit chasser les Anglois de France, du moins de les empêcher d'y pénétrer davantage, en fermant les issues qui pouvoient leur y donner entrée. En rendant ses frères, par ces réunions, seigneurs de l'Anjou, du Maine, de l'Artois, du Toulousain, de la Provence, il bordoit la Flandre, la Bretagne, la Guienne, et les états intermédiaires, qui ouvroient les communications intérieures uti-

les aux projets de l'étranger. Aussi, pendant les années qui font le milieu de son règne, jouit-il d'un repos que lui seul interrompit.

Ce calme étoit très-avantageux à ses peuples, par la liberté qu'il donnoit au roi d'exercer sa vigilance dans toute l'étendue du royaume, et de rendre lui-même la justice dans les endroits les plus rapprochés de ses séjours ordinaires. On aime à se représenter le vertueux Louis, assis dans le bois de Vincennes au pied d'un chêne, entouré de ses courtisans, qui apprenoient de lui à secourir le pauvre et consoler le malheureux. Il appelloit devant ce tribunal champêtre et paternel la veuve, l'orphelin, l'homme sous l'oppression, frappé du fléau de la misère; et ils s'en retournoient aidés et consolés. Son temps se partageoit entre les exercices de piété, la société de sa famille, la conversation des gens de lettres du temps, religieux et autres docteurs en théologie, la seule science cultivée et estimée alors. Des écrivains rapportent avec dédain les pratiques austères de religion qu'il s'imposoit, privations, jeûnes, macérations, qu'ils traitent d'excès; mais peut-on savoir de quel frein il avoit besoin pour dompter ses passions? et rien de ce qui, dans le sanctuaire de la conscience, nous rappelle à Dieu, peut-il être blâmé quand les devoirs de notre état n'en souffrent pas?

Il n'est pas dit que ses frères l'imitassent en tout ; mais du moins ne voit-on pas qu'ils se soient permis les superfluités d'un luxe ruineux , un jeu désordonné , et autres défauts communs dans les cours. Trois jeunes princes , chacun avec sa jeune épouse , vivoient paisiblement sans jalousie l'un de l'autre , sous les yeux de la discipline quelquefois sévère de Blanche leur mère. On dit qu'elle prétendoit régler jusqu'aux plaisirs que le mariage leur permettoit. Marguerite se plaignit un jour amèrement de cette gêne : « Ne me laisserez-vous voir monseigneur , lui dit-elle , ni en la vie ni à la mort. » On ajoute que la conduite de Blanche étoit fondée sur la crainte que sa belle-fille ne prît plus de place qu'elle dans le cœur de son époux ; et qu'elle osa même , dans une maladie qu'il eut , la repousser de l'appartement de son mari. Mais cette circonstance pouvoit prouver qu'alarmée des empressemens trop vifs de son fils , elle employa , moins par jalousie que par prudence et tendresse , des moyens que la confiance respectueuse du prince autorisoit.

[1248] Tout ce qui touchoit la religion affectoit sensiblement le pieux monarque. Thibault IV , comte de Champagne , devenu par héritage roi de Navarre , avoit dans un moment de ferveur fait publier une croisade. Il s'y étoit engagé en personne avec beaucoup

de seigneurs ses vassaux. Comme ils ne trouvèrent pas de vaisseaux, ils allèrent par terre, souffrirent la faim, la soif, éprouvèrent des trahisons dans les pays par où ils passèrent, de sorte que leur nombre étoit fort diminué lorsqu'ils arrivèrent en Palestine devant Jaffa, l'ancienne Joppé, qui fut leur unique conquête. Encore furent-ils forcés de l'abandonner promptement, et Thibault revint seulement avec les principaux chefs de son armée; le reste avoit péri.

On ne s'aperçut pas que cet événement fît sur Louis l'impression à laquelle on s'attendoit. Il se contenta de plaindre les malheureux; mais il se promit intérieurement de les venger : à l'appui de ce désir, il lui survint une maladie qui le mit aux portes de la mort. Dans le moment le plus critique il fit vœu solennellement, devant toute sa cour, de prendre la croix s'il en échappoit. Sa santé revint; et quand il fut totalement rétabli, il songea à accomplir son vœu. Il n'étoit pas embarrassé de mettre sur pied une armée assez considérable pour relever le courage des chrétiens et les mettre pour un temps à l'abri des vexations des infidèles; mais il auroit voulu un effort plus puissant, exciter un enthousiasme général, et jeter, pour ainsi dire, toute l'Europe en masse sur l'Asie. Ses tentatives auprès des autres princes furent nu-

tiles : réduit à ses seules forces , il convoqua un parlement , où il fit agréer sa résolution ; ses trois frères, Alphonse de Toulouse , Robert d'Artois, Charles d'Anjou, se croisèrent. La reine Marguerite prit aussi la croix , et , à son exemple, Jeanne, sa belle-sœur, épouse d'Alphonse , et beaucoup d'autres dames de haut rang, ainsi que des évêques, des abbés et une multitude de seigneurs.

Il y en avoit cependant , même entre les courtisans , qui répugnoient de s'engager à cette expédition lointaine. Louis , dans les grandes fêtes , assistoit à l'office divin avec toute sa cour. Nos rois étoient encore dans l'usage de distribuer, dans ces jours solennels, ce qu'on appeloit des *livrées*, espèces de capes uniformes qu'on revêtoit par-dessus ses habits. Le roi, pour la messe de minuit à Noël, fit broder des croix sur ces casaques. Il eut soin qu'il y eût peu de lumière dans l'endroit où on les délivreroit. Ils endossèrent tous celle qu'on leur présentoit, sans se douter de la ruse ; mais au premier rayon de lumière , chacun aperçut sur l'épaule de celui qui le précédait le signe qu'il présentait lui-même à celui qui le suivait. Ils prirent gaiement le parti de le regarder comme un véritable engagement. Ils donnèrent au roi le nom de *pêcheur d'hommes* , et allèrent en foule le féliciter du succès de sa pêche. Plusieurs cepen-

dant représentèrent qu'ils n'avoient pas d'argent pour faire leurs équipages; le roi leur en fournit, partie comme prêt, partie comme don. On les excita à vendre des terres et des châteaux; le clergé et les moines acquirent plusieurs de ces domaines. Les bourgeois des villes, enrichis par le commerce, réduits auparavant à ne pouvoir acquérir que des terres chargées de redevances onéreuses envers la noblesse, commencèrent à s'affranchir. Le roi lui-même acheta des possessions utiles de seigneurs qu'il vouloit mettre en état de faire le voyage, et on remarque que ce fut principalement de ceux qui pouvoient causer du trouble pendant son absence; d'où on a conclu que cette entreprise fut autant l'ouvrage de la politique que de la dévotion. Il fit prêter serment de fidélité à ses enfans par les seigneurs qui restoient, nomma Blanche sa mère, régente, avec les pouvoirs les plus étendus, et partit d'Aigues-Mortes dans le mois de juin. Sa flotte étoit de cent vingt gros vaisseaux, et de plus de quinze cents petits.

[1249] Le roi avoit fixé pour premier rendez-vous l'île de Chypre, où régnoit Henri, petit-fils d'Amaury de Lusignan, et petit-neveu de Guy, que Richard avoit fait roi de Chypre après la prise de Jérusalem par Saladin. Du consentement de Henri, Louis avoit ordonné d'immenses magasins de vivres, de

sorte que l'armée se trouva dans l'abondance tout le temps qu'elle y resta. Le séjour fut plus long qu'on ne l'avoit prévu. Il fallut attendre l'arrière-garde, qui fut contrariée par les vents; puis acquérir des connoissances sur l'état du pays, pour former le plan d'attaque. Le roi avoit d'abord dessein d'aller droit en Palestine, et de conquérir Jérusalem, qui étoit le but de son voyage; mais on lui fit observer que la Palestine étoit un pays entièrement dévasté, que toutes les villes étoient démantelées, qu'à la vérité il seroit aisé de s'en emparer; mais que, n'ayant ni le temps ni les moyens de s'y fortifier, il arriveroit qu'aussitôt que les croisés seroient partis les chrétiens reperdroient leurs forteresses aussi promptement qu'ils les auroient acquises; qu'alors ils resteroient, comme auparavant, en proie aux vexations des infidèles, et que ce seroit toujours à recommencer.

Allez plutôt en Égypte, lui disoit-on. C'est le soudan ou souverain de ce pays qui tient sous ses lois la Palestine. C'est lui qui, sitôt que vous serez parti, s'en rendra de nouveau le maître. C'est par lui qu'il faut commencer, si vous voulez donner de la solidité au trône de Jérusalem que vous vous proposez de rétablir. Mais ce soudan étoit un prince très-puissant. Il étoit petit-neveu de Saladin, et se nommoit Malec-Sala, il tenoit sous son em-

pire, avec la Palestine et l'Egypte, les ville et pays de Damas. Il étoit bon général, exercé à la guerre, qu'il faisoit continuellement aux Arabes, et toujours à la tête d'une armée de Mamelucks, milice turque du Kapschak ou de la Circassie, qu'il s'étoit formée, et qui étoit destinée à détrôner la famille de Saladin.

Les derniers motifs ayant prévalu, malgré les difficultés auxquelles on devoit s'attendre, l'attaque de l'Egypte fut résolue, et on cingla vers Damiette. Aussitôt qu'on en aperçut les tours, toute la flotte se rassembla autour de la galère du roi. Les chefs montèrent sur son bord pour recevoir ses derniers ordres : « Il parut d'un air à inspirer de la résolution aux plus timides *, *Vous promets*, dit Joinville, historien de cette croisade, *que oncques si bel homme armé ne vis. Il paroissoit par-dessus de tous, depuis les épaules en amont.* Quoiqu'il fût d'une complexion délicate, son courage le faisoit paroître capable des plus grands travaux. Il avoit les cheveux blonds, et réunissoit tous les agrémens qui accompagnent d'ordinaire cette couleur. On remarquoit dans toute sa personne un je ne sais quoi si doux en même temps et si majestueux, qu'en le voyant on se sentoit pénétré en même temps de l'amour le plus tendre et du respect le plus profond. La simplicité de ses armes,

* Velly, t. IV, p. 417.

simplicité qui n'excluoit pas la propreté, lui donnoit un air plus guerrier que n'auroit pu faire la richesse qu'il négligeoit. »

Sa harangue fut courte ; il parloit à des braves qui n'avoient pas besoin d'être excités à bien combattre ; il s'attacha seulement à réveiller en eux les sentimens chrétiens qui auroient dû être le mobile de leur entreprise. Dans la crainte que le soin de veiller à sa conservation ne les rendît trop circonspects dans l'action, il leur dit : « Ne me regardez pas comme un prince en qui réside le salut de l'Etat et de l'Eglise, vous n'avez en moi qu'un homme dont la vie, comme celle de tout autre, n'est qu'un souffle que l'Eternel peut dissiper quand il lui plaît. Marchons avec confiance ; si nous restons victorieux , nous acquerrons au nom chrétien une gloire qui remplira l'univers ; si nous succombons, nous obtiendrons la couronne du martyre. »

Il donne le signal ; la chaloupe qui portoit l'oriflamme précède les autres. Comme s'il y avoit honte d'être prévenu, Louis entre dans la mer jusqu'aux épaules, l'écu pendu au cou, l'épée au poing. Une armée bordoit le rivage ; une flotte défendoit le port. Vaisseaux et soldats furent en même temps attaqués avec fureur par les François, quoiqu'ils n'eussent pas encore leur arrière-garde, retardée par les vents. La défense dura deux

jours : deux jours de combats équivalens à deux batailles. Enfin l'opiniâtreté des Sarrasins céda à la bravoure françoise ; ils abandonnèrent Damiettesans penser à la défendre. Les François en prirent possession, la munirent, la fortifièrent, et s'en firent un point d'appui pour le reste de l'expédition.

L'arrière-garde arriva; il fut décidé qu'on iroit au Caire, et on fit des préparatifs pour passer le Nil. La possession de Damiette donnoit la jouissance d'une rive; on se flatta d'autant plus aisément de s'emparer de l'autre, qu'on savoit la mort de Malec-Sala, qu'une maladie venoit d'enlever à la Massoure, comme il revenoit en toute hâte de la Mésopotamie pour s'opposer aux croisés. En attendant Almoadin son fils, qu'il avoit laissé en Mésopotamie, les Sarrasins élurent pour commandant Facardin, l'un d'entre leurs chefs.

Alors commencèrent les désastres des croisés. Ils passèrent le Tanis qu'ils avoient devant eux par un gué que des transfuges leur indiquèrent. Robert, comte d'Artois, l'aîné des frères du roi, demande à passer le premier et à conduire l'avant-garde. Louis, qui se défioit de son bouillant courage, ne le lui accorda que sous la condition expresse qu'il n'attaqueroit point que lui-même ne fût à portée de le secourir. Le comte promet tout : mais à peine a-t-il passé le fleuve qu'il fond

sur les ennemis, dont la contenance lui paroît incertaine : il les disperse et les poursuit jusqu'aux portes de leur camp. En vain le grand-maître des Templiers et les autres généraux, suspectant une fuite aussi précipitée, essaient de modérer l'ardeur du jeune prince : à leurs sages remontrances il ne répond que par des insultes, et continue à marcher en avant. [1250] Frémissant d'indignation, mais n'osant toutefois l'abandonner, ils le suivent à l'attaque du camp, qui est surpris. L'acardin est tué dans la mêlée, son armée, composée de soixante mille combattans, se débande, et perd à la fois son général, ses machines et son camp. Jamais témérité n'avoit été couronnée d'un pareil succès ; mais le comte semble prendre à tâche de lasser la fortune. Ce n'est point assez pour lui d'avoir dispersé l'ennemi ; seul, il veut l'anéantir ; et, sans attendre son frère, avec la poignée d'hommes et de chevaux qu'il a sous la main, et malgré les nouvelles remontrances de ses généraux, qu'il se croit de plus en plus autorisé à mépriser, il poursuit les fuyards, entrepêche-mêle avec eux dans la ville de la Massoure ; et, toujours emporté par son ardeur, passe au-delà de la ville sans penser seulement à se l'assurer par un détachement. Il ne s'arrête que lorsqu'il se voit dans l'impossibilité d'atteindre les fuyards. Pendant qu'il s'opi-

niâtroit si imprudemment à leur poursuite , un musulman nommé Bondochar , simple mameluck , mais homme de tête , qui préludoit à sa haute fortune, reconnoît qu'il n'est poursuivi que par une poignée d'hommes qui n'est pas soutenue. Il le fait remarquer à ses compagnons , en rallie plusieurs ; et , avec le discernement d'un général , il marche droit à la Massoure , dont il s'assure. Il y massacre le peu de chrétiens qu'il y trouve , puis ceux qui y revenoient à la file sans défiance d'y rencontrer un ennemi. Tous les généraux tombent sous ses coups , et avec eux le comte d'Artois. Bondochar fait publier que c'est le roi lui-même qui a été tué , et ranime ainsi le courage des musulmans , qui brûlent alors du désir de venger la honte de leur surprise.

Louis cependant avoit passé le fleuve ; mais il ne restoit plus personne à secourir. A la nouvelle de ce désastre , l'effroi changea de côté , et il ne fallut pas moins que l'intrépide fermeté du roi pour résister à l'impétuosité des Sarrasins. Les François ne furent point battus ; ils contraignirent même l'ennemi à rentrer dans son camp avec une perte immense ; mais , quelque considérable qu'elle pût être , l'issue de la bataille fut moins funeste aux Sarrasins , qui pouvoient se recruter , qu'à Louis , qui y perdit la moitié de son armée.

Devenus bien supérieurs , les Sarrasins changèrent leur manière de combattre ; ils laissèrent les croisés assez tranquilles dans leur camp , craignant d'irriter ces lions, dont la fureur paroissoit terrible ; dans ce camp où les uns pleuroient leurs amis , et gémissaient sur eux-mêmes , tourmentés par la douleur des blessures , dont l'ardeur du climat augmentoit le danger , les autres se livroient au jeu et à la bonne chère , autant que leur situation le permettoit , car les vivres vinrent bientôt à manquer. Ils arrivoient de Damiette par des bateaux ; les coureurs ennemis , répandus sur l'autre bord du Nil, tuoient à coup de flèches les matelots , et s'emparotent de la cargaison ; les remèdes et les secours de toute espèce pour les malades devinrent aussi rares que les vivres ; une contagion mit le comble à tous ces maux.

Comme la plupart des chefs avoient été tués , comme presque tous les autres et le roi lui-même étoient languissans et dans une espèce de stupeur , à peine donnoit-on des ordres. Il n'y avoit plus de discipline ; les cadavres restoient sans sépulture autour du camp , où on les jetoit sans précaution ; il s'en amoncela un grand nombre auprès d'un pont que Louis avoit fait jeter sur le Tanis. La corruption des uns et des autres infecta l'air et les eaux ; les petits poissons que le soldat en tiroit , cor-

rompus eux-mêmes , étoient plutôt un poison qu'une nourriture. Une si triste situation fit songer à la retraite , retraite de malades , de blessés , d'hommes exténués par défaut de nourriture, sous un soleil brûlant, devant une armée saine et active. On entassa des blessés , ou languissant de maladies , le plus grand nombre qu'on put, dans les bateaux. On plaça le roi avec peine sur un cheval. On se distribua les postes , les moins foibles se chargèrent de protéger la marche.

Mais cette triste phalange ne se fut pas plutôt ébranlée que les ennemis l'assaillirent de tous côtés , de près , de loin , en queue et de front , à coups de dards , d'épées et de masses. Louis , dans ce moment , retrouva sa vigueur ; il faisoit , avec les chevaliers qui l'environnoient des charges terribles. Pendant la fuite des ennemis les François tâchoient de gagner du terrain ; mais ceux-là revenoient toujours plus nombreux. Les forces enfin abandonnèrent le monarque ; il succomboit , il alloit être tué ou pris. Un chevalier, nommé Geoffroy de Sargines , le tira de la mêlée , reçut les coups qu'on lui portoit , et le fit passer au-delà du pont. Gauthier de Châtillon soutint long-temps seul sur ce pont l'effort des ennemis ; mais ils l'abattirent à la fin ; et , passant précipitamment par-dessus son corps hérissé de flèches , percé et meur-

tri, ils arrivèrent à une maison où gisoit le monarque presque mourant. Des chevaliers le défendoient encore. Un huissier cria, sans commandement, que le roi ordonnoit qu'on se rendît; que, s'ils ne le faisoient pas, ils exposoient sa personne. Les armes leur tombèrent des mains, qui furent aussitôt chargées de chaînes.

Le roi, ses frères et les seigneurs pris avec eux, eurent beaucoup à souffrir de la soldatesque esfrénée, jusqu'au moment où Louis put s'aboucher avec Almoadin. Ils firent ensemble un traité assez avantageux pour des vaincus réduits à une si extrême détresse : mais la catastrophe du soudan les replongea dans de nouveaux malheurs. Quelques éniurs, mécontents ou jaloux, inspirèrent à leurs troupes des sentimens de révolte. Ils répandirent le bruit qu'Almoadin vouloit garder pour lui et ses favoris la rançon du roi sans leur en faire part; qu'il avoit même dessein de se servir des prisonniers françois, après qu'il auroit rompu leurs fers, pour se débarrasser de ceux qui lui étoient suspects, entre autres des mamelucks, qui faisoient dès lors un corps puissant dans l'armée. Ces imputations soulèvent cette milice ombrageuse. Ils attaquent le jeune soudan à l'improviste : il se sauve dans une tour de bois sur le bord du Nil. Les révoltés y mettent le feu. Almoadin

se jette dans le fleuve pour se sauver à la nage; mais il est percé de flèches avant d'arriver à l'autre bord.

Le roi se ressentit, ainsi que les autres prisonniers, de l'anarchie causée par cette rébellion. Les mutins s'emparèrent de sa personne. Les uns venoient lui demander insolemment leur part de sa rançon; ils allèrent même jusqu'à le menacer de massacrer sous ses yeux ses compagnons d'infortune, et de le mettre lui-même à la torture; pendant que d'autres témoins de son courage dans la bataille, admirant sa fermeté dans les fers, et touchés de sa patience et de sa douceur, lui offroient leur couronne. Il devint en quelque manière arbitre entre les émirs, et les rapprocha. On remit sur le tapis le traité dont l'exécution avoit été suspendue par les troubles, et il fut suivi sans aucun changement. Le roi rendoit Damiette pour sa rançon personnelle, n'ayant jamais voulu consentir à être mis à prix d'argent : pour ses frères et les autres prisonniers, il s'engageoit à une somme de huit cent mille besans d'or* (cent mille marcs d'argent), dont le tiers seroit payé comptant; et on stipula une trêve de

* Besans ou bisantins, monnaie de Bysance ou de Constantinople, de la valeur d'un huitième de marc d'argent, et par conséquent équivalent à 6 à 7 fr. d'aujourd'hui.

dix ans. Louis laissa son frère Alphonse et un certain nombre de chevaliers en otage, et partit pour Damiette, d'où il envoya le premier paiement, qui délivra ces prisonniers. Le trésorier se vanta à Louis d'avoir gagné par ruse quelque chose sur le poids des espèces, auxquelles les Sarrasins ne se connoissoient pas. Le scrupuleux monarque ordonna que ce gain illicite fût restitué. Ce premier paiement, trop fort pour ce qui restoit dans la caisse royale, fut formé des contributions volontaires des malheureux qui avoient échappé, tant par terre que par eau, à la fureur des barbares, et qui s'étoient réfugiés à Damiette, et de tous les meubles et bijoux que la reine Marguerite, Jeanne sa belle-sœur, et les dames de leur suite, purent retrancher à leur nécessaire, et qu'elles vendirent à des juifs.

Le roi remit Damiette aux Sarrasins, et se rendit à Saint-Jean-d'Acre, où la reine l'avoit déjà précédé. Il seroit difficile de peindre la désolation de cette princesse quand elle avoit appris la captivité de son mari. L'idée effrayante qu'elle s'étoit faite, peut-être avec raison, de la lubricité de la milice asiatique, lui causoit des convulsions de désespoir. Elle s'imaginait toujours les entendre aux portes de son appartement: on mettoit la nuit, dans sa chambre, un vieux chevalier pour la ras-

surer. Dans un de ses moineux d'effroi, elle se jeta à ses pieds : « Jurez-moi, chevalier, lui dit-elle, que vous ferez tout ce que je vous demanderai. » Il le promit. « C'est, ajoute-t-elle, que, si les Sarrasins s'emparent de cette ville, vous me couperez la tête avant qu'ils me puissent prendre. — J'y songeais, » répondit-il.

[1251-53] Les princes et leur suite abandonnèrent le plus tôt qu'il leur fut possible cette plage funeste; mais malgré leurs instances le roi demeura en Palestine. Il avoit une double intention : la première de ne point laisser sans espoir les chrétiens de ce pays qu'il étoit venu secourir, et de ne point perdre tout le fruit de ses peines; la seconde de forcer les infidèles à remplir, à l'égard des prisonniers, les conditions de la capitulation. Dans l'ivresse de leurs succès, en prenant Damiette, ils avoient massacré les chrétiens sains et malades qu'ils y trouvèrent. Au lieu de garder auprès d'eux ceux dont ils espéroient la rançon, ils les envoyoient au loin dans le désert, afin que les travaux auxquels ils les assujettissoient fissent augmenter le prix du rachat; ils eurent même la mauvaise foi de retenir sous mille prétextes ceux dont ils avoient touché l'argent. Il n'y avoit que la présence du monarque, l'estime dont il jouissoit, la crainte qu'il inspiroit encore dans son

malheur , qui pût mettre des bornes à ces vexations. Il réussit ainsi à rassembler autour de lui beaucoup de soldats et de chevaliers , que son départ auroit réduits à une perpétuelle captivité. Il releva les fortifications de plusieurs villes , et accorda entre eux les princes chrétiens de la Palestine. Ceux qui lui donnèrent le plus de peine furent les chevaliers de Saint-Jean et ceux du Temple , dont les prétentions et les privilèges se croisoient : il les mit en état , s'ils fussent restés unis , de se soutenir contre les infidèles , en attendant les secours qu'il ne désespéroit pas de leur apporter. Ce fut l'ouvrage de quatre années de séjour , pendant lesquelles il s'occupa des mêmes actions de justice et de bienfaisance que celles qu'il exerçoit dans son royaume.

Il régnoit véritablement par sa vertu ; ce fut elle qui le sauva du poignard du prince des Assassins , qu'on appeloit le *Vieux de la Montagne* , redouté dans tout l'Orient. Ce souverain d'une petite contrée , dont on ignore la position exacte , et que l'on place dans les montagnes de la Syrie , ou dans celles de la Perse , mettoit à contribution les rois. Il avoit fait bâtir un palais délicieux dans lequel il renfermoit des jeunes gens , dont il fascinoit l'esprit par la jouissance de tous les plaisirs ; il leur inculquoit la persuasion qu'ils goûte-

roient pendant toute l'éternité dans le paradis céleste les voluptés dont il les enivroit dans le terrestre ; qu'ils en jouiroient s'ils obéissent à ses ordres , quels qu'ils fussent , aux risques même de leur vie. Ces fanatiques , envoyés à une cour , demandoient des présens au nom de leur prince. Si le roi refusoit , il falloit qu'il prît bien des précautions pour échapper à leur zèle sanguinaire ; car que ne peut pas un homme qui s'est dévoué à la mort.

Il en arriva deux auprès du monarque françois. Admis à sa présence, ils lui dirent : « Connoissez-vous notre maître ? » Il répondit froidement : « J'en ai entendu parler. — Comment, répliquèrent-ils, est-ce là l'estime que vous faites de celui de qui dépend votre vie ? Tous les sceptres se baissent devant lui : c'est par sa permission que vous vivez. Le roi de Hongrie , le sultan d'Egypte , tous les princes de l'une et de l'autre loi , lui ont rendu leurs devoirs ; et vous , depuis si longtemps que vous êtes en Orient , vous ne lui avez envoyé ni présens ni remerciemens. Hâtez-vous de lui payer l'usufruit de votre vie , qui ne sera pas longue si vous ne vous soumettez point à ses ordres. » Louis les remit à un autre instant pour avoir sa réponse , et , quand ils revinrent , ils trouvèrent les grands-mâîtres des deux ordres et d'autres seigneurs qui leur dirent : « Qu'on ne parloit point à

un roi de France ainsi qu'ils l'avoient fait ; que, sans le respect pour le droit des gens , on les eût fait jeter à la mer, et qu'ils eussent à se représenter sous quinzaine avec d'autres lettres de leur maître, pour faire satisfaction de leurs imprudentes menaces. » Quinze jours ne se passèrent pas que de nouveaux ambassadeurs lui apportèrent la chemise et l'anneau de leur prince. La chemise qui touche le corps , et l'anneau qui est le sceau du mariage , marquoient la disposition du *Vieux de la Montagne* à contracter une union étroite avec le roi des François. L'aventure finit par des présens réciproques. La crainte peut-être avoit saisi le vieux prince ; il n'étoit rien moins qu'invincible : déjà il étoit tributaire des chevaliers de la Palestine , et cinq ans après les Tartares , dans une de leurs excursions , détruisirent le paradis, et dispersèrent les adeptes et leurs houris.

[1254] Le roi auroit pu profiter de la déférence générale pour visiter les lieux saints et achever son pèlerinage. Certainement il auroit été reçu avec respect dans Jérusalem , quoique cette ville fût entre les mains des infidèles ; mais on lui fit observer qu'il étoit au-dessous de la dignité d'un grand monarque d'entrer en suppliant dans une ville dont il s'étoit promis la conquête , et pour laquelle il avoit fait de si grands efforts. Il renonça

donc à ce projet, et dès ce moment il tourna les yeux vers la France. Blanche, sa mère, établie régente, étoit morte il y avoit plus d'un an; raison péremptoire pour ne pas retarder davantage son retour.

Il s'embarqua avec la reine et ce qui lui restoit de sa cour, augmentée d'un fils, dont Marguerite étoit accouchée à Damiette trois jours après avoir reçu la nouvelle de la captivité de son mari. On le nomma Tristan, parce qu'il étoit né dans les tristes circonstances de cette malheureuse entreprise. Pendant que l'on voguoit à pleines voiles vers l'île de Chypre, une secousse violente ébraule le vaisseau à la vue d'une petite île déserte : on juge qu'il a touché, et sa visite montre le danger de continuer la route sur ce navire fait exprès pour contenir beaucoup de monde : il n'y en avoit point d'autre. On propose au roi de débarquer. Il refuse; on le presse : « Pourquoi, dit-il, tant d'instances?—C'est, lui répond-on, que la conservation de quelques malheureux matelots importe peu à l'univers, mais rien ne peut égaler le prix d'une vie comme celle de votre majesté.—Or, sachez, reprend ce généreux prince, qu'il n'y a personne ici qui n'aime son existence autant que je puis aimer la mienne. Si je descends, ils descendront aussi; en me rembarquant sur quelque navire qu'on m'enverra moins grand que ce-

lui-ci, je serai obligé de laisser la plupart dans une terre étrangère, peut-être sans espérance de revoir jamais leur pays. J'aime mieux mettre en la main de Dieu ma vie, celle de la reine et de nos trois enfans, que d'exposer tant de personnes à un si triste sort. » Le dommage fut réparé. Il acheva heureusement son voyage, pendant qu'en effet ceux qui quittèrent le bâtiment restèrent plus de deux ans sans trouver le moyen de retourner en France. Il est rare qu'un monarque, qu'un prince, quelque'un enfin distingué par sa naissance ou ses dignités, se mette ainsi au niveau des autres hommes. Cette humilité lui venoit de la persuasion du néant de toutes les grandeurs en présence du souverain Etre. « Sénéchal, disoit-il à Joinville, après une affreuse tempête qui avoit pensé les engloutir, or, regardez si Dieu n'a pas montré son grand pouvoir quand, par un seul des quatre vents, le roi, la reine, ses enfans et tant d'autres personnages ont pensé abîmer. Ces dangers sont des avertissemens et des menaces de celui qui peut dire : Or, voyez-vous que je vous eusse tous laissé noyer, si j'eusse voulu. » Il paroissoit étonnant au pieux monarque que les gens de mer, séparés de la mort par une simple planche, y pensassent si peu. Il établit une police sévère sur son vaisseau ; les juremens étoient punis, le jeu défendu.

La prière se disoit à des heures fixes ; quand le temps le permettoit, on faisoit des instructions chrétiennes aux matelots , surtout aux jeunes ; et le monarque ne croyoit pas au-dessous de lui d'animer ces exercices par sa présence.

Le sire de Joinville , qui nous a conservé ces détails, étoit assez familier avec lui pour se permettre des observations , qu'on pourroit regarder comme tenant de la remontrance. Le roi descendit dans un petit port de Provence , où on ne l'attendoit pas. Il n'y avoit ni chevaux ni commodités propres au transport de tant de personnes et de leurs équipages : heureusement l'abbé de Cluni , qui se trouvoit dans le voisinage , lui amena deux chevaux. Il eut à cette occasion une audience qui parut longue. « N'est-il pas vrai , sire , dit Joinville au roi , que le présent du bon moine n'a pas peu contribué à le faire écouter si longuement ? — Il en peut être quelque chose , répondit le roi. — Jugez donc , sire , reprit le bon chevalier , ce que feront les gens de votre conseil , si votre majesté ne leur défend pas de prendre de ceux qui ont affaire par-devant eux : car , comme vous voyez , on en écoute toujours plus volontiers. » Le roi ou rit , sentit la sagesse de l'avertissement ; « et , ajoute le sénéchal , il ne l'oublia pas. »

Il trouva son royaume en bon état. Pen-

dant son absence il n'avoit été troublé que par les désordres des pastoureaux. On appela ainsi les hommes possédés d'un enthousiasme fanatique, qui saisit principalement les gens simples de la campagne, de petits cultivateurs, et surtout les bergers. Leur association commença par les exhortations véhémentes d'un nommé Jacob, natif de Hongrie, échappé des cloîtres de Cîteaux. Il prêchoit la croisade, non, disoit-il, aux gentilshommes et aux riches, dont Dieu rejetoit l'orgueil, mais aux pauvres et aux petits, auxquels Dieu avoit réservé l'honneur de délivrer le roi et les lieux saints. La Sainte-Vierge et les anges lui avoient apparu et commandé de rassembler les fidèles pour la sainte expédition.

Bientôt le *maître de Hongrie*, ainsi l'appeloit-on, fut environné de disciples, hommes de tous états, femmes et enfans, dont on fait monter le nombre à cent mille. Il leur distribua des drapeaux chargés de devises et de représentations de ses visions, leur donna des chefs, tous prédicateurs comme lui. Le sujet de leurs discours changea à mesure qu'ils se renforçoient. Après n'avoir parlé que de piété et de dévotion, ils se mirent à invectiver contre les moines, les chanoines, les évêques et la cour de Rome. Ils se donnoient la licence d'exercer, quoique laïques, les fonctions du

culte, confessoient, *dépéçoient* les mariages, les *refesoient*, accommodoient la morale chrétienne à leurs idées et à leurs intérêts ; et ces intérêts étoient un libertinage affreux qui s'introduisit dans ce ramas d'hommes grossiers, ignorans et oisifs. Quand Jacob prêchoit, il étoit environné de satellites, prêts à se jeter sur ceux qui oseroient le contredire. Un clerc eut cette hardiesse à Orléans. Il entreprit de réfuter *le maître* : pour toute réponse un de ses disciples lui fendit la tête d'un coup de hache.

La régente toléra d'abord ces rassemblemens de croisés, parce qu'elle n'y voyoit que des secours qui se préparoient pour son fils. Jacob, à la tête de sa troupe, fut bien reçu dans Paris. En faisant les fonctions sacerdotales, il se décora dans l'église de Saint-Eustache des ornemens pontificaux ; il prêcha avec son arrogance ordinaire ; et, comme il étoit soutenu par la populace, les membres de l'université, plus savans que guerriers, dit Mézeray, et de plus intimidés par l'assassinat de quelques prêtres victimes de ces furieux, se barricadèrent dans leurs collèges, et ne durent leur salut qu'à cette prudente précaution.

Pareilles scènes se passoient à Amiens, à Orléans, à Bordeaux, et dans d'autres villes, où les lieutenans de Jacob, aussi bien accom-

pagnés que leur général, exerçoient leur mission. Ces excès étonnèrent la régente. Elle se repentit de ne les avoir pas arrêtés dans le principe, et prit des mesures sages, les moins rigoureuses cependant qu'il fût possible, contre des fanatiques la plupart plutôt séduits que méchans. Blanche ordonna qu'on laissât passer, qu'on aidât même ceux qui voudroient s'embarquer ou quitter le royaume de toute autre manière: on saisit les chefs, dont on ne fit que fort peu de ces exemples sanglans qui aigrissent plutôt les persécutés qu'ils ne les corrigent. Ce défaut de chefs, le besoin de vivres, le dégoût et l'ennui d'une vie errante, en rappelèrent beaucoup dans leurs demeures champêtres, où ils reprirent leurs travaux ordinaires. Ainsi s'écoula ce torrent, parce qu'on lui ouvrit un passage; et Louis à son retour n'en trouva que de foibles traces.

L'université lui causa quelque embarras. On peut se rappeler que les jacobins et les cordeliers, reçus dans son sein à condition de ne point enseigner publiquement, ouvrirent leurs écoles quand l'université ferma les siennes à l'occasion de l'excommunication de Philippe-Auguste: l'interdiction de l'instruction, qui rendoit oisifs une multitude d'écoliers, et faisoit fermenter le mécontentement dans ces jeunes têtes, étoit, pour un corps enseignant, un grand moyen de soutenir ses privilèges,

ou d'en obtenir du gouvernement, que cette suspension inquiétoit. Si, dans ces temps de crise, les religieux continuoient de donner leurs leçons, l'université n'avoit plus rien à espérer de cette interruption qui lui avoit été quelquefois si utile. Elle fit donc un décret qui portoit qu'aucun ne seroit reçu dans son sein s'il ne s'obligeoit par serment à obéir à ses statuts faits à ce sujet. Les religieux refusèrent de s'engager. Après bien des débats l'affaire fut portée devant le pape, dont le tribunal étoit saisi d'une autre plus importante, en ce qu'elle touchoit la discipline de l'église gallicane.

Les atteintes que les religieux mendiants y portoient se connoissent par une bulle d'Innocent IV, donnée même avant les derniers troubles de l'université: « Pour garder les droits à chacun, dit le souverain pontife, et spécialement aux évêques et aux curés, qui sont la vraie hiérarchie ecclésiastique, les réguliers ne pourront point, aux jours de fêtes, recevoir les séculiers à l'office divin, ni à la confession, sans la permission de l'ordinaire. Ils ne feront aucun sermon chez eux pendant qu'on célébrera l'office divin aux jours de fêtes dans les paroisses, ni dans les autres églises, sans l'ordre des évêques et des curés des lieux. » Telle a toujours été la discipline de l'église de France. L'histoire ne doit pas la laisser igno-

rer. Dans ce procès sur la discipline se trouve souvent mêlée l'université, parce que, si les religieux en général se soumettoient à l'ordinaire, ceux qui étoient admis au doctorat se prétendoient, par ce titre, exempts de l'examen et de la juridiction épiscopale, quand ils vouloient confesser et prêcher. Il y eut sur ces matières, pendant six pontificats, plus de quarante bulles, atténuantes, confirmantes, explicatives, souvent contradictoires. Cette guerre de plume fut très-animée.

Les adversaires répandirent avec profusion les critiques, les satires, les personnalités aigres et mordantes. Le roi ne se mêla de ces querelles que pour adoucir les esprits; elles se seroient plus envenimées s'il avoit fait agir l'autorité. Elles ne finirent point, mais s'assoupirent.

[1255-69] Les quinze années qui s'écoulèrent après le retour du roi présentent peu d'événemens importans pour la postérité; mais les contemporains durent s'estimer heureux de vivre dans une période de temps qui fournissoit peu de matériaux à l'histoire. Son silence est quelquefois le signe du bonheur. Il se rencontre néanmoins dans cet espace de temps des faits qui méritent d'être recueillis. Le premier est une conciliation entre les enfans de la comtesse de Flandre, Marguerite, fille de Baudouin, premier empereur de Con-

stantinople, et veuve de Bouchard d'Avesnes et de Guillaume de Dampierre. Elle voulut partager de son vivant ses états aux enfans des deux lits. Jean d'Avesnes, partagé du Hainaut, crut apercevoir dans sa mère de la prédilection pour Guy de Dampierre son frère, qui obtint la Flandre. Il s'en plaignit amèrement, et s'échappa contre elle en propos insultans. Le roi, invoqué dans cette discussion que le sort des armes tenoit encore en balance, termina le différend au désir de la mère, et ordonna que le griffon que les d'Avesnes portoient dans leurs armes seroit peint désormais sans langue et sans griffes. C'est un talent dans un prince de proportionner la peine à la faute. C'en est encore un de savoir adoucir la remontrance.

« Une femme de qualité, vieille et fort parée, lui demanda un entretien secret. Il la fit entrer dans son cabinet où il n'y avoit que son confesseur, et l'écouta aussi long-temps qu'elle voulut. Madame, lui dit-il, j'aurai soin de votre affaire, si de votre côté vous avez soin de votre salut. On dit que vous avez été belle : ce temps n'est plus, vous le savez. La beauté du corps passe comme la fleur des champs : on a beau faire, on ne la rappelle pas. Il faut songer à la beauté de l'âme, qui ne se fane pas. Ayez soin de votre âme, madame, et j'aurai soin de votre affaire. » L'his-

torien qui rapporte ce fait présume que la coquette se corrigea.

Les officiers du comte d'Anjou avoient jugé en sa faveur un procès dans lequel un de ses vassaux réclamoit un château qu'il prétendoit lui appartenir. Le condamné appelle au roi. Le comte, indigné de sa hardiesse ; le fait mettre en prison. Les plaintes de l'opprimé parviennent à Louis : il le fait mettre en liberté. Mais le plaignant n'avoit pas d'argent pour suivre son procès ; la crainte de désobliger le frère du roi lui fermoit toutes les bourses, et en même temps le privoit d'avocats. Louis lui en nomme un, lui avance de l'argent ; et, l'affaire scrupuleusement discutée, le comte est condamné, et l'appelant réintégré dans son château.

Une cause à peu près pareille suscita un procès par-devant le conseil du roi pour lui-même : il y étoit présent. Le possesseur de la terre en litige produisoit, comme pièce probante, une charte revêtue de toutes les formes, et même du sceau ; mais ce sceau étoit brisé et en partie effacé. Sur ce défaut, les conseillers étoient prêts à rejeter la pièce. Louis se fait apporter d'autres chartes du même temps, en confronte les sceaux avec celui qu'on présentait, remarque dans ces débris quelques restes qui lui en rendent l'authenticité probable et se condamne lui-même.

On connoît son inflexible sévérité dans l'exercice de la justice; c'est pourquoi toute la cour trembloit pour la vie d'Enguerrand, baron de Couci, coupable d'un meurtre affreux. Il avoit fait pendre, comme braconniers, deux jeunes gens de considération qui s'exerçoient à tirer de l'arc dans une de ses forêts. Malgré les privilèges qu'il alléguoit, le roi le fit enfermer dans la tour du Louvre, et comparoître devant son tribunal. Couci, amené en sa présence, demanda qu'il lui fût permis, selon la coutume pratiquée à l'égard des barons, d'appeler auprès de soi ses parens pour prendre leur conseil. Tous ceux qui siégeoient avec le roi se levèrent et se joignirent à l'accusé comme parens. Louis l'étoit lui-même. Il demeura presque seul sur son tribunal, garni de trop peu de juges pour prononcer une sentence de mort. Il se laissa toucher par les prières de tant de personnes distinguées, et condamna du moins le coupable à la fondation de deux chapelles, où se feroit l'office pour le repos de l'âme des défunts; et il permit que, selon la loi des compensations, qui n'étoit pas tout-à-fait hors d'usage, le criminel rachetât sa vie pour une somme de dix mille livres, qui fut employée à bâtir l'hôpital de Pontoise.

Cet Enguerrand étoit frère puîné et héritier de Raoul de Couci, blessé mortellement à la

bataille de la Massoure, et le héros d'une tragique aventure qui a exercé la verve de nos poètes. On doit se rappeler que chaque chevalier avoit une *dame de ses pensées*, à laquelle il rendoit des soins respectueux : mais la retenue des chevaliers, si vantée, n'étoit pas toujours telle qu'on ne pût quelquefois la suspecter. Raoul de Couci s'étoit dévoué au servage de Gabrielle de Vergy, épouse du seigneur de Fayel, qui prit de l'ombrage de cet attachement. Raoul, sentant sa mort inévitable et prochaine, appelle son écuyer, lui donne une lettre, lui ordonne de la porter, avec son cœur, renfermé dans un vase, et de remettre l'un et l'autre à la dame de Fayel. L'écuyer, revenu de la Terre-Sainte, et rôdant autour du château pour s'acquitter de sa commission, est rencontré par le mari. Il lui arrache la lettre et le vase, livre le cœur à son cuisinier pour en faire un ragoût qu'il savoit plaire à sa femme, la regarde avec une maligne joie se repaître de ce mets affreux, et lui montre ensuite la lettre et le vase. Pendant que Gabrielle lit, son visage se couvre d'une sombre tristesse, avec toutes les marques d'un désespoir concentré, et, sans éclater en plaintes et en reproches, elle dit : « Puisque j'ai mangé une si noble viande, et que mon estomac est le tombeau d'une nourriture si précieuse, j'en'y en mêlerai jamais d'autre. »

Elle s'enferme dans son appartement et se laisse mourir de faim.

Il y a peu de règnes pendant lesquels la paix avec l'Angleterre ait été aussi soutenue que pendant celui de Louis IX ; mais on peut douter s'il ne l'acheta pas un peu cher. Contre l'avis de son conseil, la seule fois, dit-on, qu'il s'en étoit écarté, il rendit à Henri III, roi d'Angleterre, le Limousin, le Querci, le Périgord, qui avoient été confisqués sur Jean-sans-Terre. Il ajouta la promesse de l'Agénois et de la Saintonge, si Alphonse son frère mouroit sans enfans. Il est vrai que Henri, sans doute en reconnaissance de si beaux dons, donna à l'hommage qu'il fit au roi de France un éclat auquel le vassal ne se prêtoit pas volontiers dans ces sortes de cérémonies. Il se prosterna devant le trône de Louis, avec ses enfans, se reconnut son homme-lige, lui prêta serment de fidélité, se mit sous sa protection ; et un des fils du roi étant mort, il aida lui-même, comme les autres princes, à porter son corps à la sépulture. On a blâmé cette générosité de Louis, dont il donna dans le temps des raisons assez mauvaises en politique, comme le scrupule de retenir des biens dont la confiscation lui paroissoit avoir été injuste, et le désir de se procurer par là une paix constante avec l'Angleterre ; mais c'étoit faire affront à la cour des pairs, qui avoit

prononcé cette confiscation après mûre délibération sous Philippe-Auguste; et c'étoit aussi un mauvais moyen d'éviter la guerre que d'augmenter le territoire, et par là les forces et la puissance d'un ennemi déjà si redoutable.

Il n'y a pas de service que Louis, toujours généreux à l'égard de Henri, ne se soit empressé de lui rendre. Celui-ci avoit établi gouverneur dans les provinces situées en France, et avec tous les pouvoirs de vice-roi, Simon de Monfort, comte de Leicestre par sa mère, beau-frère de Henri, dont il avoit épousé la sœur, et le plus jeune des fils du fameux Simon, qui avoit commandé la croisade contre les Albigeois. Leicestre en avoit usé dans son gouvernement de manière à soulever les seigneurs les plus puissans du pays. Sur les plaintes qu'ils formèrent, le comte passe en Angleterre pour se justifier près de Henri; mais ce fut avec une hauteur et une arrogance faite pour blesser son maître lors même qu'il eût été innocent. De là entre eux une haine dont chacun saisit toutes les occasions de donner à l'autre des preuves. Celle de Leicestre fut favorisée par les circonstances. L'Angleterre étoit alors dans toute l'ardeur d'une discorde civile entre le prince et les barons, à l'occasion de diverses chartes de liberté, accordées et révoquées tour à tour par le foible monar-

que. Le comte fomenta les mécontentemens, obtient un éclat, lève des troupes, attaque celles que lui oppose son souverain, les dissipe, et parvient à s'emparer de la personne de Henri et de celle de son fils Edouard. C'est dans ces occurrences malheureuses que plus d'une fois l'arbitrage de Louis fut réclamé également par le prince et par les barons. Il s'employa avec zèle à les accorder, mais il ne put y réussir; et de leurs transactions avec lui il ne demeura que le témoignage, si honorable pour Louis, d'avoir été jugé par tous les partis assez juste et assez impartial pour les accommoder en effet.

Louis porta le même esprit de conciliation dans des différends survenus entre les comtes de Châlons et de Bourgogne; entre ceux-ci et Thibault V, comte de Champagne et roi de Navarre; entre les comtes de Bar et de Luxembourg. Les politiques de son conseil le blâmoient de son empressement à pacifier. Ne vaudroit-il pas mieux, disoient-ils, les laisser se battre entre eux pour profiter ensuite de leur affoiblissement? « Si je suivais vos avis, leur répondit-il, je serois privé de la grâce de Dieu, qui me commande d'accorder les querelles entre les princes chrétiens; et je perdrais la bienveillance de mes voisins, lesquels, s'apercevant de ma malice, se joindroient pour m'attaquer, et, me trou-

vant abandonné de Dieu , ils me vaincroient aisément. »

Ainsi Dieu , le désir de lui plaire , la crainte de l'offenser , étoient toujours dans sa bouche et dans son cœur. Cette disposition habituelle ne pouvoit exister sans des élans de dévotion qui paroîtroient fort étranges dans notre siècle , puisqu'ils parurent tels dans le sien. Il eut dessein de se faire moine. Ce ne fut pas une simple velléité , mais une résolution si bien prise , que la reine , ses enfans , son confesseur lui-même , eurent beaucoup de peine à le faire revenir de cette idée. Cependant ce même homme , qui croyoit devoir sacrifier jusqu'à sa liberté à la religion , étoit ferme contre les abus qu'on prétendoit autoriser des lois de l'Eglise : Les excommunications étoient alors très-fréquentes , et si ordinaires , que les personnes frappées des foudres de l'Eglise ne s'embarrassoient plus de se faire absoudre , ni par conséquent de réparer les torts pour lesquels elles avoient encouru les censures. Les évêques se plaignirent au roi de cette négligence , et le prièrent de forcer les excommuniés à se faire absoudre dans l'année. Louis voulut bien s'y engager , mais à condition que ses juges examineroient si l'excommunication étoit justement prononcée. Cet arrangement ne plut pas aux évêques. « Mais , leur dit le monarque , voilà le duc de Bretagne qui avoit

été excommunié par l'évêque de Nantes. Sept ans après l'excommunication a été déclarée à Rome indûment fulminée. Si j'avois forcé le comte à la faire lever dans l'année, je l'aurois injustement engagé à des satisfactions qu'il ne devoit pas. » Les évêques retirèrent leur requête. Jamais saint Louis ne permit que la juridiction ecclésiastique empiétât sur la royale, et il eut toujours grand soin de contenir la première dans ses justes bornes.

On remarque cette attention dans son code intitulé *Etablissemens de saint Louis*. Il ne parut qu'un an avant sa mort; mais c'est l'ouvrage de toutes les années pacifiques de son règne, le fruit du travail de personnages d'une habileté et d'une probité reconnues, chargées de surveiller la conduite des juges et l'exercice de la police. Il prenoit ce soin lui-même. On trouve dans ces institutions des réglemens pour le commerce, auquel les voyages d'Asie avoient donné quelque activité. Saint Louis s'y est appliqué surtout à débrouiller le chaos des lois féodales, et à assurer les propriétés; il fixe les ressorts des juridictions, les causes ou délits dont la connaissance leur est attribuée, le droit d'appel depuis le seigneur châtelain jusqu'au souverain: par là il a préparé l'affranchissement des bourgeois des villes, et donné lieu à la formation de ce qu'on a appelé depuis le *tiers-*

état. Le vagabondage est sévèrement défendu; des patrouilles réglées sont ordonnées dans les campagnes et sur les chemins, et les habitans des lieux où un crime s'est commis sont rendus responsables.

Comme les asiles étoient sacrés, et leur inviolabilité réputée tenir à la religion, Louis ne les abolit pas; il défendit, au contraire, que les criminels fussent pris dans l'église; mais il ordonna que le clergé les mettroit dehors, et que, s'il ne les chassoit pas, les officiers royaux pourroient les aller prendre jusqu'au pied des autels. Les péages très-fréquens, qui gênoient la communication, furent ou retranchés ou supprimés. Il fut défendu au juge d'acheter des biens dans l'étendue de sa juridiction; la peine du talion fut proscrite, sans distinction d'états ni de personnes. Le roi donna plus de force et d'authenticité aux lois déjà faites pour suspendre les guerres particulières pendant quelques jours de la semaine: il prit même assez d'empire sur la coutume pour les faire cesser des semaines entières, qu'on appeloit *les semaines le roi*.

S'il ne put abolir les duels judiciaires, il fit du moins observer les lois rigoureuses de ces combats, lois bien capables de les rendre moins fréquens, en portant d'avance la terreur et l'effroi dans le cœur des champions. Avant qu'il leur fût permis de combattre, ils subis-

soient un interrogatoire sévère , accompagné d'exhortations et de sermens. On récitoit solennellement sur eux l'office des morts, comme s'ils n'en devoient pas revenir , et on les avertissoit que le vaincu seroit traîné hors de la lice par les pieds , et attaché au gibet. Pendant ces lugubres cérémonies , la réflexion pouvoit amener le repentir ou le désistement. S'ils persistoient, les juges du camp donnoient le signal , après qu'on leur avoit répété la funeste sentence d'être traîné par les pieds et pendu , sentence qui devoit être exécutée sur le mourant comme sur le mort, car il pouvoit arriver que le vaincu ne fût que blessé. Ceux qui se louoient pour ces sortes de combats subissoient, sans grâce, le sort destiné à leurs commettans. On l'avoit ainsi réglé, de peur que l'assurance d'être exempt du dernier supplice ne les disposât à ne point employer tous leurs efforts contre l'adversaire avec lequel ils se seroient arrangés d'avance. Ces sortes de combats se prescrivoient judiciairement, non-seulement pour venger des affronts ou des violences personnelles , mais encore pour obtenir la possession disputée de terres , seigneuries , ou autres propriétés.

Les *semaines le roi* furent très-utiles à Charles d'Anjou , frère de Louis, pour la conquête de Naples et de la Sicile. Depuis longtemps les empereurs et les papes ne cessoient

d'attiser le feu d'une guerre acharnée, dont le terme sembloit être la destruction des uns ou des autres. Les princes de la maison de Souabe, qui occupoient le trône impérial, avoient encore irrité le dépit des papes par une alliance qui, leur donnant Naples et la Sicile, avoit considérablement accru leur puissance en Italie. Frédéric II, l'un des princes les plus illustres que l'Allemagne ait eus pour chefs, avoit été, pour cette raison, plus en butte qu'aucun autre soit aux menées sourdes, soit aux agressions découvertes des souverains pontifes. Il avoit soutenu leurs attaques avec vigueur : mais s'il en sortit avec gloire, les fatigues qui en furent inséparables abrégèrent de beaucoup sa carrière. Conrad IV, son fils, digne par son énergie de remplacer un tel père, en eut une bien plus courte encore. A peine il étoit sur le trône, que, par le crime de Mainfroi, son frère naturel, le poison vint trancher ses jours. Il laissa pour héritier de ses états et de ses dangers un fils encore au berceau, connu sous le nom de Conradin.

Le pape Urbain IV, comme seigneur suzerain du royaume de Naples, se déclare tuteur de cet enfant, et à ce titre se met en possession de ses états. Mainfroi prend la même qualification, et s'en autorise pour chasser l'armée du pape, qui fait en vain prêcher une croisade contre lui. Il bat les croisés

qu'on lui oppose ; et, victorieux de toutes parts, il dépouille un masque dont il n'a plus besoin, et se fait poser la couronne sur la tête. Urbain, dans l'impuissance de conserver le patrimoine de son pupille, avisant aux moyens d'en priver au moins l'usurpateur, se croit autorisé à disposer d'un royaume dont il est suzerain, et l'offre en conséquence à Charles, frère de saint Louis, comte d'Anjou de son chef, et de Provence par sa femme. Sourd aux conseils généreux et timorés de son frère, Charles accepte l'offre en 1265, passe en Italie, est couronné à Rome, puis entre dans la Pouille à la tête d'une nouvelle armée de croisés. Il rencontre Mainfroi près de Bénévent, lui livre bataille et le défait. Mainfroi même est tué dans la mêlée, et laisse une fille nommée Constance, qu'il faut remarquer, en ce que, mariée alors à Pierre-le-Grand, roi d'Aragon, elle lui porta des droits que nous verrons se réaliser sous peu, et d'une manière bien tragique pour les François.

Charles d'Anjou, devenu roi de Sicile par la mort de Mainfroi, tarda peu à avoir un nouvel ennemi à combattre. Conradin, à la tête d'une armée d'Allemands, que ses grâces, sa jeunesse et ses malheurs avoient attachés à sa fortune, venoit reconquérir l'héritage de ses pères. Mais que pouvoit une expérience de seize ans contre un prince consommé dans

l'art de la guerre ? Les deux armées se rencontrèrent à Aquila , dans l'Abbruzze. Celle de Conradin , victorieuse au premier choc , s'étant débandée pour piller le camp de Charles , fut chargée par une troupe de Picards , qui la défit entièrement. Conradin échappa à ce désastre ; et il étoit près de s'embarquer et de se dérober à toutes les poursuites , lorsqu'il fut arrêté et livré à Charles , qui remit à un tribunal composé de juges de toutes les parties du royaume à prononcer sur le sort du jeune prince. Mais cet appareil de justice et d'impartialité n'avoit été imaginé que pour sauver des apparences trop odieuses. Ce jeune héros , dont le crime avoit été de se commettre aux hasards de la guerre pour réclamer les droits les plus légitimes , fut jugé digne de mort. La sentence fut exécutée publiquement à Naples ; et ce fut la main du bourreau qui , en 1268 , éteignit cette illustre maison de Hohen-Stauffen , ou de Souabe , qui avoit donné à l'Allemagne six des plus grands empereurs qui l'aient gouvernée.

Des historiens ont prétendu excuser le roi de Naples , en disant que la vie de Conradin auroit été la mort de Charles. Affreuse politique , qui punit par un supplice présent un mal qui pouvoit ne pas arriver ! Ce Charles s'est montré sur le trône soupçonneux , dur , tyran , sombre , haï de ceux mêmes qui l'y

avoient placé. Plusieurs revinrent en France, d'autres s'établirent dans la conquête, et ce fut la seconde fois que les François donnèrent des maîtres à cette partie de l'Italie. Deux cent vingt ans auparavant ils l'avoient soumise, conduits par les fils de Tancrède de Hauteville, connus sous la dénomination de rois normands.

On voit par là que le François n'a besoin que d'être conduit pour tenter les choses les plus difficiles; de même, tranquille dans ses foyers, il déploie une égale ardeur pour les sciences et les arts, quand il a l'exemple d'un prince qui les aime et qui les protège: tel fut Louis IX. Les savans, comme nous l'avons déjà dit, trouvoient auprès de lui un accueil favorable, des distinctions flatteuses, des encouragemens et des récompenses. Outre ses bienfaits à l'université de Paris, il en créa une à Bourges, augmenta celle de Toulouse, fit des dons importans à la Sorbonne, et la rendit dépositaire de livres très-précieux pour le temps, et qui ont commencé sa bibliothèque. Il est à remarquer que les premiers de nos poètes et de nos historiens qui ont écrit en françois, Guillaume de Lorris et Villehardouin, vivoient pendant son règne. On croit que ce fut lui qui engagea Vincent de Beauvais, dominicain célèbre, à écrire le *Miroir historial*, que nous avons encore. Aux fonc-

dations littéraires il ajouta des fondations pieuses : la Sainte-Chapelle, divers hôpitaux, et entre autres celle des Quinze-Vingts, et des couvens pour les dominicains, pour les cordeliers et pour les carmes. Ses faveurs tomboient avec profusion sur tous ces ordres. Il a fait des dépenses considérables en chasses, bijoux et ornemens pour les monastères de Saint-Denis et d'autres églises. Louis savoit qu'on le blâmoit de ses prodigalités; mais il répondoit : « Si argent projetois en piafes et ribauderies, cil qui se deult ne m'affoleroit mie. » (Si j'employois mon argent en fastes et en débauches, tel se plaint de moi, qui se garderoit alors de me blâmer.)

On ne doit pas mettre au nombre des générosités répréhensibles ce qu'il dépensoit pour l'éclat du trône et la solennité des fêtes qu'il rendoit nationales. Le peuple montra la part qu'il prenoit à la satisfaction du souverain dans les réjouissances qui eurent lieu lorsqu'il maria sa fille Elisabeth à Thibault II, roi de Navarre, et son fils aîné, Philippe, avec Isabeau d'Aragon. Lorsqu'il fit chevalier ce même Philippe, et Robert son neveu, fils de Robert son frère, tué à la Massoure, tout Paris fut tapissé, et ses habitans se livrèrent à cette vraie joie qui caractérise l'affection. Aussi Louis, touché de ces marques d'attachement, disoit dans une effusion de

tendresse à Philippe son fils, qui devoit lui succéder : « Beau fils, je te prie que te fasses aimer du peuple de ton royaume ; car vraiment j'aimerois mieux qu'un Ecossois vînt d'Ecosse, ou quelque lointain étranger qui gouvernât bien et loyaument, que tu te gouvernasses mal à point et en reproche. »

[1269] Entre les actions sages dont nous avons parlé, la malignité humaine, la jalousie secrète qu'elle excite contre ceux qu'un grand mérite élève au-dessus des autres, a cherché une erreur de jugement, une faute grave en politique, et malheureusement la sévérité de l'histoire présente l'une et l'autre dans la seconde croisade de saint Louis, la huitième et la dernière de toutes. Miné par les maladies, si exténué qu'à peine pouvoit-il revêtir sa cuirasse et charger sa tête de son casque, le pieux roi méditoit toujours la guerre contre les infidèles ; mais où porter ses armes ? En Palestine ? Les chrétiens y étoient si affoiblis qu'on désespéroit d'y pouvoir trouver un port. En Egypte ? Mais elle étoit passée sous le sceptre du redoutable Bondochar ou Bibars, général habile, dont la célébrité remontoit à la journée de la Massoure, et dont les armes, depuis qu'il étoit soudan, avoient également été funestes aux chrétiens, aux Sarrasins et aux Tartares ; d'ailleurs despote absolu, dont les ordres s'exécutoient avec

autant de célérité que de rigueur. Sur un simple soupçon il avoit fait , en un seul jour , massacrer quatre-vingts émirs , ses compagnons d'armes et les instrumens de sa grandeur.

Le secret étoit l'âme de son gouvernement ; il ne vouloit être ni reconnu dans ses courses ou promenades , ni deviné dans ses projets. Un malheureux , le rencontrant dans une de ces circonstances , descend de cheval et se prosterne selon la coutume ; il le fait pendre pour l'avoir décelé. Un de ses premiers émirs , instruit qu'il médite un pèlerinage à la Mecque , vient le prier de le mettre du voyage : Bondochar ordonne qu'on lui coupe la langue dans la place publique. Pendant l'exécution , un héraut crioit : « Tel est le supplice que mérite un téméraire qui a osé sonder les secrets du soudan.

Outre la prudence qui défendoit d'attaquer un prince qui savoit si bien obtenir l'obéissance , il se présenta une autre considération qui détourna de l'Egypte. Omar , roi de Tunis , entretenoit avec le monarque françois une intelligence secrète dont on ignore le but et le motif. On présume que c'étoit de la part du Tunisien le désir d'établir le commerce entre ses sujets et les François. L'adroit Africain , connoissant la passion du monarque , faisoit entrevoir dans la négo-

ciation qu'il embrasseroit volontiers la religion chrétienne, s'il le pouvoit sans trop s'exposer : « Oh ! s'écrioit Louis, si j'avois la consolation de me voir le parrain d'un roi mahométan ! » Il se persuada donc qu'il n'étoit question que d'aider la foi de l'Africain ; l'entreprise cependant n'étoit pas dénuée de tout moyen de tirer parti du plan, que le zèle trop confiant de Louis revêtoit à ses yeux de trop grands avantages. Si le prosélyte trompoit, on attaqueroit sa capitale, qu'on savoit pleine de richesses. Elles serviroient à la conquête de la Terre-Sainte ; la possession de Tunis interromproit les habitudes entre les Maures d'Afrique et ceux d'Espagne, priveroit les Africains des vivres et des munitions qu'ils tiroient des Espagnols, rendroit la mer libre aux croisés pour les recrues et autres secours qu'on leur enverroit de France. Toutes ces raisons étoient fortement appuyées par Charles, roi de Naples. Il promettoit une armée pour cette expédition, et comptoit la composer des mécontents de son royaume, qui étoient en grand nombre, François et autres. Outre le plaisir de s'en débarrasser il espéroit qu'après les avoir jetés sur cette plage, ils y formeroient des établissemens qui demeureroient dans sa dépendance, et mettroient ses côtes à l'abri des incursions barbaresques. Par tous ces motifs, dont celui qu'on fondoit sur la

confiance dans la bonne foi d'Omar étoit assez chimérique, on se détermina pour Tunis.

Le roi fit son testament, dans lequel il confirma les dispositions déjà faites en faveur de ses enfans : à Philippe, l'aîné, sa couronne; à Jean, dit Tristan, Crespy, et ce qu'on a appelé depuis le comté de Valois; à Pierre, le comté d'Alençon et le Perche; à Robert, qui a été la tige des Bourbons, le comté de Clermont en Beauvoisis. Les filles avoient eu leur dot en se mariant; Elisabeth, au roi de Navarre; Blanche, à Ferdinand de la Cerda, héritier de Castille, comme aîné d'Alphonse X, l'astronome, mais dont les enfans, à la mort de leur aïeul, furent privés de leurs droits par Sanche IV leur oncle; Marguerite, au duc de Brabant; Agnès, la dernière, trop jeune pour être mariée, eut dix mille livres, et épousa ensuite Robert II, duc de Bourgogne. Le testament contenoit des legs immenses pour les pauvres, les hôpitaux et les églises. Il offrit la régence à Marguerite son épouse; à son refus, il nomma Mathieu, abbé de Saint-Denis, et le sire de Nesle, deux hommes très-estimés.

[1270] Les préparatifs qu'on lui voyoit faire n'excitoient pas un grand zèle. Le mauvais succès de sa première croisade diminuoit, si elle n'ôtoit pas entièrement la confiance

pour celle-ci. Beaucoup de seigneurs désiroient s'en dispenser sous différens prétextes. Joinville lui-même, le confident, et on peut dire l'ami de Louis, pressé, sollicité, s'excusa sur ce qu'il étoit attaqué de la fièvre. « Venez, lui répondit le roi, nous avons ici des physiciens qui vous guériront aussi bien que les vôtres. » Le sénéchal ne se laissa point gagner. Le monarque, voyant ses démarches pareillement inutiles auprès de beaucoup d'autres, imagina une ruse.

Il écrivit secrètement au pape de lui envoyer un légat pour l'exhorter lui-même au saint voyage. Simon de Brie, cardinal de Sainte-Cécile, vint accompagné d'ambassadeurs du Levant. Dans un parlement tenu à Paris, il fit une harangue pathétique sur l'obligation imposée à tout chrétien de secourir ses frères opprimés. Louis, de qui venoit la proposition, reprit publiquement la croix qu'il n'avoit jamais quittée. Il la fit prendre aussi à ses trois fils, Philippe son aîné; Jean Tristan, comte de Valois; et Pierre, comte d'Alençon; à Alphonse, son frère, comte de Toulouse; à son gendre Thibault, roi de Navarre; et à Robert son neveu, fils de Robert son frère, comte d'Artois. Il obtint aussi le même engagement du comte de Flandre, du duc de Bretagne, des Montmorency, Montpensier, Laval, et autres principaux seigneurs du

royaume. L'enthousiasme gagna même au dehors. Edouard, fils du roi d'Angleterre, leva de belles troupes, moyennant trente mille marcs d'argent que Louis lui prêta. Le prince engagea pour cela une partie de la Gascogne, quoique le roi lui offrit cette somme en pur don. Les jeunes princes emmenèrent leurs épouses, plusieurs seigneurs les imitèrent; et ce cortège, moitié pieux, moitié galant, sous un roi austère, qui n'avoit en vue que la religion, partit de Marseille sur la fin de mars, temps peu propre à commencer une expédition dans un pays où on alloit trouver des chaleurs ardentes et des sables brûlans.

Aussi le premier soin fut-il de mettre à l'abri de l'excès du chaud les princesses, leur suite, les hôpitaux, et tous ceux qui n'étoient pas propres à la guerre. On trouva une vallée rafraîchie par des ruisseaux, et ombragée d'arbres où on les plaça. L'armée entière débarqua à trois lieues de Tunis, et y campa. Louis envoya avertir Omar de son arrivée, et lui rappeler sa promesse pour le baptême. Omar répond qu'il ira le recevoir à la tête de cent mille hommes. C'étoit une escorte trop forte pour une cérémonie. Le roi donna ordre d'attaquer le port, où il vouloit mettre ses vaisseaux qui n'étoient pas en sûreté dans la baie. Malgré une grande résistance il fut pris,

ainsi qu'un fort qui le défendoit, et la ville aussitôt assiégée. Elle étoit si bien munie de gens de guerre, qu'il y avoit peu d'espérance de la prendre autrement que par famine. Les assiégeans y travaillèrent en ravageant les dehors, mais ils ressentirent la disette d'eau et de fourrages avant de la faire souffrir aux assiégés.

L'air étouffant et les exhalaisons pestilentielles des marécages commencèrent à répandre des maladies dans l'armée; le flux de sang, les fièvres chaudes, la dysenterie. Pour avoir une plus grande facilité à se fournir d'eau douce et à se procurer un air frais, l'armée alla camper au-dessous de Carthage. Il y avoit un château qu'on disoit rempli de vivres et de toutes sortes de rafraîchissemens; les François s'en emparèrent de vive force, et n'y trouvèrent presque rien. Ils étoient sans cesse harcelés par les Africains, les battoient à la vérité, mais se ruinoient par leurs victoires. Le siège, que continuoient des corps détachés de l'armée, n'avançoit pas. L'inquiétude se joignit à ces maux : on craignoit de voir paroître à tout moment dans le camp de l'ennemi un grand secours que le soudan Bondochar avoit promis à Omar : de sorte qu'il fut résolu que Louis attendroit son frère Charles, qu'on savoit être parti de Sicile, et qu'on ne tenteroit rien avant son arrivée,

mais qu'on resteroit renfermé dans un camp bien palissadé.

Ce repos forcé enhardissoit les Maures. Ils assiégèrent le camp à leur tour, et fatiguèrent jour et nuit les malheureux soldats, mal nourris et épuisés par des travaux continuels et les maladies. La contagion se répandit, elle atteignit les chefs. Ils mouroient en grand nombre, ou de leurs blessures, ou de la malignité de l'air. On compte que l'armée diminua de moitié en un mois. Le légat du pape et Tristan moururent; Philippe étoit languissant d'une fièvre quarte, et Louis lui-même fut attaqué d'un flux de sang et d'une fièvre violente qui l'étendit sur son lit de mort.

Il en vit les approches avec la confiance d'un chrétien et la sérénité d'un sage. Il appela auprès de lui les principaux de son armée. « Mes amis, leur dit-il, j'ai fini ma course. Ne me plaiguez pas. Il est naturel, comme votre chef, que je marche le premier. Vous devez tous me suivre. Tenez-vous prêts au voyage. » Il leur fit ensuite une exhortation sur leurs devoirs de guerriers, défenseurs de la religion, adorateurs de la croix qu'ils portoient, qu'ils devoient bien prendre garde de déshonorer par une vie licencieuse. Il tâcha aussi de rassermir leur courage par l'espérance du secours prochain que Charles son

frère leur amenoit. Puis, tendant la main à son fils, et le serrant tendrement, il lui dit : « Aime Dieu de tout ton cœur. Sois doux et compatissant pour les pauvres. Soulage-les tant que tu pourras. Ne mets sur ton peuple de tailles et de subsides que les moins onéreux qu'il sera possible, et seulement pour les affaires très-pressantes. Recherche la compagnie des prudens, fuis les mauvais. Ne souffre pas que personne dise devant toi des paroles de médisance ou d'impiété. Fais justice, mon fils, à toi et aux autres. Tiens ta promesse. Si tu as le bien d'autrui, rends-le promptement. Conserve la paix. Si tu es forcé à la guerre, ménage le malheureux peuple. Aime-le, mon cher fils. Vieille sur les juges, et informe-toi souvent de la manière dont ils rendent la justice. » Il finit en le priant de l'aider par prières, messes, oraisons et aumônes par tout le royaume. « Je te donne telle bénédiction que jamais père peut donner à son fils, priant Dieu qu'il te garde de tous maux, et principalement de mourir en péché mortel. » Il reçut ensuite pieusement les sacremens, se fit étendre sur la cendre, prit la croix, la posa sur sa poitrine, ferma les yeux, et rendit l'âme sans effort, en prononçant ces paroles du psaume 5 : « J'entrerai dans votre maison, et je vous adorerais dans votre saint temple. »

A peine avoit-il expiré que la mer se couvrit de vaisseaux pavoisés , ornés de banderoles , d'où partoient une musique bruyante et des cris de joie. C'étoit l'armée de Sicile qui arrivoit. Charles , étonné de n'entendre pas répondre à ses démonstrations d'allégresse , alarmé de ne voir sur le rivage que des signes de désolation , se jette dans une barque , arrive , va à la tente royale , voit son frère dont le visage respiroit encore la douceur et la bonté. Il se précipite sur ce corps inanimé avec tout l'abandon du plus sincère attachement , le presse entre ses bras , et l'arrose de ses larmes. Tout le camp retenoit de soupirs et de sanglots. La perte étoit commune. Princes , seigneurs , chevaliers , soldats , confondus ensemble , pleuroient également un bon roi , un brave guerrier , qui leur étoit ravi dans une terre étrangère , au moment des plus grands périls. La vénération générale a donné à Louis IX le titre de *saint* , que l'Eglise lui a confirmé.

Le président Hénault remarque deux hommes dans saint Louis , l'homme public et l'homme privé. « Ce prince , dit-il , d'une valeur éprouvée , n'étoit courageux que pour de grands intérêts. Il falloit que des objets puissans , la justice ou l'amour de son peuple , excitassent son âme , qui , hors de là , sembloit foible , simple et timide. C'est ce qui faisait

qu'on lui voyoit donner des exemples du plus grand courage quand il combattoit les rebelles, les ennemis de son État, ou les infidèles; c'est ce qui faisoit que, tout pieux qu'il étoit, il savoit résister aux entreprises des papes et des évêques, quand il pouvoit craindre qu'elles n'excitassent des troubles dans son royaume; c'est ce qui faisoit que, sur l'administration de la justice, il étoit d'une exactitude digne d'admiration. Mais quand il étoit rendu à lui-même, quand il n'étoit plus que particulier, alors ses domestiques devenoient ses maîtres, sa mère lui commandoit, et les pratiques de la dévotion la plus simple remplissoient ses journées. A la vérité, toutes ces pratiques étoient ennoblies par les vertus solides, et jamais démenties, qui formèrent son caractère. »

On ne retranchera de ce portrait qui paroît fidèle que l'imputation d'avoir laissé ses domestiques devenir ses maîtres. Jamais saint Louis n'eut de favoris. Il étoit bon avec ceux qui le servoient dans son intimité, mais jamais dominé par eux : nous remarquerons même que, dans ses dernières leçons à son fils, il lui donna ce conseil : « Sois libéral avec tes serviteurs, mais garde ta gravité avec eux. »

Il mourut le 25 août, à cinquante-cinq ans, la quarante-quatrième année de son

règne. Marguerite son épouse lui survécut quinze ans. Son éloge peut être renfermé dans cette remarque, qu'elle rendit heureux celui qui auroit voulu ne vivre et ne régner que pour le bonheur des autres. Si l'on eut à reprocher à saint Louis des fautes et des foiblesses, il faut reconnoître qu'il a eu toutes les vertus et aucun vice : éloge qui ne convient à presque aucun des personnages que l'histoire propose à l'estime et à la vénération publique.

PHILIPPE III, DIT LE HARDI,

AGÉ DE 25 ANS.

APRÈS quelques jours donnés à la douleur, jours de stupeur et de découragement, où, si les Maures eussent attaqué l'armée, ils auroient pu la détruire, on songea aux mesures nécessaires dans la circonstance. Le nouveau roi envoya porter cette triste nouvelle en France aux régens, qu'il confirma. Il se fit prêter le serment de fidélité par tous ceux qui étoient présens. Le roi Charles prit le commandement du consentement de tous. Il étoit bon général, grand politique, deux qualités précieuses dans un chef en ce moment critique.

Il s'agissoit de finir au plus tôt, et sans de

grands sacrifices , cette malheureuse expédition ; mais il importoit fort que l'ennemi ne pénétrât pas ce désir. On le provoqua , il fut vaincu , et sa défaite l'engagea à une négociation. Omar avoit un intérêt pressant de se délivrer de ces fâcheux hôtes , dont l'audace pouvoit à la fin être funeste à Tunis qu'ils assiégeoient toujours. C'est pourquoi il accorda des conditions beaucoup plus favorables qu'on n'avoit droit de les espérer. Ce ne fut point la paix , mais une trêve de dix ans , différence médiocrement importante pour le roi de Tunis , qui s'inquiétoit peu de ce qui pouvoit arriver au bout de ce terme. On croit aussi que les croisés préférèrent une trêve à la paix , parce que saint Louis, dans sa dernière exhortation , leur avoit expressément recommandé de ne point faire la paix avec les infidèles. Les croisés ont été imités en cela par les chevaliers de Malte , qui ne faisoient avec l'empire ottoman que des trêves , mais si rapprochées l'une de l'autre , qu'elles étoient à la fin devenues une paix perpétuelle qui les rendoit inutiles au but de leur institution.

On convint que le port de Tunis seroit désormais franc , et les marchandises qu'on y apporteroient exemptes de douanes ; que les habitans françois de Tunis , chargés de chaînes au moment de l'arrivée de leurs compatriotes , seroient mis en liberté ; qu'ils pourroient

avoir des églises ; qu'on n'empêcheroit pas les musulmans de se faire chrétiens ; que le roi de Tunis paieroit tous les ans un tribut que Charles prétendoit lui être dû , et dont il avoit fait un des motifs de la guerre ; que , pour les frais faits par les seigneurs françois , il leur seroit payé deux cent mille onces d'or, dont la moitié comptant et le reste dans deux ans.

L'argent devoit être partagé entre les soldats, et il ne le fut pas ; ils manquèrent aussi le pillage de Tunis, qu'on leur avoit promis , de sorte qu'ils partirent assez mécontents ; mais un grand nombre d'entre eux ne portèrent pas jusqu'en France leurs murmures et leurs plaintes. La flotte prit le chemin de la Sicile. Une tempête la surprit dans la rade de Trépani, lorsqu'elle étoit près d'aborder. Dix-huit gros vaisseaux, et un grand nombre de petits, chargés des équipages de l'armée , périrent à la vue du port, et avec à peu près quatre mille personnes de toute condition. Heureusement pour eux , les trois rois de France, de Navarre et de Sicile, les principaux seigneurs et leur suite, avoient eu le temps de débarquer.

[1271] Philippe fut retenu en Sicile par un reste de la maladie contractée à Tunis, et par celle plus considérable de Thibault, roi de Navarre, son beau-frère, qui mourut

quinze jours après son débarquement. Sa femme lui survécut peu. Isabelle d'Aragon, épouse de Philippe, traversant à cheval une petite rivière en Calabre, fit une chute qui lui causa une fausse couche dont elle mourut. Alphonse, frère de saint Louis, comte de Toulouse, et Jeanne son épouse, moururent aussi en Italie, en revenant de cette funeste expédition : ainsi le nouveau roi entra en France avec les tristes restes du roi son père, de la reine Isabelle son épouse, de Tristan son frère, du roi de Navarre son beau-frère, d'Alphonse son oncle, et de Jeanne, comtesse de Toulouse, sa tante. Son règne commença donc par des funérailles. Celles de saint Louis furent attendrissantes. Philippe porta lui-même, avec les seigneurs de sa suite, les os de son père dans un coffre, depuis Paris jusqu'à Saint-Denis. C'étoit la coutume que les amis et les parens rendissent ces derniers devoirs en personne à ceux qu'ils pleuroient. Ce respect pour les morts fait honneur aux mœurs de ce siècle.

Les impressions lugubres de ces malheurs furent suspendues, mais ne furent point effacées par le sacre de Philippe, qui se fit à Reims. Il y avoit peu de familles qui n'eussent des chefs ou des parens très-proches à regretter. Chacun s'occupa de ses pertes et du soin de les réparer. C'est peut-être à cette

espèce d'affaïssement général , à l'attention exclusive que chacun apporta à ses intérêts prochains et personnels , qu'est due la paix pendant les quinze années que régna Philippe-Hardi. Quelques bruits de guerre se firent entendre sur les frontières , mais sans grands événemens.

[1272] Ils avoient été occasionnés par les usurpations des deux beaux-frères, Géraud , comte d'Armagnac, et Roger-Bernard, comte de Foix, sur Casaubon , seigneur de Sompuy. Le malheureux spolié réclama l'aide de Philippe , et lui céda même sa seigneurie. Les détenteurs de Sompuy ne tinrent aucun compte du changement de possesseur. Philippe indigné se propose de châtier les rebelles de manière à prévenir la tentation de les imiter. A cet effet il convoque le ban et l'arrière-ban des vassaux de la couronne , et fixe leur rendez-vous à Tours. Ceux qui ne s'y trouvèrent point furent condamnés à des amendes qui servirent à défrayer les autres. A l'approche de cet appareil formidable , Géraud prit le parti de la soumission : pour Roger , confiant en ses montagnes et en son château de Foix , taillé dans le roc , il osa défier la puissance du roi au pied même de ses murailles. La fierté du vassal excite l'opiniâtreté du suzerain. Une multitude de travailleurs est commandée pour tailler la roche.

Pressés et soutenus tour à tour par l'impatience du prince et par ses encouragemens, ils avancement les travaux avec une célérité qui porte enfin la terreur dans le sein du comte. Il demande à traiter ; mais le roi veut qu'il se rende à discrétion, et Roger est contraint d'en passer par cette extrémité. Une détention d'un an fut la peine imposée à sa félonie : au bout de ce temps , le roi lui rendit sa faveur.

Il est remarquable que, vingt ans après, le fils de Philippe se porta pour médiateur entre lui et la maison d'Armagnac, que la succession de Béarn avoit brouillée avec son ancien allié. Le dernier vicomte de Béarn n'avoit laissé que des filles. Roger avoit épousé l'aînée, déclarée héritière par le testament de son père, et Géraud, la cadette. Bernard, fils de celui-ci, prétendit que le testament étoit supposé, et de là entre les deux maisons des hostilités qui durèrent quatre-vingts ans. Le parlement de Toulouse, investi de cette affaire dès l'origine, ordonna le duel entre l'oncle et le neveu. Il eut lieu à Gisors en présence de Philippe-le-Bel, qui sépara les combattans, et qui essaya vainement de les accorder en leur assignant à chacun une portion de l'héritage. Il resta en définitive à la maison de Foix, d'où il passa à la maison d'Albret, puis à celle de Bourbon.

[1276] Une autre guerre en Espagne sui-

vit d'assez près celle de Foix, et fut encore moins fertile en événemens militaires. L'occasion en fut donnée par Alphonse X, roi de Castille, dit le Sage et l'Astronome, celui à qui les Allemands offrirent le trône impérial pendant les temps d'anarchie qui suivirent la mort de Conrad, père du jeune Conradin. Il étoit fils de saint Ferdinand et petit-fils de Bérengère, sœur de Blanche, mère de saint Louis. On est incertain si Bérengère étoit ou non l'aînée de Blanche. Elle avoit épousé Alphonse, roi de Léon, cousin-germain de son père. Le pape avoit refusé des dispenses et contraint même, au bout de quelques années, les deux époux à se séparer; seulement il avoit légitimé leurs enfans. De ces faits il résultoît qu'à la mort de Henri, roi de Castille, frère commun de Blanche et de Bérengère, le trône appartenoit à saint Louis, soit comme fils de l'aînée, si Blanche l'étoit en effet; soit, dans le cas contraire, comme évinçant les enfans nés d'une union qui avoit été déclarée nulle. Louis ne jugea point à propos de faire valoir ses droits. Il y renouça même formellement depuis en faveur de l'alliance d'une de ses filles, Blanche, avec Ferdinand de La Cerda, fils aîné d'Alphonse, et sous la condition que les enfans de La Cerda hériteroient de la Castille, lors même que leur père viendrait à mourir avant leur aïeul. Le cas prévu arriva.

Sanche, second fils d'Alphonse, se distinguoit alors contre les Maures. Son père, par inclination pour lui, interroge les états de Castille sur le sort de sa succession. Ils décident que Sanche est l'héritier du trône, conformément aux coutumes des Goths, chez qui les droits de la proximité prévalaient sur ceux de la représentation, coutume que sembloit attester la clause même du traité relatif aux enfans de La Cerda, laquelle eût été inutile si l'usage contraire n'eût pas été constant.

Quoi qu'il en soit, Philippe, sur cette déclaration, se crut obligé de maintenir les droits de ses neveux et les siens. Il fit des préparatifs immenses, mais les hostilités ne furent pour ainsi dire que commencées. Alphonse fit des avances pour la paix, et l'obtint sans sacrifice, par l'adresse qu'il eut de faire entrevoir qu'il étoit et seroit toujours instruit de toutes les mesures prises et à prendre contre lui. Les dangers que pouvoient courir le monarque et l'Etat, d'une intelligence pratiquée au sein même du conseil, parurent d'un intérêt plus grave que les motifs qui avoient allumé la guerre, et les firent oublier. On s'en fit même un devoir de reconnaissance envers Alphonse, et la recherche du traître devint l'unique objet de tous les soins du gouvernement. Les soupçons s'arrêtèrent sur le grand chambellan La Brosse,

et ils ajoutèrent aux griefs qui peu après déterminèrent sa perte. Alphonse, au reste, fut mal payé du zèle qu'il avoit témoigné pour Sanche son fils : presque entièrement dépouillé par lui, il le maudit en mourant, et rappela les La Cerda à sa succession ; mais il étoit trop tard, et leur ancien protecteur, occupé alors en Aragon, ne put venir à leur aide.

Philippe profita des avantages que Blanche sa grand'mère avoit ménagés au royaume, en mariant Alphonse son fils à l'héritière de Toulouse, à condition de réversion de tous ses états à la couronne, en cas que les époux mourussent sans enfans. Quand le roi fut débarrassé des soins les plus urgens, il songea à recueillir cette belle succession que lui ouvroit la mort de son oncle et de sa tante, arrivée, comme nous l'avons dit, en Italie, en revenant de Tunis. Le roi de Sicile forma quelques prétentions sur l'héritage de son frère ; mais elles furent détruites par un arrêt formel du parlement, et sur ce principe, qu'à défaut d'hoirs, les domaines concédés à titre d'apanage retournent de droit à la couronne. En conséquence Philippe y réunit solennellement le Poitou, l'Auvergne, une partie de la Saintonge et du pays d'Aunis, et le comté de Toulouse, qui comprenoit, outre la province de ce nom, des parties considérables du

Rouergue , du Querci et de l'Agénois. Cette réunion eut lieu après le sacre.

Le roi n'avoit que vingt-~~six~~ ans lorsqu'il perdit Isabelle d'Aragon , qui , en cinq années de mariage , lui avoit donné quatre enfans , dont il lui restoit trois fils , l'aîné nommé Louis , le deuxième Philippe , comme son père , et le troisième Charles de Valois. Après trois années de veuvage , il avoit songé à de secondes noces et avoit épousé Marie , sœur du duc de Brabant. Elle fut amenée par son frère , reçue avec magnificence au milieu du concours des grands du royaume , que le roi avoit mandés pour la cérémonie du couronnement de la princesse , qui se fit dans la Sainte-Chapelle de Paris. Marie étoit belle et spirituelle. Elevée dans la cour de Brabant , où les lettres étoient en honneur , elle en porta le goût sur le trône. On dit même qu'elle aidait de ses conseils un célèbre poète de son temps , Adenez le Roi , qui lui dut une partie de sa réputation.

[1278] Ses talens et ses grâces lui donnèrent beaucoup de crédit auprès de son mari. Ce prince , depuis son veuvage , s'étoit laissé subjugué par un homme de basse naissance , nommé La Brosse , qui avoit été barbier ou chirurgien de son père. Il lui donna la charge de grand chambellan , et lui confioit la direction de ses principales affaires. Il est assez dif-

ficile de démêler les fils de l'intrigue qui le perdit. On ne s'en donneroit pas la peine, et on épuiserait ce sujet en peu de mots, en disant que ce fut un homme que la faveur tira du néant, et que l'indignation publique y fit rentrer, chose assez ordinaire dans les cours; mais il y eut dans cette affaire des circonstances qui méritent du détail. Voici comme on peut se les représenter.

La Brosse, accoutumé à jouir seul de la confiance du roi et à décider de tout souverainement, trouve mauvais que la jeune reine obtienne des grâces sans daigner les faire passer par son canal. Il appréhende qu'elle ne le supplante dans l'esprit du roi, et il travaille sourdement à la détruire elle-même. Ce projet n'est pas plutôt soupçonné que les flatteurs du ministre, tous ceux qui attendoient de lui des dignités ou des richesses, dont il avoit été jusqu'alors le distributeur, amentés contre la reine, s'empressent à l'envi de la noircir. On rend suspecte au roi la conduite facile de sa jeune épouse, si éloignée de la gravité de la cour de saint Louis son père. On lui fait entendre que Marie est indignée de ce que les enfans de la première femme succéderont au trône au préjudice de ceux qu'elle pourra avoir, et qu'elle se plaint hautement de cette loi comme d'une injustice.

Dans ces entrefaites, le jeune Louis est

attaqué d'une fièvre maligne , accompagnée de convulsions. Il meurt. Des taches livides paroissent sur sa peau ; quelques-unes , à l'ouverture du corps , se manifestent dans les entrailles. Il est empoisonné , s'écrie-t-on ! et c'est la reine , ajoutent les soudoyés de La Brosse , qui a commis le crime. Marie accuse au contraire La Brosse , et soutient que c'est lui-même qui l'a commis , afin de le rejeter sur elle et la perdre. Elle fait remarquer que tous ceux qui entourent le prince et qui l'ont servi pendant sa maladie sont du choix de La Brosse ; elle demande qu'on les interroge , qu'on les applique même à la torture , s'il le faut ; qu'enfin l'on approfondisse cet affreux mystère.

Le roi se trouvoit fort embarrassé entre un homme en qui il avoit une pleine confiance , et l'épouse qu'il aimoit. Les choses en vinrent au point qu'il étoit question , faute de preuves , d'ordonner le combat. Le duc Jean , frère de Marie , qui l'avoit amenée si pompeusement à son époux , arriva pour soutenir en champ clos l'innocence de sa sœur , et lui servir de champion , s'il se présentoit un accusateur. Or , si le champion de la reine eût succombé , selon la loi existante , elle auroit été brûlée vive , comme empoisonneuse.

Il parut que cette offre de combat n'étoit qu'une bravade pour faire impression sur l'es-

prit du roi. Car où La Brosse, un homme de rien, sans soutien, sans alliance, auroit-il trouvé un champion contre le frère de la reine et les plus grands seigneurs du royaume déclarés pour elle ? Le roi tenoit cependant toujours à ses soupçons ; ils lui faisoient chercher des éclaircissemens par tous les moyens. Il employoit menaces, promesses, recours aux personnes pieuses qu'il croyoit pouvoir tirer la vérité du ciel. On ne sait qui lui indiqua une béguine, espèce de religieuse de Nivelles en Brabant, célèbre dans le pays par ses révélations. Ce ne fut certainement pas La Brosse qui désira, pour découvrir la vérité, un oracle pris dans les états de son ennemi, et qui étoit sous la puissance du frère de la reine, sa partie : mais, s'il ne put empêcher que le roi ne la consultât, il fit du moins nommer, pour recevoir son secret, l'évêque d'Evreux, qui étoit son parent, et un abbé de mince capacité.

On entrevoit obscurément qu'il y eut auprès d'elle une négociation ; qu'elle répugnoit à se mêler de cette affaire ; qu'à la fin elle consentit à s'ouvrir à l'évêque, mais seulement en confession, et elle ne dit rien à l'abbé. « Que m'apportez-vous ! » dit le roi au prélat arrivant ; il répond qu'il n'a pu rien tirer d'elle qu'en confession. « Je ne vous avois pas envoyé pour la confesser, » répond le roi, et

il députe à la recluse un autre évêque et un chevalier du Temple. Leur rapport se trouve favorable à la reine , mais n'est pas encore assez concluant.

Dans ces circonstances , un homme , dont on ne dit ni le nom ni la qualité , tombe malade dans un couvent de Melun. On ne dit pas non plus d'où il venoit. Il étoit chargé d'une lettre qu'il confie à un religieux , en lui recommandant de ne la remettre qu'entre les mains du roi lui-même : il meurt. Le religieux s'acquitte de la commission. Philippe communique la lettre à son conseil. On ne dit pas ce qu'elle contenoit , mais seulement qu'au sceau elle fut reconnue pour être de La Brosse. Il fut condamné comme convaincu de trahison , d'intelligence avec les ennemis de la France , de vol , de péculat : et de quels crimes un disgracié n'est-il pas coupable ? Il fut condamné à être pendu ; et le duc de Bourgogne , celui de Brabant , le comte d'Artois et beaucoup de seigneurs assistèrent à l'exécution. Un historien remarque , au sujet de la croyance accordée à la recluse de Nivelles , « que c'est à la cour , où on se pique d'être au-dessus du préjugé vulgaire , que se trouve le plus de crédulité sur ce qu'on appelle astrologie , divination , nécromancie. » Cette crédulité vient de l'importance que les grands attachent à leur existence , bien différens de

saint Louis, qui, comme nous l'avons vu, ne se croyoit pas plus qu'un autre homme.

La mort de La Brosse fut le salut de la reine. Il ne fut plus question du poison. Cette inculpation n'avoit été de part et d'autre qu'un moyen subsidiaire. La véritable cause de la lutte étoit la jalousie de crédit et d'autorité ; et dans cette lutte, la reine jeune et belle devoit triompher.

[1282] Les événemens de l'intérieur sont peu importans sous cette époque de Philippe-le-Hardi ; mais les *vêpres siciliennes*, cet affreux massacre commis hors du sol de la France, ne doivent pas être omises dans son histoire. On se rappelle que les François conquièrent les royaumes de Naples et de Sicile sous Charles d'Anjou. Leur chef ne se fit pas aimer ; et, trop accueillis des femmes, les conquérans se firent redouter des hommes. Ils se moquoient de la jalousie des uns, abusoient de la complaisance des autres, tournoient en ridicule moins la religion que ses mystères, qui les gênoient. Ainsi les peignent les auteurs italiens, qui prétendent par là justifier l'horrible vengeance exercée contre eux. Le lundi de Pâques le son des cloches qui appelloient les fidèles à vêpres fut le tocsin qui sonna la mort de tous les François. Ce massacre cependant ne fut pas prémédité ; il fut le pur effet du hasard. Une révolte, il est vrai,

étoit préparée et organisée de longue main par Jean de Procida, gentilhomme sicilien, qui avoit pris toutes les formes pour soulever les princes et les peuples contre les François : mais le moment d'éclater n'étoit pas encore fixé, lorsque les cris de la pudeur outragée en pleine rue, et en la personne d'une jeune fille qui se rendoit à vêpres, devinrent comme le signal qui arma soudain tous les bras contre eux. Les Siciliens les assaillirent de toutes parts dans les églises, dans les rues, dans les maisons. Les alliances contractées ne furent qu'un moyen de plus pour les trouver et s'en défaire. On les assassinoit dans les bras de leurs épouses. Les pères fendoient le ventre de leurs filles, en tiroient les fruits de leurs mariages avec les François, et les écrasoient contre les murailles. On fait monter le nombre de ceux qui périrent de douze à vingt-quatre mille. Un seul homme, nommé Guillaume de Pourcelet, gentilhomme provençal, fut épargné à cause de sa grande probité. La ferme contenance des François à Messine les sauva du massacre ; mais ils furent obligés d'évacuer l'île.

[1282-84] Après le massacre, le peuple, comme il arrive d'ordinaire, fut effrayé lui-même des excès de sa fureur. Il demande grâce, et envoie à Rome prier le pape de solliciter son pardon auprès de Charles. Celui-

ci , à la nouvelle de ces assassinats , étoit parti d'Italie , bouillant de colère , et il assiégeoit Messine. Ses troupes , peu nombreuses d'abord , se fortifièrent successivement par l'arrivée de celles que Philippe son neveu lui envoya , et par les secours que lui menèrent les comtes d'Artois , de Bourgogne , de Boulogne , de Danmartin , de Joigny , les seigneurs de Montmorency , et d'autres renommés chevaliers , accourus de toutes parts pour punir les assassins de leurs compatriotes.

Les Messinois étoient près de se rendre , sans autre ressource que la pitié de Charles , le moins miséricordieux des hommes , lorsqu'ils virent arriver , à la tête de forces considérables , don Pèdre , roi d'Aragon. Il prétendoit avoir des droits sur la Sicile , comme vengeur et comme héritier de l'infortuné Conradin , cousin-germain de Constance sa femme , fille de Mainfroi. A la vérité , l'apparition de son armée fit lever le siège ; mais , quoiqu'il reçût des renforts de plusieurs princes d'Italie , qui partageoient le ressentiment des Siciliens contre les François , quoiqu'il en tirât de l'empereur de Constantinople , auquel Charles avoit enlevé ce qui restoit aux Grecs dans le Ravennat et la Calabre , l'Aragonois se vit bientôt inférieur à Charles , aidé de toutes les forces de France et de la protection du pape , qui excommunia don Pèdre

comme envahisseur d'un fief de l'Eglise. Persuadé que, pour obtenir un répit dont il avoit besoin, il ne s'agissoit que de piquer d'honneur son antagoniste, l'Aragonois, sous prétexte de ne pas faire de la Sicile un champ de carnage, propose à Charles un combat de cent contre cent chevaliers, dont les deux rois seront les chefs. Le défi est envoyé en termes trop piquans pour n'être pas accepté; le champ, le lieu sont fixés à Bordeaux, le terme dans six mois. Les hostilités sont suspendues, au grand désavantage de Charles: les deux adversaires se rendent à Bordeaux, l'un comparoît le matin, l'autre l'après-midi du jour indiqué. Ainsi ils n'eurent garde de se rencontrer; mais le désiroient-ils? Charles meurt dans l'année. La guerre est reprise, et la Sicile, qui avoit été si long-temps l'arène des Carthaginois et des Romains, le devient encore des Espagnols et des François pendant deux siècles.

[1285] Dans le cours des hostilités qui se prolongèrent, le jeune roi de Navarre, qui étoit accouru au secours de Charles, mourut dans la Pouille. Il laissoit une jeune princesse unique héritière de ses états. Par leur position ils convenoient fort au roi d'Aragon; mais, par la même raison, ils ne convenoient pas moins au roi de France. Tous deux montrèrent de l'empressement pour l'héritière dont

la main donneroit la couronne à celui qui l'obtiendrait. Philippe l'enleva à don Pèdre , qui s'en 'croyoit déjà sûr pour un de ses fils , et conclut le mariage de la jeune reine avec Philippe son fils aîné , auquel il fit prendre le titre et la couronne de roi de Navarre , conjointement avec son épouse.

La querelle entre les deux rois n'en resta pas là. Dans l'excommunication par laquelle le pape Martin IV prétendoit priver don Pèdre du royaume de Sicile , il avoit enveloppé la déchéance du trône d'Aragon. Le souverain pontife en offrit la couronne au roi de France ; il l'accepta pour Charles son second fils , et se mit en état d'aller le mettre en possession. Pendant qu'il conduisoit une partie de son armée par terre , il embarqua l'autre sur ses propres galères , et sur des vaisseaux pisans et génois qu'il avoit loués.

Les commencemens de l'expédition furent brillans. Philippe entra triomphant dans plusieurs villes d'Aragon , où il fit reconnoître son fils. Se croyant alors sûr du succès , par économie ou par d'autres motifs , il renvoya les vaisseaux soudoyés. Les siens , retirés dans le port de Roses , furent attaqués par l'amiral aragonois , qui en prit et détruisit quelques-uns ; les François eux-mêmes furent réduits à brûler quinze galères , désespérant de les sauver. Après les premiers succès , l'armée

de terre , dénuée des rafraîchissemens que la mer pouvoit fournir , languit et se fondit insensiblement. Le roi songea à se retirer. Soit de chagrin ou de fatigue , peut-être l'un et l'autre , il tomba malade , et mourut à Perpignan le 6 octobre. Telle fut l'issue de la seule guerre importante que Philippe ait eue pendant son règne. L'histoire ne rapporte de lui aucune action particulière d'audace , qui ait dû lui mériter plus particulièrement le surnom de Hardi. On conjecture qu'il lui vint de sa conduite dans l'expédition d'Afrique , et du courage et de la fermeté qu'il fit paroître dans la position hasardeuse où il se trouva après la mort de son père : mais , hardi dans les combats , l'affaire de La Brosse marque qu'il étoit timide et irrésolu dans le conseil. On pourroit lui reprocher sa confiance aux révélations d'une bégue , si cette opinion lui avoit été particulière ; mais c'étoit celle du temps.

Sous Philippe-le-Hardi ont commencé les anoblissemens , qu'il faut distinguer des affranchissemens. On sortoit de la classe des serfs par la possession d'un fonds. La nécessité où s'étoient trouvés les croisés de vendre des parties de leurs domaines pour faire leurs équipages avoit rendu ces acquisitions communes ; mais le fief n'anoblissoit qu'à la troisième génération. Philippe étendit ce privilège à ceux qui se distinguèrent dans les arts.

Un célèbre orfèvre, nommé Raoul, est le premier qui en a joui. Cette concession fait honneur au discernement de Philippe, peut-être aussi à sa politique, puisque le mélange qui se fit dans la noblesse diminua beaucoup la considération dont elle jouissoit parmi le peuple, et la rendit moins redoutable à l'autorité royale.

D'un autre côté, Philippe assura l'intégrité de la monarchie, lésée par l'ancienne coutume qui faisoit passer les apanages des princes, faute d'enfans, aux héritiers collatéraux. Il ordonna que, faute d'héritiers directs, ces apanages seroient réunis à la couronne; mais il accorda le droit d'hériter aux filles, qui portoient ensuite ces apanages, par mariage, dans d'autres familles. Son successeur remédia à cet abus, en bornant le droit d'hériter aux seuls enfans mâles, et en ordonnant, après l'extinction de leur postérité mâle, la réversion des apanages à la couronne. C'est ainsi que les rois de la troisième race, qui avoient favorisé l'érection de grands fiefs pour se faire aider par les possesseurs à monter sur le trône, se sont servis de la multiplication des petits pour diminuer l'autorité des grands vassaux en la divisant, et pour parvenir, comme ils ont fait, à restituer au royaume son ancienne étendue.

On dit que sous Philippe-le-Hardi se tint

à Montpellier une assemblée solennelle , composée de plusieurs princes chrétiens et des ambassadeurs des absens , et qu'ils y stipulèrent que les domaines de leurs couronnes seroient inaliénables. On n'a point les clauses du traité passé entre eux ; on ignore si ce fut une garantie réciproque de leurs états. Il n'est même pas certain que cette convention ait existé. Philippe III mourut à quarante ans , après en avoir régné quinze. Il laissa deux fils et une fille d'Isabelle d'Aragon sa première femme , un fils et deux filles de Marie de Brabant la deuxième. Celle-ci vécut encore trente-six ans après la mort de son époux , très-considérée à la cour de son beau-fils et dans celles de ses successeurs.

PHILIPPE IV , DIT LE BEL ,

AGÉ D'ENVIRON 17 ANS.

[1286-89] PHILIPPE IV , dit le Bel , étoit à Perpignan , auprès de son père , quand ce prince mourut. Le monarque , âgé seulement de dix-sept ans , alla se faire sacrer à Reims , et prit la couronne de France , conjointement avec Jeanne son épouse , fille et héritière de Henri-le-Gros , comte de Champagne et roi de Navarre.

Philippe-le-Hardi , en mourant , laissa à

son fils trois grandes affaires à terminer, trois couronnes à assurer dans sa famille, 1^o celle d'Aragon, que le pape lui avoit offerte en représailles de l'usurpation de la Sicile par Pierre-le-Grand, après les Vêpres Siciliennes, et que Philippe avoit acceptée pour Charles de Valois son second fils; 2^o celle de Castille, qu'il falloit enlever à don Sanche IV, qui la possédoit au préjudice des deux enfans de Ferdinand de La Cerda son aîné, époux de Blanche, fille de saint Louis, laquelle étoit devenue veuve avant la mort de son beau-père, Alphonse X, roi de Castille; 3^o celle de Naples et de Sicile, qu'il falloit affermir sur la tête de Charles-le-Boiteux son neveu, fils et héritier de Charles d'Anjou, conquérant de ces deux royaumes.

[1290-91] Ces trois prétentions ne furent ni abandonnées, ni soutenues avec beaucoup d'activité; Philippe agit comme s'il eût compté moins sur les efforts qu'il pouvoit faire que sur le bénéfice des circonstances futures. Elles se présentèrent en effet assez à propos pour un accommodement général. Alphonse II, après la mort de Pierre, roi d'Aragon, son père, retient sa couronne, abandonne à don Jaime II son frère celle de Sicile; donne la liberté à Charles-le-Boiteux, roi de Naples, que son père avoit fait prisonnier, et la lui rend à condition que Charles, à son

tour, les délivrera des poursuites du duc de Valois ; ce qui fut obtenu par la cession que fit Charles au duc de son comté d'Anjou, moyennant qu'il renonçât à ses prétentions sur l'Aragon. Quant aux droits des La Cerda, les rois de France et d'Aragon, dans une conférence tenue à Bayonne, convinrent qu'il seroit donné à ces princes trente-deux villes et le duché de Médina-Cœli, dont leurs descendans jouissent encore. Ainsi, des trois couronnes, la maison de France ne conserva que celle de Naples, et privée encore de la Sicile, son plus beau fleuron.

Le roi d'Angleterre, Edouard I, contribua à ces arrangemens, comme allié de toutes les parties, et même parent de plusieurs. Il vécut d'abord en bonne intelligence avec Philippe-le-Bel, et fut reçu à Paris avec grande magnificence, quand il vint faire hommage des terres qu'il tenoit en France. Il céda alors le Querci, à charge d'une rente de trois mille livres tournois, que le roi de France lui assura.

[1292-93] Ces démonstrations amicales cachotent des intentions hostiles ; on pouvoit remarquer que les deux rois se fortifioient d'alliances pour attaquer ou se défendre. Philippe flattoit Guy de Dampierre, comte*

* Guy de Dampierre, comte de Flandre, étoit fils de Guillaume, qui en avoit épousé l'héritière.

de Flandre , province par où l'Anglois pouvoit faire l'irruption la plus subite en France. Il désiroit se rendre maître de sa fille , afin de la faire épouser à Louis son fils , quand ils seroient nubiles l'un et l'autre. Edouard avoit formé les mêmes prétentions pour son fils aîné , nommé Edouard comme lui ; et le comte les avoit approuvées sans attendre l'agrément du roi , nécessaire en pareil cas , selon les lois féodales , aux vassaux immédiats de la couronne. Ce sujet de rivalité , joint à beaucoup d'autres , faisant aisément prévoir au roi d'Angleterre l'infailibilité de la guerre , il s'employa de bonne heure à susciter des ennemis à la France. A cet effet , il prêta cent mille francs à Adolphe de Nassau , empereur d'Allemagne , à condition d'entrer en France avec une armée quand il en seroit requis. Par adulations et par présens il gagna encore Amédée , comte de Savoie , très-accessible à ce genre de séduction. Il donna aussi une de ses filles en mariage à Henri , comte de Bar , et Guillaume étoit le second fils de Guy I de Dampierre , grand bouteiller de Champagne , qui avoit épousé l'héritière de Bourbon. Les deux héritages , entrés dans la famille de ce dernier , passèrent depuis , par des mariages , l'un dans la maison d'Autriche , et l'autre dans la maison de France ; et ainsi ces deux illustres maisons se sont trouvées avoir , par les femmes , une origine commune en la personne du premier Guy de Dampierre.

et une autre à Jean, duc de Brabant : par là il investissoit la France au dehors, et dans l'intérieur il entretenoit des liaisons avec des mécontents qui devoient se montrer au moment de la rupture.

[1293-96] La guerre fut commencée par une rixe entre deux matelots, l'un anglois, l'autre normand. Ils faisoient assaut à coups de poing sur le port de Bayonne. Suivant une relation, le Normand glisse, et tombe par malheur sur son couteau qui lui perce le cœur. Suivant un autre, l'Anglois, irrité de la supériorité de son adversaire, tire son couteau et le tue en trahison. Ce dernier récit est apparemment celui qui fut cru par les matelots normands. Ils demandèrent la punition du coupable; ils ne purent en obtenir réparation des Anglois, auxquels appartenoit Bayonne, et ils en tirèrent vengeance. Ayant pris en mer plusieurs vaisseaux anglois, ils en pendirent les matelots. Ceux-ci usèrent de représailles : ils se poursuivirent avec acharnement. Ces violences exigèrent une véritable intervention des deux rois. Il y eut des conférences à ce sujet. On ne s'accorda pas, et Philippe cita Edouard, son vassal, au parlement de Noël, pour répondre des dommages causés par ses sujets sur les côtes de France. Comme il ne comparut pas, le roi envoya le connétable de Nesle pour se saisir de tous les

domaines que les Anglois possédoient en-deçà de la mer. Cette commission s'exécuta facilement, parce que les villes de ces provinces se livrèrent elles-mêmes.

Dans le parlement qui se tint après Pâques, nouvelle citation et nouveau défaut; Edouard est déclaré contumace et déchu de toutes les terres qu'il avoit en France. Irrité de ces procédures, il envoie en Guienne un corps d'armée qui chasse les François des villes qu'ils gardoient en séquestre. Ces places sont reprises par Charles de Valois, frère de Philippe, auquel succède Robert, comte d'Artois, son cousin, qui bat les Anglois, de manière qu'ils ne peuvent plus tenir la campagne dans ce pays. Pendant ce temps, les François font une descente en Angleterre : elle n'aboutit qu'à quelques ravages, sortes de calamités qui tombent sur les peuples, et ne décident rien. Henri, comte de Bar, gendre d'Edouard, fit une excursion en France. La reine Jeanne de Navarre, épouse de Philippe, alla au-devant de lui sur la frontière de Champagne, le contraignit de s'humilier devant elle, et l'emmena prisonnier.

L'empereur Adolphe, en conséquence de ses engagemens avec le roi d'Angleterre, menaça aussi d'entrer en France. Il écrivit une lettre hautaine à Philippe, qui, dit-on, ne

lui répondit que ces deux mots : *nimis germanicè* , cela est trop allemand.

[1297] Philippe-le-Bel s'occupoit alors des préparatifs de la guerre de Flandre, l'événement le plus important de son règne. Ce prince, sérieusement appliqué au projet de soustraire la fille de Guy de Dampierre, comte de Flandre, au fils du roi d'Angleterre, attire à sa cour la fille et le père, et retient le dernier prisonnier à la tour du Louvre. Après y avoir fait quelque séjour, le comte eut la liberté de retourner dans ses états, mais la princesse fut retenue comme otage de la fidélité de son père. Elle mourut de chagrin de ce que sa captivité la privoit du mariage avec l'héritier d'Angleterre, qui étoit près de se faire.

Retourné en Flandre, et irrité de l'outrage qu'il avoit reçu; Guy déclare la guerre au roi par un héraut, et le défie; cette formalité de vassal à suzerain étoit réputée à insulte. Pour la punir, Philippe passe lui-même en Flandre à la tête de soixante mille hommes. Ses généraux, avec d'autres corps qui pénètrent en même temps de différens côtés, gagnent deux batailles. Robert II, comte d'Artois, fils de celui qui fut tué à la Massoure, commandoit à celle de Furnes. Il y perdit Philippe son fils. Cet événement, en raison de ce que la représentation n'avoit pas lieu en Artois, donna oc-

casion dans la suite à Mahaud, sœur de Philippe, d'évincer Robert III son neveu, mais non sans une opiniâtre opposition de celui-ci. Ce fut le sujet d'un procès trop fameux sous Philippe de Valois : procès dont l'issue défavorable au comte causa sa défection, et par suite tant de malheurs à la France. Cependant le roi, de son côté, s'emparoit en personne des plus fortes villes de Flandre. Muni de ce nantissement, il accorda au Flainand d'abord une trêve de deux mois, puis une prolongation de deux ans, motivée sur l'espérance d'une paix définitive que proposoit le roi d'Angleterre, par la médiation du pape.

[1297-98] Celui qui occupoit alors le trône pontifical étoit Benoît Cajétan, connu sous le nom de Boniface VIII, prélat impérieux, hautain, intimement persuadé de la prééminence de son autorité sur toutes les puissances de la terre : il avoit déjà eu un différend avec Philippe, à l'occasion d'une levée de deniers que le monarque vouloit faire sur le clergé. Le pontife défendit aux ecclésiastiques de payer, sous peine d'excommunication encourue *ipso facto*. Le roi n'attendit pas sa permission, il continua ses levées, et la bulle n'eut aucun effet; mais il resta, des deux côtés, certaines dispositions peu amicales.

[1298] Cependant, malgré ces préventions,

le roi de France accepta la médiation. Philippe croyoit que le travail du pape ne seroit qu'une discussion qui éclaireroit les points en litige , et que rien ne seroit décidé sans avoir auparavant appelé et entendu les parties. Il fut donc bien étonné quand l'évêque de Durham , ministre d'Edouard , vint lui présenter la bulle censée conciliatoire , mais qui étoit un jugement absolu et définitif.

[1298-99] Boniface l'avoit prononcée en consistoire public , dans la plus grande salle de son palais , devant tout le sacré collège. Il y disoit : « La Guienne sera restituée au monarque anglois , pour la tenir à foi et hommage comme auparavant : à nous seront réservées , comme au seul juge , les contestations qui pourront s'élever au sujet du ressort. Les places prises par les deux rois resteront séquestrées entre nos mains jusqu'à l'entière exécution de la sentence : à nous appartiendra la décision sur la restitution des marchandises enlevées , ou les compensations exigibles. Le monarque françois remettra au comte de Flandre les villes conquises. Pour sûreté de la paix entre les deux rois , celui d'Angleterre , devenu veuf par la mort d'Eléonore de Castille , sa première femme , épousera Marguerite , sœur de Philippe ; et le prince Edouard son fils , Isabelle , fille du roi de France. » Du reste , le

pontife se réserve d'employer, pour l'exécution du traité à intervenir, toute l'autorité que lui donne sa qualité de médiateur et de vicaire de Jésus-Christ.

Cette bulle fut présentée au roi dans son conseil, où assistoient les principaux seigneurs du royaume, et lue par l'évêque anglois. Robert, comte d'Artois, cousin du roi, prince vif et bouillant, eut bien de la peine à en laisser achever la lecture. Peu s'en fallut qu'il ne frappât le prélat. Il lui arracha le papier des mains, le mit en pièces, et en jeta les morceaux au feu. Le roi fit condamner cette bulle par le parlement, et protesta contre les principes de la souveraineté du pape qu'elle établissoit.

La guerre recommença et menaçoit d'être plus vive que jamais, lorsque des circonstances heureuses ramenèrent la paix plus tôt qu'on ne l'espéroit. Edouard I se trouvoit engagé dans une guerre contre les Ecossois; il travailloit en même temps à soumettre la principauté de Galles, qu'il joignit à sa couronne. Pour suivre ces opérations il lui falloit de la tranquillité du côté de la France. Il commença par épouser Marguerite. Cette princesse, devenue reine d'Angleterre, et Jeanne, sa belle-sœur, reine de France, entreprirent un accommodement entre les deux royaumes. Le jeune Edouard, qui désiroit la main d'Isabelle,

se mêla de la négociation. Il y eut un traité conclu, qui, d'abord accepté par le roi, ne fut point ratifié par lui. Les Anglois, auxquels ce retard causa des pertes en Guienne, accusèrent Philippe de mauvaise foi. Il se justifia en disant que les deux princesses s'étoient laissé surprendre par des propositions insidieuses. Cependant ces démarches pacifiques, comme si elles eussent été des préliminaires, amenèrent un traité définitif en 1303.

On convint, pour la Guienne, d'un expédient qui concilioit les prétentions du souverain et du vassal. Edouard I donna à son fils cette province, comme lui appartenant toujours, malgré la confiscation; et Philippe la donna, de son côté, en dot à sa fille, sous la condition de foi et hommage de la part du mari, et de réversion à la couronne de France faute d'hoirs mâles. Le reste des contestations avec l'Angleterre s'accommoda sans beaucoup de difficultés. Il ne fut pas question dans ce traité du comte de Flandre. Edouard, n'ayant plus besoin de lui, l'abandonna au ressentiment de Philippe.

Le malheureux Guy réclama l'intervention du pape, qui s'étoit montré, dans sa sentence arbitrale, disposé à le favoriser; mais c'étoit une recommandation peu efficace auprès du roi : ces deux hommes avoient l'un pour l'autre une antipathie qui leur causa bien des

peines à tous deux. Ils s'étoient brouillés, comme on a vu, au sujet de la décime exigée du clergé. La sentence arbitrale dont on a parlé, loin de les réconcilier, ajouta à leur ressentiment. Dans ce même temps, Boniface, irrité contre les Colannes, famille puissante à Rome, avoit juré leur extinction. Il leur reprochoit des discours et des libelles diffamatoires contre son élection : en effet, il ne l'avoit obtenue qu'en trompant Célestin V, son bienfaiteur, et en lui suggérant l'idée d'abdiquer ; mais on croit que Boniface joignit au désir de se venger celui de faire passer les biens des Colannes, qui étoient immenses, aux Cajétans ses parens. Il y avoit dans cette famille disgraciée deux cardinaux, Jacques et Pierre, oncle et neveu. Le pontife les cita à son tribunal, les dégrada, parce qu'ils n'osèrent comparoître, les condamna comme schismatiques, hérétiques ; blasphémateurs, rebelles au saint Siège, exclus à perpétuité de toutes les prélatures ; les personnes qui les recevroient étoient excommuniées comme eux, et les lieux où ils se retireroient soumis à l'interdit. Leurs parens furent enveloppés dans cette proscription et déclarés incapables, jusqu'à la quatrième génération, de posséder aucune charge publique, ecclésiastique ou séculière. La violence de cette sentence fait connoître l'animosité du pontife ; et la distri-

bution qu'il fit des biens des condamnés, surtout aux Cajétans ses parens, montre quelle sorte d'intérêt, outre la vengeance, le faisoit agir. Les Colonnes se dispersèrent et se cachèrent où ils purent. Le cardinal Pierre aimant mieux rester trois ans inconnu, et forçat sur une galère, que de risquer de tomber entre les mains du pape, et trouva enfin, ainsi que son oncle, une retraite à Gênes. Etienne Colonne, leur parent, qui avoit levé des troupes pour les soutenir, chercha un asile en France, et y fut bien reçu. Ce bon accueil à un ennemi du souverain pontife ne devoit pas faire espérer une grande déférence de la part de Philippe à l'intervention de Boniface en faveur du comte de Flandre.

[1299] Le malheureux Guy, réduit à ses seules forces, ne tint pas long-temps contre les troupes du roi de France, commandées par Charles, comte de Valois, son frère. Il fut battu en plusieurs rencontres, et resserré dans la ville de Gand. Le comte n'y étoit pas trop en sûreté, parce que les Gantois, effrayés des incommodités d'un siège, ne paroissoient pas fort disposés à défendre leur prince; il y avoit même lieu de soupçonner que plusieurs étoient dans l'intention de le livrer. Instruit de sa détresse, Valois lui conseille d'avoir recours à la bonté du roi, d'aller se jeter entre ses bras, et lui promet que, s'il ne réussit pas à faire

sa paix dans l'espace d'un an , on le laissera libre de revenir en Flandre. Le comte va se prosterner aux pieds du monarque avec deux de ses fils et quarante seigneurs flamands. Le roi les reçoit très-froidement , dit que son frère a outrepassé ses pouvoirs , et les retient tous prisonniers. Le père fut envoyé dans le château de Compiègne ; Robert , dit de Béthune , l'aîné de ses fils , dans celui de Chinon ; Guillaume , le second , dans une forteresse d'Auvergne ; et les seigneurs en différentes prisons. Philippe fit en même temps déclarer par le parlement que le feudataire avoit mérité la confiscation par sa félonie ; et , en vertu de cette déclaration , il réunit la Flandre à sa couronne. Valois fut très-mécontent de ces actes rigoureux , si contraires à la parole qu'il avoit donnée. Il les attribua à Enguerrand de Marigni , principal ministre du roi , et se promit de s'en venger. En attendant l'occasion , il se retira en Italie , où , par son mariage avec Catherine , petite-fille de Baudouin de Courtenay , dernier empereur de Constantinople , il acquit des droits à cet empire. Le pape les lui confirma et le déclara son vicaire en Italie. Ce fut à ce titre qu'il essaya de calmer les factions des Guelfes et des Gibelins , ou des noirs et des blancs , qui déchiroient Florence. Le Dante , exilé par lui à cette occasion , s'en est vengé dans son poëme de

l'Enfer, où il l'a placé, et où il s'est efforcé de flétrir sa mémoire.

[1300-2] Philippe alla en grand cortège visiter ses nouveaux états. Il mena avec lui Jeanne son épouse. Elle fut étonnée, en arrivant à Bruges, de la magnificence des dames : « Je croyois, dit-elle, paroître ici comme la seule reine ; mais j'y trouve plus de six cents femmes qui pourroient me disputer cette qualité par la richesse de leurs habits. » Cette ostentation étoit un appât séduisant pour les financiers que le roi laissa après lui. Ils étoient chargés de fixer et de lever des impôts, sous la direction de Pierre Flotte, administrateur fiscal, et habile en ce que nous appelons *travailler le peuple en finance*. Jacques de Châtillon, comte de Saint-Paul, et oncle de la reine, fut nommé gouverneur général. On a peine à croire que sa protection pour les maltôtiers ait été gratuite : quoi qu'il en soit, il les secondoit puissamment. Pour eux, ils partoient de ce principe, qu'on ne pouvoit jamais trop demander à ces citadins opulens, et le roi, persuadé par le luxe dont il avoit été témoin que le fardeau, quel qu'il fût, étoit encore au-dessous de leurs forces, rejettoit leurs remontrances quand elles parvenient jusqu'à lui.

Le peuple flamand, accoutumé à être traité par ses princes avec modération, mur-

mura. Le gouverneur commença à bâtir des citadelles pour le contenir ; il s'appliqua aussi à former un parti, en favorisant, dans la répartition des impositions, les nobles, et principalement ceux qui se montroient attachés aux François.

Les dépenses de la ville de Bruges pour la réception du roi et de sa cour avoient été considérables. Le peuple, quand il fut question de solder ces frais, se plaignit, non de ce qu'on le faisoit payer, mais de ce que les protégés du gouvernement, qu'on commença à appeler *la faction du lis*, étoient ménagés à son préjudice. Un tisserand, nommé Pierre le Roi, vieillard accrédité entre les artisans, parla hautement. Les magistrats le font jeter dans un cachot, avec vingt-cinq autres, aussi peu endurans que lui.

Aussitôt les corps de métiers se soulèvent, courent à la prison, enfoncent les portes, et mettent les détenus en liberté. Châtillon, appelé par les magistrats, leur amène du secours. D'accord avec eux, il doit entrer brusquement dans la ville, au son d'une cloche qui avoit coutume de se faire entendre à heure réglée pour quelque opération de police. Au même signal, *la faction du lis*, qui étoit avertie, doit occuper les postes principaux, et tous ensemble doivent tomber sur les séditieux. Ceux-ci, par hasard, ou

prévenus par des avis secrets , avoient pris le même signal pour attaquer. Les deux troupes se rencontrent et en viennent aux mains. Celle des artisans est secondée par les femmes et les enfans , qui , des fenêtres et du haut des toits , font pleuvoir une grêle de pierres et de tuiles , et jusqu'à des meubles , sur les gens du gouverneur ; ils les mettent en fuite , les poursuivent vivement , et en font un grand carnage.

Cependant , à l'aide de sa citadelle , Châtillon reste assez fort pour faire condescendre Pierre le Roi et cinq mille ouvriers à abandonner la ville , et aller s'établir ailleurs. Alors le gouverneur , mis à l'aise par cette proscription , appesantit sa vengeance , tant en impôts qu'en mauvais traitemens , sur ceux qui restent. Poussés au désespoir , ils rappellent leurs exilés qui n'étoient pas encore fort éloignés , et ils tombent tous ensemble avec fureur sur les gens *du lis*. Les excès auxquels ils se livrèrent ressemblent à ceux que s'est en tout temps permis le peuple , une fois déchaîné ; les uns déchiroient avec leurs dents les malheureuses victimes de leur férocité , leur ouvroient le ventre , les traînoient par les rues ; d'autres portoient au bout d'une pique des têtes dont ils se jouoient inhumainement. Ils lavoient leurs mains dans le sang , s'en frottoient les bras et le visage , et ceux

qui s'en montroient les plus souillés étoient accueillis par des applaudissemens.

Il n'étoit pas possible que dans ce désordre il n'y eût des Flamands mêlés avec les François , et que le peuple ne les poursuivît également. Pierre le Roi , au plus fort du carnage , le fait cesser. « Suspendez vos coups , s'écrie-t-il , ne confondez point les innocens avec les coupables. Aucun de ceux-ci n'échappera. » Il fait garder les portes de la ville , vers lesquelles les habitans effrayés se précipitoient en foule. Pour mot du guet il donne des paroles flamandes que devoient prononcer tous ceux qui vouloient sortir : chose impossible aux François. Reconnus par cette épreuve , comme s'ils avoient été jugés par un tribunal , ils étoient poussés brutalement hors du guichet , et massacrés ou assommés par ceux qui les attendoient armés de coutelas , de haches et de massues. Il périt quinze cents François ou gentilshommes du pays dans cette malheureuse journée.

[1301-2] Le roi , après les témoignages d'affection que lui avoient donnés les Flamands lorsqu'il étoit allé prendre possession du pays , ne s'attendoit pas à un pareil changement de scène. On lui avoit , selon l'ordinaire , caché les torts de l'oncle de la reine ; il se proposa d'aller en personne punir les rebelles , et ordonna de grandes levées. Il étoit près de se

mettre à leur tête , lorsque la reine d'Angleterre , sa sœur , le fit avertir en secret de ne pas s'éloigner de Paris , parce qu'il s'y préparoit des mouvemens , auquel le roi son mari n'étoit pas étranger. Des historiens racontent que ce fut une ruse du roi d'Angleterre , qui trompa lui-même sa femme par de fausses confidences , afin qu'elle effrayât son frère et l'empêchât de porter toutes ses forces contre les Flamands , qu'il auroit subjugués trop promptement ; d'autres disent que Philippe , connoissant la fermentation qui agitoit le peuple , eut de lui-même la prudence de ne pas s'éloigner.

En effet , les murmures étoient grands et même menaçans dans presque toute la France. Deux choses y donnoient lieu : la multiplicité des impôts , et l'altération des monnoies. Elle fut portée, sous ce règne, au point qu'elles n'avoient plus que le septième de leur valeur intrinsèque , et on les faisoit prendre sur le pied où elles étoient sous saint Louis : ce qui a mérité à Philippe-le-Bel le surnom de *faux monnoyeur*. Il y eut des émeutes dans plusieurs villes : à Paris , le peuple se porta à de grands excès contre les partisans ; il pilla leurs maisons , et démolit celle de Pierre Barbette , le plus signalé d'entre eux. Le roi s'étoit retiré au Temple : la populace l'investit , le tint deux jours renfermé , sans permettre

que les vivres même y parvinssent. Peut-être le prince ne trouva-t-il pas dans les Templiers, auxquels il avoit confié sa personne, la bonne volonté qu'il désiroit d'eux contre les révoltés ; peut-être leur demandoit-il plus qu'ils ne purent. Mais on date de cette circonstance la haine de Philippe-le-Bel , qui eut pour cet ordre religieux de si funestes suites.

[1302] Il donna le commandement de son armée contre les Flamands à Robert , comte d'Artois , son cousin , le même qui , quatre ans auparavant , avoit battu ces mêmes Flamands à Furnes. C'étoit un guerrier célèbre , mais vif et emporté ; il partit dans la confiance qu'avec sa cavalerie , toute couverte de fer , et composée de l'élite de la noblesse , il auroit bientôt dispersé cette *canaille* , ainsi l'appeloit-il , canaille à peine armée , ramassée dans la fange des marais de la Flandre , et dans la bourgeoisie inexpérimentée des villes. Mais ces nouveaux soldats étoient en très-grand nombre ; la nécessité forma des chefs qui surent contenir l'impétuosité de ces phalanges tumultueuses. Elles attendirent les François près de Courtrai , derrière une petite rivière et un fossé bourbeux qu'on ne pouvoit apercevoir que lorsqu'on étoit arrivé sur le bord. Le comte d'Artois n'hésitoit pas à croire qu'il les mettroit en fuite au premier choc. Le connétable de Nesle et les meilleurs officiers lui

conseillent de ne pas affronter leur furie et une position qui n'étoit point à mépriser. Ils lui remontrent qu'en temporisant il pourra affamer cette multitude, qui se dissipera alors d'elle-même. D'Artois traite ces observations de conseils pusillanimes, dictés par la timidité et même par la trahison. « Vous verrez si je suis traître, reprend de Nesle ; vous n'avez qu'à me suivre, je vous menerai si avant que vous n'en reviendrez jamais. — Et moi, répond le téméraire guerrier, je vous montrerai que je serai aussi avant que vous dans la mêlée, » et il donne l'ordre à ses cavaliers de marcher en avant. Ils passent la rivière, et courent ensuite à bride abattue pour charger les Flamands. Dans l'impétuosité de leur course, ils rencontrent le fatal fossé, dont ils ne soupçonnoient point l'existence. Le premier rang s'y enfonce, le second de suite, le troisième et les autres, et tous piquant toujours, sans s'apercevoir qu'aucun de ceux qui entroient dans ce gouffre n'en ressortoit, et qu'après de vains efforts hommes et chevaux se renversoient les uns sur les autres et s'abîmoient sans retour. A la fin, les derniers, reconnoissant le danger, s'arrêtent sur le bord du précipice ; et, saisis de frayeur, se rejettent sur l'infanterie qui les suivoit, et en rompent les rangs : les Flamands, témoins de ce désordre, font le tour du fossé, se jettent

avec fureur sur ces fantassins plus qu'à demi vaincus, et en font un horrible carnage.

A l'exemple d'Annibal, qui, après la bataille de Cannes, envoya au sénat de Carthage un boisseau d'anneaux des chevaliers romains tués dans cette bataille, les Flamands firent un trophée de quatre mille paires d'éperons dorés, dépouille des chevaliers qui avoient seuls le droit d'en porter; on compta parmi les morts, outre le comte d'Artois, Châtillon le gouverneur, cause coupable de cette guerre, le brave de Nesle, qui ne voulut point accepter le quartier qu'on lui offroit, et quantité de comtes et de seigneurs de la plus haute noblesse. Après cette victoire toutes les villes secouèrent le joug, et se donnèrent pour gouverneur général Jean, comte de Namur, fils de Guy, d'un second lit.

[1302-3] Cette sanglante déroute arriva dans le temps des plus forts démêlés de Philippe-le-Bel avec Boniface VIII. On a vu que ces deux hommes ne manquoient pas l'occasion de se provoquer. Le pape en trouva une dans des plaintes que lui fit porter l'archevêque de Narbonne, au sujet d'un hommage que le roi exigeoit de lui pour quelques fiefs de son église. Le pontife jugea à propos d'envoyer pour ce seul objet un légat en France, et le légat qu'il choisit fut Bernard de Saisset, qu'il avoit fait évêque de Pamiers malgré le

roi, et qui, depuis qu'il portoit la mître, n'avoit cessé de contredire le monarque, et de le chagriner autant par ses propos que par sa conduite. Admis au conseil en présence du roi, il y parla avec tant d'arrogance que Philippe ne put entendre son discours jusqu'à la fin, et le fit chasser de la salle d'audience. Il le renvoya à Rome, espérant que le pape le désavoueroit et lui feroit justice de son insolence, mais Boniface, sans réparation au roi, renvoya Saisset dans son évêché, où il continua ses intrigues et ses propos insultans et séditions. Le roi le fit enlever et comparoître devant son conseil. Pierre Flotte, alors garde des sceaux, lui lut les chefs d'accusation. Les principaux étoient des discours satiriques contre la personne du roi, et une rébellion perpétuelle contre son souverain, dont il publioit que l'autorité étoit bien inférieure à celle du pape.

Ces délits furent jugés assez graves pour s'assurer du prélat. Après beaucoup de discussions sur la manière dont il seroit gardé pendant le cours de son procès, il demanda lui-même à l'être sous l'archevêque de Narbonne, son métropolitain, de peur d'être maltraité par une garde laïque qu'on lui auroit donnée. On lui accorda un vaste appartement dans le château de Senlis, pour compagnie son camérier, son chapelain, un clerc destiné à

ré citer l'office avec lui, et un autre chargé de sa dépense; trois courriers, un cuisinier, un aide de cuisine, son médecin, sept mulets dehors pour son service, et permission d'écrire, mais à lettres ouvertes. L'article des trois courriers feroit croire qu'il lui étoit quelquefois accordé de se promener, et c'est pour une pareille réclusion que Boniface jeta les hauts cris, menaça le roi d'excommunication, et de mettre le royaume en interdit, s'il ne relâchoit l'évêque. Il envoya à ce sujet jusqu'à cinq bulles, toutes plus fortes les unes que les autres.

Philippe, instruit des intentions du pape, sachant que ses menaces commençoient à alarmer le peuple et pouvoient causer des troubles dans le royaume, convoqua une assemblée des plus grands seigneurs. On en compte trente-un, tous princes, comtes et hauts barons; il s'y rendit aussi des évêques et des abbés, dont le nombre n'est pas marqué. Les principes du pape et sa conduite furent examinés et improuvés. Le clergé lui écrivit à lui-même pour le rappeler à des sentimens plus modérés. La noblesse adressa aussi une lettre pathétique aux cardinaux dans la même intention. Des échevins, jurats, et maires de plusieurs villes, écrivirent enfin de pareilles lettres au souverain pontife au nom de leurs communes; on prétend même que ces dernières furent admises

par leurs députés à l'assemblée des seigneurs et des prélats, qui se tint, à ce sujet, à Notre-Dame, et que ce fut la première fois qu'elles concoururent par leurs représentans, dits du *tiers-état*, à ces grandes réunions politiques, connues depuis sous le nom d'états généraux. Quelques-uns veulent que cette innovation n'ait eu lieu qu'après la funeste bataille de Courtrai, et que ce soient les immenses besoins du moment qui aient suggéré à Enguerand de Marigni de faire spécialement consentir aux nouvelles charges ceux surtout qui devoient en supporter la majeure partie : d'autres font redescendre cette admission jusqu'en 1314.

Ce concert des principaux de la nation étonna le pape, mais ne les fit pas revenir à résipiscence. A l'assemblée, il opposa un concile qu'il convoqua à Rome, et il ordonna aux évêques françois de s'y trouver. Le roi le leur défendit. Comme les excès du pontife alloient toujours croissant, qu'il avoit réellement excommunié Philippe, qu'il offroit sa couronne à Albert d'Autriche, qui la refusa, et qu'il étoit à craindre que dans le concile de Rome il ne se passât des choses contraires à la tranquillité du royaume, le monarque convoqua encore au Louvre une assemblée pareille à la première; mais dans celle-ci le pape fut accusé personnellement.

Il n'y a pas de crimes dont on ne le prétendît coupable. Guillaume de Plasian ou du Plessis, conseiller du roi, lui reprocha, dans son acte d'accusation lu en public, d'être hérétique, simoniaque, de ne point croire à l'eucharistie, de se moquer des jeûnes et des abstinences, de soutenir que le bonheur des hommes ne consiste que dans le plaisir des sens, d'être fornicateur, incestueux, meurtrier, sorcier, d'avoir un démon familier, de professer une haine implacable contre les François, de leur susciter des guerres et des troubles, de donner les biens de l'Eglise à ses neveux, d'avoir fait mourir le saint pape Célestin V, de peur que l'on ne découvrit les ruses perfides dont il s'étoit servi pour se mettre à sa place. L'excès même de ces imputations jetoit du doute sur la réalité des crimes. Cependant Plasian affirma qu'ils étoient vrais, et que sa dénonciation étoit fondée sur les informations exactes que Guillaume de Nogaret son confrère avoit faites secrètement en Italie. Sur les conclusions de Plasian, le roi lit lire un écrit, qui porte en substance qu'il est d'avis de convoquer un concile auquel il assistera en personne; que Boniface y sera jugé; et qu'en attendant il appelle au futur concile et au pape futur de tout ce que pourroit attenter celui qui siège maintenant au gouvernement de l'Eglise.

[1303] Mais, outre cette précaution, Philippe employa des moyens plus efficaces pour mettre un terme aux embarras que lui suscitoit l'opiniâtreté du pontife. Il avoit déjà pris des mesures pour que ses bulles fulminantes ne pénétrassent point dans le royaume. Le légat qui en étoit porteur fut arrêté sur la frontière, et retenu sous bonne garde. Le pape, tout intrépide qu'il se montroit dans ses écrits, n'étoit cependant pas sans frayeur sur les dangers que pouvoit lui faire courir le roi de France au milieu d'une ville telle que Rome, renfermant une populace nombreuse qu'il seroit possible d'ameuter contre lui. C'est pourquoi il se retira à Anagni, lieu de sa naissance, dans la confiance qu'en cas d'entreprise sur sa personne ses compatriotes ne manqueroient pas de le défendre.

Les terreurs de Boniface n'étoient pas sans fondement. Philippe songeoit réellement à le faire enlever, à le contraindre de comparoître devant un concile qu'il convoqueroit à Lyon, et à le faire déposer. On ne sait jusqu'où ensuite il auroit porté sa vengeance. Deux hommes furent chargés de cette expédition, Sciara Colonne, homme de guerre, pour donner à l'entreprise l'activité nécessaire, et Guillaume de Nogaret, homme de loi, pour y mettre les formes. Ils rassemblent secrètement des soldats épars, qui n'étoient pas rares

en Italie, partagée en pécits états toujours en guerre les uns contre les autres. A la tête de cette troupe ils se présentent devant Anagni à la pointe du jour. Les portes se trouvent ouvertes, ou par négligence, ou par connivence; ils entrent au cri de *vive le roi de France! meure Boniface!* Les habitans surpris ne font aucun mouvement. Le seul marquis Cajétan, un des neveux du pape, qui occupoit une maison placée comme un boulevard en avant du palais, oppose quelque résistance; mais il est bientôt forcé de se rendre. Le pape étonné prie qu'on suspende l'attaque, et envoie demander ce qu'on lui veut. « Qu'il rétablisse les Colonnes, répond-on, et qu'il se dépose lui-même. » Il auroit volontiers consenti à la première condition, mais la seconde lui rend tout son courage. Il se fait revêtir des habits pontificaux, et, la tiare en tête, les clefs de saint Pierre à la main, assis sur son trône, il attend fièrement les assaillans.

Nogaret l'aborde avec respect, lui signifie les procédures faites en France contre lui, le somme de se laisser conduire au concile, et, en lui donnant des gardes, l'assure qu'il ne prend cette mesure que pour sa sûreté. Boniface traite avec mépris et les procédures et celui qui les poursuit. « Vous ne voulez donc pas céder la tiare? lui crie Sciara. — Non, répond le pontife, plutôt la mort. Voilà ma

tête, je mourrai sur le trône où Dieu m'a élevé. » Il exhala ensuite sa colère en imprécations contre le roi, et le maudit jusqu'à la quatrième génération. Sciara répond aux malédictions du pape par des injures grossières, et le frappe de son gantelet sur la joue. Il l'auroit tué, si Nogaret ne l'eût retenu. Pendant cette altercation, la soldatesque pilloît ses trésors. Tous les rois du monde, dit un historien contemporain, joignant leurs richesses ensemble, n'auroient pu fournir en un an ce qui fut pris en un seul jour dans le palais du pape et dans celui de son neveu. Nogaret remit son prisonnier sous la garde d'un capitaine florentin, auquel il recommanda les égards dus à sa dignité ; mais il fut mal obéi. Les mauvais traitemens que le pape éprouvoit lui firent craindre qu'on ne l'empoisonnât. Son geôlier, qui auroit pu le rassurer contre ce soupçon, ne le fit pas, afin de lui laisser le tourment de l'inquiétude. Ne voulant pas manger des mets qui lui étoient offerts, le pontife seroit mort de faim, si une vieille femme ne lui avoit fait parvenir un peu de pain et quelques œufs qui le sustentèrent pendant trois jours.

Les habitans d'Anagni revinrent pendant ce temps de leur étourdissement ; ils prirent les armes, chassèrent la garnison sous les ordres du capitaine florentin, et mirent le

pape en liberté. Dans un discours qu'il fit à ses compatriotes en place publique avant que de quitter la ville, il s'éleva avec véhémence contre l'imputation des crimes dont on le chargeoit; il le termina par une déclaration à laquelle on ne s'attendoit pas. Il dit que pour le bien de la paix, et pour imiter le Sauveur du monde, il étoit déterminé à réhabiliter les deux cardinaux Colonne et toute leur famille dans leurs titres et dans leurs biens; qu'il pardonnoit à Sciara et à Nogaret les injures qu'il en avoit reçues, déchargeoit tous leurs complices de l'excommunication, excepté ceux qui avoient pillé les trésors de l'Eglise, à moins qu'il ne les rendissent; qu'enfin il vouloit se réconcilier avec la France, et indiqua même un cardinal qu'il devoit charger de la négociation. Boniface puni et repentant, ainsi qu'il paroît par ses aveux, partit bien escorté pour Rome. Presque en arrivant il fut attaqué d'une fièvre violente, et mourut dans la huitième année de son pontificat, pendant lequel il éleva vingt-deux de ses parens à l'épiscopat, trois au cardinalat, et deux à la dignité de comte.

[1304] A la nouvelle de la funeste journée de Courtrai, Philippe avoit convoqué le ban et l'arrière-ban, imposé le cinquième sur tous les revenus et augmenté la valeur des monnoies. Il tenta aussi un accommodement

avec les Flamands, et leur envoya leur vieux duc. Celui-ci trouva à la tête de ses sujets deux de ses fils qui n'avoient pas été faits prisonniers avec lui, et dans tout le peuple une aversion décidée contre la France. La victoire avoit enflé leur courage, et les faisait revenir à des prétentions dont ils s'étoient départis auparavant. Ils ne vouloient plus céder la moindre partie de leur territoire. Philippe, au contraire, s'opiniâtroit à retenir Lille et d'autres villes circonvoisines qui lui avoient été abandonnées auparavant; de sorte que Guy de Dampierre ne put réussir dans sa négociation, et revint à Compiègne, où il mourut l'année suivante, âgé de quatre-vingts ans.

Le roi, contraint de continuer la guerre, résolut de la faire en personne. Il entra en Flandre à la tête de cinquante mille hommes d'infanterie et de douze mille chevaux. Selon la coutume observée pour les grandes expéditions, il avoit été prendre avec solennité l'oriflamme à Saint-Denis, et avoit fait beaucoup de chevaliers. Les Flamands lui opposèrent une multitude de combattans, bourgeois et paysans, peu exercés aux armes, mais redoutables par leur nombre. Campés entre Lille et Douai, dans un lieu fortifié, nommé Mons-en-Puelle, ils y attendirent les François. Ceux-ci, avec leur impétuosité ordinaire, fondent sur ces soldats

peu aguerris, forcent les retranchemens, font un horrible carnage, et chassent les fuyards au loin devant eux. C'étoit en juillet, et par une des journées les plus chaudes de l'année. La poursuite fut extrêmement pénible, et se prolongea si long-temps que ce ne fut qu'au déclin du jour que l'armée victorieuse rentra au camp et songea enfin à se remettre des fatigues du jour, à l'aide des alimens et du sommeil. L'officier et le soldat s'y livroient avec une égale sécurité, quand tout à coup des cris aigus et le cliquetis des armes se font entendre. Les gardes avancées avoient été forcées. Les Flamands étoient au milieu des François étonnés et surpris; ils frapportoient sans relâche, et poursuivoient chaudement leur avantage. Tout fuyoit; les François culbutés se reploient l'un sur l'autre; l'effroi étoit partout; chacun ne songeoit qu'à se sauver. Le roi, qui dans ce moment commençoit, avec quelques officiers restés auprès de lui, à prendre quelques rafraîchissemens, reste ferme dans la déroute générale; une troupe nombreuse de ces forcenés l'environne; mais ils ne le reconnurent point, parce qu'il avoit quitté sa cotte d'armes; Philippe, avec sa seule épée et vingt gentilshommes aussi mal armés que lui, se défendit contre une multitude effroyable, jusqu'à ce que le comte de Valois, son frère, qui avoit d'abord pris la

fuite , quoique très-brave , et qui venoit de rassembler un corps de cavalerie , accourut à son secours ; alors la chance tourna : les chevaux , passant et repassant sur cette infanterie trop pressée , l'eurent bientôt mise en désordre. La déroute fut générale , et le carnage si affreux que des historiens portent la perte des Flamands à trente-six mille hommes restés sur le champ de bataille. La gloire de cette fameuse journée est certainement due à Philippe-le-Bel. Il en consacra la mémoire par un monument placé dans la cathédrale de Paris. Il y étoit représenté à cheval , avec ses armes en désordre , telles qu'il les avoit quand il fut surpris.

Il croyoit avoir attéré les Flamands par cette défaite ; mais ils continuèrent à défendre pied à pied leur pays , jusqu'à ce que , se trouvant en assez grand nombre , ils lui envoyèrent demander paix ou bataille. « N'aurons-nous jamais fait ? s'écria le monarque ; je crois qu'il pleut des Flamands. » Il prit le parti le plus sage. On traita. Robert , fils aîné du comte Guy , délivré de sa prison , entra en possession du comté de Flandre , à charge d'hommage. Son autre frère et les seigneurs flamands furent mis aussi en liberté , et le peuple conserva ses anciens privilèges. Lille , Douai , Orchies et Béthune restèrent à la France. On convint d'une trêve de dix ans et

d'une somme de cent mille francs, qui seroit payée au roi pour les frais de la guerre dans des termes fixés. Cette convention suspendit les hostilités, mais non la haine qui continua entre les deux peuples.

[1305] A Boniface VIII succéda Benoît XI, prélat doux, modéré et d'une grande vertu. Il rétablit la paix dans l'église de France, en interprétant, modifiant ou annulant les différentes dispositions des bulles de son prédécesseur. Il réconcilia personnellement Philippe-le-Bel avec le saint Siége, en laissant cependant quelque chose à désirer pour la plénitude de l'absolution tant du roi que de ses agens, et pesant scrupuleusement les mots de ses bulles, pour ne point flétrir lui-même ni tacher la réputation de Boniface; mais c'étoit précisément cette flétrissure que Philippe-le-Bel désiroit. Il la demanda avec instance. Le pape temporisoit, éludoit. La mort le tira d'embarras.

Il y avoit deux factions dans le conclave; la première des Cajétans ou Italiens, la seconde des Ursins ou François. Elles étoient égales en puissance, et se combattirent neuf mois. Enfin Nicolas di Prato, évêque d'Ostie, leur proposa un expédient qui paroissoit devoir concilier les intérêts : ce fut que les Italiens proposeroient trois sujets qui ne seroient pas de leur pays, et que les François en choi-

siroient un des trois sous quarante jours. Cette convention étant arrêtée, Nicolas, qui étoit attaché secrètement à la France, envoie au roi un courrier avec le nom des trois candidats, afin qu'il indique à la faction françoise celui qu'elle devra choisir.

Entre les trois se trouvoit Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux, qui avoit eu de vifs démêlés avec Philippe-le-Bel, et que les Italiens croyoient son ennemi irréconciliable; c'est pour cela qu'ils l'avoient mis entre les éligibles, persuadés que, si le choix tomboit sur lui, ils auroient un pape dévoué à leurs volontés. Mais rien ne tient contre l'appât d'une couronne. Le roi, après avoir examiné ce qu'il pouvoit craindre ou espérer des trois candidats, se détermina pour Bertrand. Il lui écrit de se rendre promptement, et en grand secret, pour affaire qui l'intéresse, dans une abbaye située au milieu d'une forêt, près de Saint-Jean-d'Angely : il s'y transporte aussi avec les mêmes précautions. En abordant l'archevêque, il lui dit : « Voulez-vous être pape ? » Le prélat proteste de sa soumission et de sa correspondance à tous les désirs du monarque, s'il lui procure cette dignité; Philippe lui expose les moyens qu'il a de réussir, mais à cinq conditions : » La première, lui dit-il, que vous me réconciliez parfaitement avec l'Eglise; la deuxième, que

vous révoquerez toutes les censures contre ma personne, mes ministres, sujets et alliés; la troisième, que vous m'accorderez pour cinq ans les décimes de mon royaume; la quatrième, que vous condamnerez authentiquement la mémoire de Boniface; la cinquième, je me la réserve et vous la déclarerai en temps et lieu. »

Le prélat promit tout. Le roi écrivit à Rome, et il fut élu. Son sacre se fit à Lyon avec beaucoup de magnificence. Le roi y assista. Le pape prit le nom de Clément V, et déclara qu'il fixoit son séjour à Avignon, sujet de mécontentement et de regret pour les cardinaux italiens.

Voici comme les quatre articles connus furent exécutés : 1^o le roi personnellement fut entièrement réhabilité, déchargé de toutes censures et anathèmes, reconnu bon catholique, et roi très-chrétien; 2^o ceux qui avoient écrit, agi, travaillé de quelque manière que ce fût dans cette affaire reçurent l'absolution, sans aucune condition onéreuse et humiliante, excepté Nogaret, qui fut condamné à aller porter les armes dans la Terre-Sainte, s'il y avoit une croisade; et, en attendant, à faire des voyages aux principaux pèlerinages alors fréquentés. Le roi souffrit que cette peine fût infligée à un de ses meilleurs serviteurs, qui n'avoit agi que par ses ordres; 3 les dé-

cimes furent accordées et , afin qu'elles fussent payées exactement et sans difficulté, une bulle régla et fixa la valeur des monnoies qui varioient perpétuellement. Cette instabilité étoit une véritable vexation. Pour en délivrer le royaume , le clergé avoit offert deux vingtièmes du revenu de tous les bénéfices ; mais le roi gagnoit davantage au monnoyage , d'autant plus que la matière lui coûtoit peu , parce qu'il obligea *toute manière de gens* , excepté les prélats et les barons , de porter à la monnoie la moitié de leur vaisselle d'argent. Il frappa aussi sur les juifs , qu'il bannit de France par un édit sujet à interprétation , de sorte qu'il tira de grosses sommes tant des dépouilles de ceux qui partirent que des sacrifices de ceux qui voulurent demeurer.

La quatrième condition que Clément V avoit acceptée l'embarrassa plus que les trois premières. C'étoit de faire le procès de la mémoire de Boniface. Philippe-le-Bel pressoit. Le pape différoit. Enfin il imagina cet expédient. Vous avez , dit-il au roi , appelé au futur concile ; j'en assemblerai un où cette cause sera portée , et en effet il le convoqua pour être tenu à Vienne en Dauphiné. On n'a jamais su positivement quel étoit le cinquième article de leur convention ; mais tous les historiens ont conjecturé , peut-être par

les faits qui suivirent, que c'étoit la destruction de l'ordre des Templiers.

[1306-7] Ces religieux possédoient de grands biens, objet de convoitise. L'ordre n'étoit composé que de gentilshommes. Il pouvoit dans les occasions donner le ton au reste de la noblesse du royaume. C'étoit un état dans l'Etat, une cause perpétuelle d'ombrages et d'inquiétudes pour un roi qui ne pouvoit se dissimuler que la charge des impôts lui retiroit l'affection de son peuple. Philippe avoit éprouvé la mauvaise volonté de ces religieux, lorsqu'ils l'abandonnèrent aux insultes de la populace quand il s'étoit retiré dans leur citadelle du Temple, comme sous leur protection. Tenter de réformer un corps armé et l'avertir par des reproches publics, c'étoit s'avertir de prendre des mesures qui pouvoient être d'une dangereuse conséquence pour la tranquillité du royaume et la sûreté du roi lui-même. La politique conseilloit de le surprendre, et elle fut écoutée. Le 13 octobre 1307, le grand-maître, Jean de Molay, fut arrêté à Paris avec soixante chevaliers. Le secret fut si bien gardé, que tous furent saisis à la même heure par toute la France.

[1307-8] Ce qu'on répandit dans le public pour justifier cette brusque expédition est une accusation plus que suspecte de crimes affreux, à peine croyables de quelques parti-

culiers , à plus forte raison d'un corps religieux. Deux scélérats , près de subir le dernier supplice , l'un apostat de l'ordre des Templiers , l'autre bourgeois de Béziers , se confessent réciproquement dans la prison , faute de confesseurs , parce qu'on les refusoit alors aux criminels condamnés à mort. Le bourgeois , dépositaire des secrets de l'apostat , déclare qu'il a de grandes révélations à faire , et demande que ce soit au roi en personne. Ils sont transportés auprès du monarque , qui les écoute. On ne sait s'ils chargèrent l'ordre de tous les crimes qui ont ensuite motivé sa destruction ou s'il se bornèrent aux plus graves ; ceux-ci étoient plus que suffisans , s'ils étoient vrais , pour attirer sur cette société les foudres du ciel et les châtimens de la justice humaine.

La plume se refuse au détail de ces abominations. Abjuration de la foi , orgies libertines , cérémonies infâmes accompagnées d'infanticides ; enfin toutes les superstitions insensées et dégoûtantes , les rites bizarres , les excès de la débauche la plus effrénée reprochée aux anciens hérétiques , il n'y en a aucun dont on n'ait chargé les Templiers.

[1308-11] Les Templiers étant religieux , on les fit d'abord comparoître devant les tribunaux ecclésiastiques. Ils furent interrogés sévèrement et confrontés. Les uns avouèrent

ou nièrent tout, les autres ne se récrièrent que contre une partie des imputations, persistèrent dans leurs aveux ou revinrent contre. Ces derniers se plaignirent que c'étoit par la force des tourmens, et en leur promettant leur grâce, qu'on avoit tiré d'eux des confessions flétrissantes. Un concile assemblé à Paris examina solennellement la cause des prisonniers. L'arrêt en renvoya absous plusieurs qui ne furent trouvés coupables d'aucun crime, en relâcha quelques-uns qui s'étoient avoués coupables, mais qui, témoignant du repentir, ne furent grevés que d'une simple pénitence. Quant à ceux qui se rétractèrent après avoir confessé les crimes qu'on leur imputoit, par une jurisprudence bien extraordinaire ils furent jugés relaps; et cinquante-neuf, condamnés comme tels à la peine du feu, subirent leur sentence dans un champ proche de l'abbaye de Saint-Antoine, malgré les protestations qu'ils firent de leur innocence. Un autre concile de Senlis en condamna neuf à la même peine, et aucun d'eux n'avoua les crimes dont on les accusoit. Dans le même temps, un concile de Salamanque les déclaroit tous innocens. Le roi d'Angleterre recevoit ceux qui se réfugioient dans ses états, et plusieurs princes d'Allemagne, contents des'emparer de leurs biens, laissoient sauver les accusés; de sorte que cette diver-

sité d'opinion et de conduite à leur égard laisse encore leur innocence ou leur crime sous le sceau de l'incertitude.

[1311-12] Ces terribles exécutions détruisirent les membres ; mais il falloit une sentence solennelle pour abolir l'ordre. On doit se rappeler que Clément V, pressé après son élection de condamner Boniface VIII, avoit adroitement répondu que, puisque le roi avoit consenti sur cet objet de s'en rapporter à un concile, il en convoqueroit un où cette cause seroit portée. Clément l'indiqua à Vienne, et l'ouvrit lui-même par un discours dans lequel il exposa les motifs et le but de l'assemblée, savoir : la réformation des mœurs, l'extirpation de quelques hérésies du temps, le recouvrement de la Terre-Sainte, l'extinction de l'ordre des Templiers, et le jugement à porter sur Boniface VIII. Comme si cette affaire ne pouvoit sans risque souffrir le moindre délai, dès la première séance, sans discussion ni examen, sans attendre le roi, qui devoit y assister, Clément décide que Benoît Cajétan a été légitime pasteur de l'Eglise, qu'il est mort catholique, que jamais il n'a été hérétique, et que les preuves alléguées contre lui pour le flétrir de cette imputation ne sont pas suffisantes.

Philippe-le-Bel ne s'attendoit pas à ce résultat précipité. Il n'arriva que pour la seconde

session, accompagné des princes et seigneurs de la cour, et eut le chagrin de voir adopter unanimement par les pères assemblés le décret de la première; de plus, trois docteurs célèbres, le premier en théologie, le second en droit canon, le troisième en droit civil, prononcèrent chacun une harangue approbative de la déclaration. Enfin parurent dans la salle deux chevaliers catalans, armés de toutes pièces, pour soutenir la décision par le combat. Il défièrent en présence du roi et de sa cour ceux qui seroient assez hardis pour l'attaquer, et jetèrent le gant ou gage de bataille; personne ne le releva, et ce fut une affaire jugée.

Celle des Templiers n'eut pas l'avantage de réunir une pareille généralité de suffrages. Quand le pape proposa d'abolir un ordre composé de la principale noblesse des états chrétiens, qui avoit rendu de si grands services à l'Eglise dans les guerres saintes, beaucoup d'évêques se déclarèrent contre ce projet. Il dirent que l'affaire n'avoit pas été assez examinée, qu'il paroissoit qu'il y avoit eu de la passion dans plusieurs juges; que les preuves tirées de confessions arrachées par la torture n'étoient pas suffisantes, et qu'elles étoient plus que contre-balancées par les désaveux des malheureux, prononcés dans les supplices jusqu'à la mort. Les prélats opi-

noient donc à reprendre l'affaire dans son principe et à l'examiner de nouveau.

Cette disposition ne plaisoit ni au pape ni au roi. Clément répondit avec humeur « que si par le défaut de formalités il ne pouvoit prononcer juridiquement contre les Templiers, la plénitude de la puissance pontificale suppléeroit à tout, qu'il les condamneroit par voie d'expédient, plutôt que de mécontenter son cher fils le roi de France. » En effet il prononça dans un consistoire secret la sentence qui cassoit, supprimoit et annuloit l'ordre militaire du Temple, et la répéta dans une séance publique en présence du roi et de toute sa cour, en ces termes : « Quoique nous n'ayons pas prononcé la sentence selon les formes de droit, nous supprimons l'ordre par provision, et par l'autorité apostolique, nous réservant, et à la sainte Eglise romaine, la disposition des personnes et des biens des Templiers. » Ce jugement, quoique provisionnel, a eu toute la force d'un arrêt définitif, et l'ordre est resté pour toujours pros crit et aboli. Les biens furent dispersés entre plusieurs mains. Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem en eurent la plus grande partie. Philippe ne retint qu'une partie du mobilier et de l'argent pour acquitter les dépenses énormes de ce grand procès, d'où on a conjecturé que ces rigoureuses poursuites contre

ces infortunés ont moins été l'effet de la cupidité que celui de la politique et de la vengeance. Le concile de Vienne se termina par une exhortation à la croisade et des réglemens pour la réformation des mœurs.

[1313-14] De tous les malheureux chevaliers renfermés dans les cachots au premier moment de leur proscription, il n'en restoit plus que quatre en France : Jacques de Molay, grand-maître de l'ordre, qui avoit été parrain de l'un des enfans du roi ; Guy, grand-prieur de Normandie, frère du dauphin d'Auvergne ; Hugues de Péralde, grand-visiteur de France ; et le grand prieur d'Aquitaine, qui avoit été directeur des finances du royaume. Le pape s'étoit réservé de prononcer sur leur sort, et se proposoit de leur accorder des adoucissemens : mais, pour l'honneur de sa sentence contre l'ordre, et pour la justifier, il vouloit qu'ils fissent en public, à la vue du peuple, les aveux qu'ils avoient faits devant les tribunaux, et il envoya deux cardinaux pour être présens à cet acte solennel.

Les quatre principaux personnages de l'ordre du Temple sont présentés au peuple sur un échafaud dressé dans le parvis de Notre-Dame ; près d'eux des bourreaux construisoient un bûcher pour les avertir du sort qui les attendoit s'ils ne remplissoient pas les conditions qu'on leur avoit imposées. On lit à

haute voix les aveux qu'ils avoient faits plusieurs fois des abominations de leur ordre. Un des ministres de Rome prononce un long discours sur cet objet, et les somme de confesser en public les crimes qu'ils avoient avoués secrètement devant les juges. Alors le grand-maître, vieillard vénérable, s'avance sur le bord de l'échafaud, secouant les chaînes dont il étoit chargé, et regardant le bûcher d'un air de dédain, il dit : « L'affreux spectacle qu'on me présente n'est point capable de me faire confirmer un premier mensonge par un second. J'ai trahi ma conscience : il est temps que je fasse triompher la vérité. Je jure donc, à la face du ciel et de la terre, que tout ce qu'on vient de lire des crimes et de l'impiété des Templiers est une horrible calomnie. C'est un ordre saint, juste, orthodoxe ; je mérite la mort pour l'avoir accusé à la sollicitation du pape et du roi. Que ne puis-je expier ce forfait par un supplice encore plus terrible que celui du feu ! Je n'ai que ce seul moyen d'obtenir la pitié des hommes et la miséricorde de Dieu. » Guy, grand-prieur de Normandie, tint le même langage ; les deux autres persistèrent dans leurs aveux.

La surprise des juges, des délégués du pape et de leurs suppôts fut extrême. On remmena les deux réfractaires dans leurs cachots. Le roi assembla précipitamment son

conseil. Sans être entendus de nouveau , ils furent condamnés, comme hérétiques relaps, au supplice du feu, et la sentence fut exécutée le lendemain dans l'île du palais. Au milieu des flammes , et jusqu'au dernier soupir, ils protestèrent de leur innocence , et citèrent le roi et le pape au tribunal de Dieu ; Clément , dans quarante jours , et Philippe dans l'année. Le peuple , témoin de la constance de ces deux infortunés , donna des larmes à leur fin tragique , et crut qu'ils mouroient innocens. Il fut ensuite confirmé dans cette nouvelle opinion par la mort des deux auteurs de cette terrible catastrophe , qui arriva au terme marqué par leurs victimes.

Il est difficile de croire que l'ordre entier , surtout les anciens , fussent coupables des impiétés aussi insensées que bizarres qui leur étoient imputées ; mais il se peut que la jeunesse de l'ordre , attachée pour la plus grande partie à la cour par sa naissance , ait participé à la dissolution qui y régnoit. Philippe-le-Bel avoit trois fils , remarquables comme lui par leur beauté. Louis avoit épousé Marguerite , fille de Robert II , duc de Bourgogne , et d'Agnès , fille de saint Louis ; Philippe , Jeanne , comtesse de Bourgogne , ou de Franche-Comté ; et Charles , Blanche , sœur puinée de cette dernière. Marguerite et Blanche , convaincues d'infidélités , furent ,

par arrêt du parlement, le roi y séant, renfermées dans la forteresse de Château-Gailard en Normandie, où la première fut étranglée, et d'où la seconde ne sortit que pour se faire religieuse. Leurs complices, Philippe et Gauthier d'Aulnay, deux frères, gentils-hommes normands, bien inférieurs en bonne grâce à leurs époux, furent traînés à la queue d'un cheval sur un pré récemment fauché, mutilés et attachés à une potence. Les auteurs de l'intrigue subirent l'exil, la prison ou la mort. Jeanne comparut aussi devant le parlement, et y fut déclarée innocente. Depuis un an elle était reléguée au château de Dourdan. Philippe, son mari, la reprit : « En cela, dit Mézeray, plus heureux ou plus sage que ses frères. »

Ce parlement par lequel furent jugées les brus de Philippe-le-Bel étoit bien différent des grandes assemblées qu'on a appelées quelquefois parlemens pendant les deux races qui ont précédé la troisième. Sous la première ils n'étoient composés que des grands seigneurs successeurs des compagnons de Clovis, et se sont nommés Champs de Mars. Sous la seconde, à une noblesse guerrière furent joints les prélats possesseurs de grandes terres, survenues au clergé soit par dons des laïques, soit par concessions des évêques, choisis, pour la plupart, dans la haute no-

blesse. Ils appliquoient à leurs églises des portions considérables des héritages de leurs pères, qui sortoient ainsi de leurs familles, pour ne plus y rentrer, parce que les biens du clergé lui devenoient une propriété inaliénable. Ces deux parlemens, que les rois présidoient toujours, décidoient de la paix et de la guerre, des impôts, des alliances, jugeoient leurs pairs, approuvoient les volontés du monarque, et quelquefois les restreignoient. C'étoit l'ouvrage de quelques séances qui se tenoient dans des temps indéterminés, selon les besoins du royaume et la nécessité des circonstances.

Jamais les premiers parlemens ne connurent des affaires des particuliers, et rarement les seconds s'en occupèrent; mais la mauvaise administration de la justice, livrée à des bailis ou autres juges mercenaires dépendant de la volonté des seigneurs, faisoient que souvent leurs vassaux avoient recours aux rois pour se soustraire aux vexations. Les monarques admettoient volontiers ces appels, qui accoutumoient insensiblement le peuple à reconnoître les rois supérieurs aux seigneurs, quelque puissans qu'ils fussent. Le tribunal que les rois ouvrirent aux plaignans étoit leur propre conseil qui les suivoit partout. Comme par la nature d'une partie de ses fonctions, telle que la police intérieure, le conseil re-

présentoit les anciens parlemens, on s'habituait à lui donner ce nom. Jusqu'à Philippe il avoit été ambulatoire ; ce prince le fixa à Paris dans son palais, et ordonna qu'il se tiendrait deux fois l'an, aux octaves de Pâques et de la Toussaint, et que chaque séance seroit de deux mois. Il étendit le même règlement à l'*échiquier*, ancienne justice des ducs de Normandie, aux grands jours de Troyes, justice des comtes de Champagne, et établit enfin un parlement à Toulouse pour les provinces méridionales. Ces dispositions sont de l'année 1302.

Le parlement qui fut établi à Paris étoit d'abord composé d'anciens barons et de prélats que le roi désignoit à chaque session. Mais la permanence établie par le nouveau règlement, et les connoissances positives qu'exigea bientôt l'introduction des lois romaines dans notre jurisprudence, depuis la découverte des Pandectes de Justinien, qui avoit été faite en 1137 à Amalphi, s'accommodoient mal avec les mœurs et les habitudes de la plupart de ces seigneurs illettrés, qui ne respiroient que les camps et la guerre. Il fallut leur donner des adjoints pris dans les classes inférieures ; et ces adjoints peu à peu, par la retraite absolue des barons, se trouvèrent naturellement investis du droit exclusif de juger les peuples. Les choses en étoient à ce point, lorsque Phi-

lippe de Valois, en 1644, donna une nouvelle organisation à ce tribunal, qui reçut alors à peu près la forme qu'il a conservée depuis jusqu'à son extinction. Il ordonna qu'il y auroit trente juges, moitié clercs et moitié laïques, dans la chambre dite du plaidoyer, et depuis la grand'chambre; quarante à celle des enquêtes, où se jugeoient les procès par écrit; et huit enfin aux requêtes, chargés d'abord de recevoir les enquêtes des parties, et ensuite de juger les affaires de moindre importance qui n'étoient pas d'un intérêt assez grave pour être communiquées au parlement. Ce tribunal prit le nom de cour, et le lieu de ses séances, celui de palais, parce qu'à cette époque il se tenoit effectivement à la cour et dans le palais du roi. Sa forme n'a varié depuis que par le nombre des magistrats et par celui des chambres qui en a été la suite. A l'extinction du parlement, elles étoient au nombre de cinq : la grand'chambre qui avoit dix présidens et quarante-sept conseillers, dont douze étoient clercs, trois chambres des enquêtes, comptant chacune deux présidens et vingt-trois conseillers; et une dernière chambre des requêtes, composée de deux présidens et de quatorze conseillers : en tout cent trente-huit juges, sans compter les princes du sang et les ducs et pairs, au nombre de soixante environ, qui tous avoient

droit d'entrée au parlement, mais qui n'y jugeoient pas effectivement.

C'est aussi au temps de Philippe-le-Bel que la chambre des comptes fut également rendue sédentaire; elle le fut même avant le parlement. Destinée d'abord à entendre exclusivement les comptes du roi, elle fut investie dans la suite de plusieurs autres attributions.

On regarde encore Philippe-le-Bel comme l'instituteur des états généraux. Dans sa querelle avec Boniface VIII, il s'appuya, en effet, du suffrage des magistrats, des universités, des maires et des principaux bourgeois des villes; mais, si plusieurs personnages qui n'étoient ni prélats ni nobles assistèrent aux assemblées qui se tinrent alors et y donnèrent leur voix, peut-être n'étoit-ce pas comme députés des ordres dont ils étoient membres, mais comme savans dans la jurisprudence du royaume et dans le droit canon.

On doit rapporter à cette époque l'acquisition que fit la France de la seconde ville du royaume. Lyon, détachée du domaine sous Lothaire pour devenir la dot de Mathilde sa sœur, épouse de Conrad, roi d'Arles, avoit passé avec ce royaume aux empereurs d'Allemagne par le testament de Raoul ou Rodolphe, fils de Conrad. L'empereur Frédéric Barberousse l'avoit depuis cédée aux

archevêques. Les rois de France pensèrent alors à rentrer insensiblement dans leur ancienne souveraineté, et leurs progrès furent rapides. Saint-Louis eut une cour de justice dans la ville; Philippe-le-Hardi se fit prêter serment par son archevêque; Philippe-le-Bel y tint un officier sous le nom de *gardiateur*; et, afin de concilier le chapitre, il lui fit cette fameuse concession qui, érigeant tous ses biens en comtés, donna occasion aux chanoines de prendre le titre de comtes de Lyon. Toutes ces attributions néanmoins n'étoient pas tellement reconnues, que Pierre de Savoie, nouvel archevêque, ne se crût autorisé à refuser le serment. Il engagea les habitans dans sa querelle, et ceux-ci se portèrent à des extrémités qui les rendirent coupables. Philippe s'en prévalut pour agir à son tour en ennemi, mais, sur la simple démonstration de ses forces, tout se soumit, et un traité formel reconnut le roi de France pour souverain.

Ce n'étoit qu'à regret et comme forcés que les Flamands avoient subi la loi d'une trêve qui démembroit leur province, et qui de plus les assujettissoit à un impôt, payable par termes, pour les frais de la guerre. Chaque échéance renouveloit leur mécontentement: il s'ensuivoit des retards dans le recouvrement, et souvent des refus. Philippe, très-

délicat sur cet article , montra du mécontentement et de la colère , menaça les indociles Flamands d'une guerre à outrance , publia qu'il la feroit en personne , et arma chevaliers ses trois fils et beaucoup de jeunes seigneurs qui devoient le suivre. A la naissance , aux mariages des enfans des grands , quand il les faisoit chevaliers , et dans d'autres occasions éclatantes , les vassaux étoient dans l'usage de faire des présens à leur seigneur. Dans cette circonstance , Philippe-le-Bel convertit le présent en imposition : il augmenta aussi la redevance , pour subvenir aux dépenses de la guerre qu'on alloit faire , et , quand cet argent fut entré dans ses coffres , il fit quelques démonstrations hostiles , puis envoya Enguerrand de Marigni son ministre , qui s'arrangea avec les Flamands , et tira d'eux ce qu'il put. Il n'y eut point de guerre , et l'argent des Parisiens resta au roi , avec le plaisir des fêtes brillantes qu'ils lui donnèrent en l'honneur des nouveaux chevaliers.

Elles durèrent trois jours. Jamais , si on en croit les auteurs , on ne vit une pareille magnificence , qui fera juger du goût de nos bons aïeux. « On donna , selon la coutume , des robes neuves à tous les grands , ils changeoient trois fois par jour d'atours ou d'habillement , tous plus superbes les uns que les autres ; luxe inconnu jusque-là. Tous les corps

de métiers parurent vêtus à l'avantage , chacun avec les marques et les ornemens de son art. On éleva dans les carrefours des théâtres ornés de superbes courtines , on joua maintes féeries. Là vit-on Dieu manger des pommes , rire avec sa mère , dire ses patenôtres avec ses apôtres , susciter et juger les morts , les bienheureux chanter en paradis , accompagnés des anges ; les damnés pleurer dans un enfer noir et infecte , et les diables rire de leur infortune. » On y représentoit des sujets tirés de l'Ecriture sainte et de l'histoire : Adam et Eve avant et après leur péché , le massacre des innocens , le martyre de saint Jean-Baptiste , Caïphe sur son tribunal , Pilate se lavant les mains.

« Là fut vu maître Renard , d'abord simple clerc qui chante une épître , ensuite évêque , puis archevêque , enfin pape , toujours mangeant poussins et poules (inéchant allusion à Boniface VIII) , des hommes sauvages , des rois de la fève , mener grand ricolas (grande joie) ; des ribauds en blanche chemise agacier par leur biauté , liesse et gaieté ; les animaux de toute espèce marcher en procession ; des enfans de dix ans joûter dans un tournoi ; des dames caroler de biaux tours ; des fontaines de vin couler , le grand guet faire la garde en habits uniformes ; toute la ville baller , danser et se déguiser en plaisantes manières. » Ainsi,

dès ce temps, les parades et les mascarades étoient le divertissement du peuple.

Le roi, Louis son fils aîné, roi de Navarre depuis la mort de Jeanne sa mère, et Edouard II son gendre, roi d'Angleterre, qui avoit été mandé à la cour pour raison de quelques forfaitures, traitèrent chacun leur jour la cour et la ville. Le couvert étoit sous des tentes. Les convives furent servis à cheval, et le lieu du festin éclairé d'une infinité de flambeaux, quoique ce fût en plein jour. Pour finir, « les bourgeois de Paris partirent en bon ordre de l'église de Notre-Dame, bien armés, équipés lestement, et vinrent passer, au nombre de vingt mille chevaux et de trente mille hommes de pied, auprès du Louvre, où le roi étoit aux fenêtres. Ils allèrent de là dans la plaine de Saint-Germain-des-Prés se mettre en bataille et faire l'exercice. Les Anglois étoient étonnés que d'une seule ville il pût sortir tant de gens bien faits et prêts à combattre. »

Ce luxe que nous venons de décrire contrastoit singulièrement avec les lois somptuaires que Philippe-le-Bel donna au commencement de son règne. Il y en avoit pour le repas et les habillemens. « Nul, dit-il, ne donnera au grand mangier, c'est-à-dire au souper, que deux mets, et un potage au lard, sans fraude; et au petit mangier (le dîner),

un mets et un entremets. Les jours de jeûne deux potages aux harengs et deux mets, ou bien un potage et trois mets. » Dans ces jours il n'y avoit qu'un seul repas. « On ne mettra dans chaque écuelle qu'une manière de chair ou de poisson. Le fromage n'est pas un mets, s'il n'est en pâte ou cuit à l'eau. » Nos rois jusqu'alors avoient donné l'exemple de cette sobriété. On ne servoit jamais que trois plats sur leur table. Leur boisson de préférence étoit le vin d'Orléans. Henri II en faisoit toujours porter avec lui quand il alloit à la guerre, persuadé qu'il excitoit aux grands exploits ; et Louis-le-Jeune en envoyoit par présent. L'eau-rose parfumoit les boissons, entroit dans tous les ragoûts et faisoit les délices de la table. Si Philippe-le-Bel s'est astreint, dans le commencement de son règne, à cette frugalité qu'il avoit prescrite lui-même, on peut juger qu'il s'en est ensuite beaucoup écarté, puisqu'il a été le plus dépensier de nos rois.

On peut en dire autant de ses lois pour les vêtemens. On a vu que, dans la cérémonie des chevaliers, hommes et femmes en changeoient trois fois par jour. Cependant il n'en étoit permis aux ducs et aux comtes les plus riches que quatre par an, autant à leurs femmes, deux aux chevaliers, un seul aux garçons, pas plus à la dame ou demoiselle, si elle n'étoit châtelaine. L'habillement des

hommes étoit une soutane ou longue tunique, et par-dessus un manteau qu'on attachoit sur l'épaule droite, afin qu'étant ouvert de ce côté on pût avoir l'entière liberté du bras droit. L'habit court, excepté à l'armée, n'étoit que pour les valets; le bonnet étoit la coiffure du clergé et des gradués : il s'appeloit mortier quand il étoit de velours. On le galonnoit, on en varioit les couleurs et les ornemens, ainsi que des chaperons ou espèces de capuchons dont le peuple se coiffoit. Les militaires portoient un petit chapeau de fer, diminutif du heaume et du casque, incommodes par leur pesanteur.

Alors étoient en vogue les souliers dits à la poulaine. Ils finissoient en pointe, dont le bec étoit plus ou moins long, selon la qualité de la personne, depuis un demi-pied jusqu'à deux pieds. Cette pointe se relevoit, et des élégans y attachoient des grelots : à force de vouloir se surpasser en ridicules, on alla jusqu'à y appliquer des figures indécentes. Un historien traite cette mode d'outrage fait au Créateur, et peu s'en fallut que ceux qui la suivirent ne fussent traités d'hérétiques. « Mais, quand les hommes se fâchèrent de cette chaussure aigüe, dit un écrivain du temps, furent faites des pantoufles si larges devant qu'elles excédoient de largeur la mesure d'un bon pied, et ne savoient les hommes,

ajoute-t-il , comment ils se pouvoient déguiser. » Les femmes sans doute n'étoient pas moins inventrices ni moins changeantes. La loi se contente de marquer les broderies , fourrures , diamans dont elles pouvoient enrichir leur habits , sans en prescrire les formes.

Une disposition plus importante et digne de la politique et de la prévoyance de Philippe-le-Bel , fut celle qu'il introduisit en loi à l'occasion des apanages qu'il forma à ses deux derniers fils. De Hugues-Capet à Philippe-Auguste, les apanages avoient été donnés en toute propriété et sans aucune condition de retour , en sorte qu'ils ne pouvoient revenir à la couronne que par alliance ou par acquisition ; de Louis VIII à Philippe-le-Bel on avoit stipulé le retour, mais à défaut d'hoirs seulement ; Philippe-le-Bel restreignit la transmission des apanages aux seuls hoirs mâles ; et , conformément à l'esprit de la loi salique , il statua qu'à leur défaut les apanages à concéder à l'avenir retourneroient de plein droit à la couronne.

[1314] Philippe passa la dernière année de sa vie dans une langueur qui le conduisit au tombeau à l'âge de quarante huit ans , dans la vingt-neuvième année de son règne. Les uns attribuent sa maladie à une chute de cheval qu'il fit à la chasse ; d'autres au chagrin

causé par de sombres réflexions qui le plongèrent dans une mélancolie habituelle.

En effet, le passé et le présent devoient le tourmenter, ainsi que l'avenir. Avec trois fils, tous trois hommes faits, il put prévoir l'extinction de sa race. Il lui étoit difficile de se cacher que l'excès des impôts avoit rendu son gouvernement odieux, et que l'altération des monnoies, ce honteux agiotage, imprimoit une tache ineffaçable sur sa réputation. Quand il se rappeloit sa conduite à l'égard des Templiers, il avoit beau tâcher de rassurer sa conscience par les preuves juridiques de leurs désordres, il ne se pouvoit que leurs désaveux et leur fermeté dans les supplices n'excitassent du moins chez lui des doutes et des remords ; et tant de sang répandu dans la guerre de Flandre, dont la justice n'étoit rien moins qu'évidente ; enfin le déshonneur de sa famille ; trois brus à la fois accusées de mauvaise conduite ; deux condamnées, une seule échappée à la conviction, mais non pas aux soupçons ; leurs séducteurs punis publiquement, comme pour afficher la honte des princesses et de leurs époux : que d'amères réflexions tant de sinistres souvenirs devoient exciter en lui ? Il n'est donc pas étonnant que ses contemporains aient cru, comme nous venons de le dire, qu'il mourut de chagrin. Il recommanda à son fils de diminuer les im-

pôts et de soulager le peuple : exhortation ordinaire aux mourans , toujours oubliée par leurs successeurs.

Bernard de Saisset, cet évêque de Pamiers, si hautement déclaré contre Philippe-le-Bel, dit dans ses apologies contre ce prince : « Ce n'est qu'un fantôme, une belle image, qui ne sait rien faire que de regarder le monde et se faire regarder. » Quoique ce soit le sarcasme d'un ennemi, on peut penser qu'il ne l'auroit pas hasardé dans un écrit public, s'il n'y avoit eu du moins quelque fondement aux reproches; et on seroit d'autant plus porté à y croire, qu'on sait généralement qu'il n'est que trop ordinaire aux *beaux*, ainsi vulgairement nommés, de se complaire dans leur figure, et de solliciter en quelque manière l'admiration par des afféteries à peine excusables dans l'autre sexe.

Ce ridicule à part, Philippe avoit des qualités propres à lui attirer l'estime*. Beaucoup d'attention à faire rendre la justice, quoique dans ce qui le regardoit personnellement il s'en soit souvent écarté. Il montrait de la connoissance dans les affaires; sa politique a été souvent heureuse. On lui reproche peu de fermeté dans ses résolutions, à moins que ses vengeances n'y fussent intéressées; d'ailleurs il étoit vaillant, généreux, magnifique, avide

* Velly, t. VII, p. 394.

de gloire , mais encore plus d'argent , pour le dépenser jusqu'à la prodigalité. Il prévoyoit , dit-on , l'état fâcheux où tomberoit le royaume après sa mort , et ce triste pronostic est regardé comme une des causes du chagrin qui le tua.

Le règne de Philippe-le-Bel fait époque dans l'histoire de la monarchie , parce qu'il fixe la démarcation entre les anciens parlemens et le nouveau. S'il n'a pas été l'auteur , il a du moins donné , par ses fréquentes convocations , l'idée des états généraux , qui tantôt ont consolidé , tantôt miné le trône , et l'ont enfin renversé. Philippe a rendu plus rares les combats judiciaires ; il a ajouté à la France des parties considérables de la Flandre et du Lyonnais , la Champagne et le comté d'Angoulême. A lui ont cessé les croisades , quoiqu'il ait lui-même pris la croix avec ses fils , beaucoup de seigneurs , et le roi d'Angleterre lui-même ; mais il paroît que ces princes ne regardoient cette action que comme une cérémonie propre à leur donner auprès des peuples une réputation de zèle et de bravoure. La boussole ou la propriété de l'aimant à se diriger vers le nord , connue peut-être avant le règne de Philippe , n'a été que de son temps appliquée à la marine. Ses démêlés avec Boniface ont éclairci les points de discipline contestés entre les papes et les

rois, et ont donné naissance à ce que l'on appelle les libertés de l'église gallicane, qui ne sont réellement qu'une barrière contre les prétentions qu'avoit le saint Siége.

La cour de Rome se fit un grand appui dans les religieux mendiants, qui pullulèrent depuis le milieu du treizième siècle et pendant tout le quatorzième. Ils étoient alors dans toute la ferveur de la pratique du vœu de pauvreté, de sorte que la plupart rejetoient les biens que leur offroit l'admiration des fidèles pour l'austérité de leur vie. Afin de lever le scrupule des plus timorés d'entre eux, le pape Nicolas III, qui avoit été de l'ordre de Saint-François, déclara que les biens-fonds donnés aux mendiants appartiendroient au pape, et que les religieux n'en auroient que l'usufruit. La délicatesse sur la désappropriation a été poussée par quelques dévots d'entre eux jusqu'à soutenir que les alimens dont ils usoient journellement appartenoient au pape et non à eux.

Le clergé séculier eut aussi ses excès dans un autre genre : il étoit très-persuadé de sa prééminence, et inexorable sur ses privilèges. Pierre de Jumeau, prévôt de Paris, avoit fait pendre un écolier pour un crime qui méritoit la mort. L'université se plaignit vivement de cet attentat aux droits qu'elle exerçoit sur ses suppôts : n'étant pas satisfaite de la réponse du roi, elle ferme ses écoles et cesse ses fonc-

tions. L'official prononce l'excommunication contre le magistrat : le clergé prend fait et cause pour l'université. De toutes les paroisses de Paris partent des processions suivies d'un peuple nombreux ; elles se rendent à la maison de l'infracteur des immunités. Chacun lance contre elle des pierres en disant : « Retire-toi , maudit Satan ; reconnois ta méchanceté ; rends honneur à notre mère sainte Eglise que tu as insultée en blessant ses immunités ; autrement , que ton partage soit avec Dathan et Abiron , que l'enfer engloutit tout vivans. » Le prévôt fut condamné à faire réparation à l'université , avec injonction d'aller à Rome pour obtenir son absolution. Le roi fonda deux chapelles , où se diroient , à perpétuité , des messes pour le repos de l'âme de l'écuyer , et qui seroient à la collation de l'université. Quand cette scène scandaleuse , dont on riroit à présent , arriva , Philippe sortoit à peine de ses démêlés avec Boniface , et sans doute il ne voulut pas mécontenter le clergé , qui l'avoit bien servi dans cette circonstance. C'étoit aussi dans le temps que le peuple , surchargé d'impôts et aigri par les variations des monnoies , prenoit partout une attitude menaçante ; on crut sans doute l'adoucir en montrant des égards pour ses préjugés. C'est ainsi que l'abus du pouvoir force quelquefois de composer avec les prétentions , et compromet l'autorité.

C'est du règne de Philippe-le-Bel et précisément de l'époque de l'arrestation des Templiers que date la confédération helvétique. Elle doit sa naissance aux mesures cupides de l'empereur Albert, fils du fameux Rodolphe de Habsbourg, pour former une principauté en Suisse à l'un de ses fils. Dans ce dessein, il proposa aux états de l'Empire formant les cantons de Schwitz, d'Uri et d'Unterwalden, de les réunir aux terres de la maison de Habsbourg; et sur leur refus il ordonne aux avoués qu'il y envoyoit au nom de l'Empire de les vexer en toutes manières. Son projet étoit de les porter à la révolte, qui lui fourniroit un prétexte plausible de leur faire la guerre et de les plier à ses volontés. Les trois états, à l'effet de repousser la tyrannie et de se maintenir dans leur indépendance, se confédérèrent alors par les soins de trois hommes célèbres dans leur patrie, Wernier Stouffacher, de Schwitz; Gauthier Furst, d'Uri; et Arnould de Melchthal, d'Unterwalden. Ceux-ci, après s'être associé plusieurs de leurs amis, et entre autres le fameux Guillaume Tell, s'emparent des citadelles qu'Albert avoit élevées pour les maintenir, les démolissent, chassent les avoués et en massacrent même quelques-uns. L'empereur, informé de ces désordres qu'il avoit fait naître, se dispose à en profiter; et déjà il touchoit aux frontières, lorsqu'un de

ses neveux qui revendiquoit de lui son héritage l'assassina. Après Albert, divers princes de la maison d'Autriche firent à plusieurs reprises des tentatives contre les Suisses ; mais leurs efforts furent toujours inutiles ; et la confédération s'accrut même en divers temps de nouveaux membres qu'elle reçut dans son sein , et qui la portèrent successivement au point où elle est parvenue depuis.

LOUIS X , LE HUTIN ,

AGÉ DE 23 ANS.

[1315] En treize ans , trois frères , fils de Philippe-le-Bel , passèrent sur le trône. Le règne de Louis X , l'aîné , qui y monta à vingt-trois ans , ne dura que dix-huit mois ; il est marqué par trois événemens sinistres : un meurtre , un assassinat juridique , et une expédition malheureuse.

On doit se rappeler que Marguerite de Bourgogne , son épouse , prévenue d'adultère , étoit prisonnière au Château-Gaillard. On ignore si elle avoit été condamnée à la réclusion par sentence d'un tribunal , après les procédures commandées par la loi ; ou si , jugée coupable d'après les conjectures très-vraisemblables , elle avoit été renfermée sans forme de procès et sans prononcé juridique.

Dans ce dernier cas, son mari avoit tout au plus le droit de la laisser languir dans sa réclusion, s'il ne vouloit pas la faire juger; mais, en montant sur le trône, il lui prit envie d'y faire asseoir une compagne. Trop et de trop fortes considérations s'opposoient à ce qu'il y rappelât Marguerite, dont il lui restoit cependant une fille nommée Jeanne. Charles-Martel, roi de Hongrie, avoit une princesse appelée Clémence : Louis la demanda en mariage, et l'obtint. La prochaine arrivée de la fiancée fut l'arrêt de mort de l'épouse. Son mari la fit étrangler dans sa prison, après deux ans d'une dure captivité. Il alla ensuite se faire sacrer à Reims avec la nouvelle reine.

Cette cérémonie avoit été différée par des prétentions et des disputes entre les seigneurs de la cour qu'il fallut concilier; par des troubles que les impôts excitoient dans les provinces, et qu'il fallut apaiser; enfin parce qu'il n'y avoit pas d'argent dans le trésor. Pendant tout le règne de Philippe-le-Bel, Enguerrand de Marigni en avoit eu la clef en qualité de surintendant des finances. Il jouissoit du plus grand crédit sous ce monarque, dont il avoit toute la confiance. Philippe-le-Bel l'avoit fait châtelain du Louvre, lui avoit donné le comté de Longueville, et d'autres terres considérables. La puissance du surintendant étoit si grande, que les chroniques

du temps l'appellent *coadjuteur au gouvernement du royaume*. Il ne se pouvoit qu'une telle élévation ne lui fît beaucoup d'envieux et d'ennemis. C'étoit à lui, comme conseiller intime du roi, que ceux qui n'obtenoient pas tout ce qu'ils désiroient du monarque attribuoient les refus qu'ils éprouvoient; sur lui, ainsi qu'il arrive à l'égard des principaux ministres, rejaillissoient tous les mécontentemens.

Charles, comte de Valois, frère de Philippe-le-Bel, avoit ressenti un vif chagrin, lorsqu'ayant pris sur lui, dans la première guerre de Flandre, de promettre à Guy de Dampierre la paix s'il alloit lui-même la demander au roi, et la sûreté pour le retour s'il ne l'obtenoit pas, il vit que son frère, sans égard pour l'engagement pris par lui comte de Valois, retenoit le Flamand prisonnier. Il en conçut une haine mortelle contre Enguerrand, qu'il crut inspirateur de cette résolution, et jura de se venger.

Il n'en pouvoit trouver une meilleure occasion que le commencement du règne d'un jeune prince foible, sans expérience, sur lequel sa qualité d'oncle lui donnoit un grand empire, et il ne la manqua pas. Dans un conseil dont l'embarras des finances faisoit la matière, Louis, étonné de la pénurie d'argent où il se trouvoit, demanda : « Que sont

donc devenues les décimes levées sur le clergé, les richesses qu'ont dû produire les altérations des monnoies, les subsides dont on a surchargé le peuple? — C'est le surintendant, dit Valois, qui en a eu le maniement; c'est à lui à en rendre compte. — Je le ferai, répondit le surintendant, quand il plaira au roi de l'ordonner. — Que ce soit tout à l'heure, répliqua Valois brusquement. — J'en suis content, dit le ministre sur le même ton : je vous en ai donné, monsieur, une grande partie; le reste a été employé aux charges de l'Etat. — Vous en avez menti, s'écria le prince en fureur. — C'est vous même, sire, qui en avez menti, répliqua le surintendant. » Charles, transporté de colère, mit l'épée à la main; Enguerrand fit geste de se défendre; il s'en seroit suivi un combat à outrance sous les yeux du roi, si les assistans ne se fussent jetés entre eux deux.

L'oncle du roi n'eut pas de peine à obtenir que celui qui lui avoit si outrageusement manqué de respect fût arrêté. On l'enferma d'abord dans la tour du Louvre, son gouvernement; de là au Temple, prison funeste. Les opinions sur le compte du financier ne furent point partagées; il avoit été tout-puissant, il étoit riche, il avoit manié les deniers du royaume; une multitude d'impôts s'étoient établis pendant son administration : donc il

ne pouvoit manquer d'être coupable. Ses amis , ses protégés , les gens enrichis de ses dons s'éclipsèrent ; il ne lui resta de défenseurs que dans sa famille ; mais on imputa ses crimes à ses parens , on leur suscita des accusations pour les éloigner et les mettre hors d'état de solliciter. On lui connoissoit pour ami un célèbre avocat , nommé Raoul de Presle , qui auroit pu prendre sa défense et plaider victorieusement sa cause ; il fut mis en prison , chargé d'une accusation calomnieuse , et dépouillé de ses biens , qu'on ne lui rendit pas quand il fut déclaré innocent. Comme , malgré les perquisitions que l'on faisoit pour multiplier et envenimer les griefs reprochés au surintendant , il ne se présentoit que des inculpations vagues et mal prouvées , on répandit avec profusion une proclamation qui invitoit « riches et pauvres , tous ceux auxquels Enguerrand auroit méfait , de venir à la cour du roi y faire leurs plaintes , et qu'on leur feroit très-bon droit. » Personne ne comparut ; mais , à force d'entasser reproches sur reproches , sans preuves ni vraisemblance , on vint à bout de former un acte d'accusation.

Enguerrand est amené au château de Vincennes , devant une assemblée que le roi présidoit , accompagné d'un grand nombre de seigneurs et de prélats. Un avocat , nommé

Jean Banière , par ordre du comte de Valois , prend la parole. Selon la coutume du temps , il commence par un texte tiré de l'Ecriture sainte. Après des citations de l'Ancien Testament , qu'il tâche d'approprier à sa cause , « il allègue les exemples des serpens qui dégâtoient la terre en Poitou , au temps de monseigneur saint Hilaire , et comparage les serpens à Enguerrand et à ses parens , amis et affidés , descend de là aux cas et forfaits ; » altération des monnoies , surcharge du peuple , séditions qui en ont résulté ; dons immenses obtenus du feu roi par lâches artifices ; vol des deniers destinés au pape et à ses parens ; lettres en blanc , scellées et surprises au chancelier , qu'on doit présumer remplies de faux comptes , à moins que l'accusé ne justifie de l'emploi de l'argent dont il est fait mention ; dégradation des forêts ; plusieurs affaires faites à son profit avec des particuliers ; des ordres donnés sans mandement exprès du roi ; correspondance entretenue avec les Flamands ; argent tiré d'eux afin de rendre la dernière expédition inutile : enfin , pour ne rien omettre , l'insolence de faire placer sa statue sur l'escalier du palais , qu'il avoit fait rebâtir par ordre de son maître*.

* Cette statue étoit placée sous celle du roi ; elle fut arrachée et renversée. On croit qu'elle existe encore debout , appuyée contre le mur , dans une

Marigni demanda à répondre, et certainement il auroit pu le faire victorieusement à l'égard de bien des chefs. Il insista sur la communication des griefs. Tout cela fut refusé; et, après cette scène humiliante, à laquelle il paroissoit n'avoir été appelé que pour boire la coupe d'amertume présentée par ses ennemis, « il fut ramené au Temple, enfermé en bons liens et anneaux de fer, et gardé très-diligemment. »

Le jeune monarque trouvoit les demandes de l'accusé justes. S'apercevant même que les accusations étoient vagues et destituées de fondement, il auroit voulu le mettre en liberté et le renvoyer absous; mais il craignoit son oncle. Il pria du moins de trouver bon que le surintendant fût exilé et gardé dans l'île de Chypre, d'où on le rappelleroit quand on voudroit traiter son affaire avec plus de calme. Ce n'étoit pas ce que prétendoit l'ennemi de Marigni : il vouloit sa mort; et cette réponse ferme du surintendant, lorsque le comte lui demanda ce qu'il avoit fait du trésor de l'Etat, « Je vous en ai donné une partie », fait présumer que Valois craignoit les éclaircissemens qu'un procès en règle pouvoit

des cours de la Conciergerie. Elle est d'une assez bonne attitude, et peut faire connoître le style de la sculpture et l'habillement de la fin du treizième siècle.

faire naître. Le penchant de son neveu à l'indulgence l'inquiétoit. Cependant, comme il connoissoit la foiblesse et l'inexpérience du jeune prince, il ne désespéra pas, en l'attaquant par la superstition, de faire brusquer le jugement.

On croyoit alors qu'il existoit des sorciers, lesquels, par art magique, pouvoient établir, entre des figures de cire qu'ils faisoient, et les personnes que ces figures représentoient, une telle correspondance, que ces personnes souffroient dans leurs corps les tourmens que le magicien paroissoit vouloir exercer sur les figures; de sorte que, quand il piquoit telle ou telle partie de l'image, la personne représentée en éprouvoit la douleur dans cette même partie; et enfin un coup d'aiguille donné dans le cœur de la figure tuoit le patient, après beaucoup de douleurs. On appeloit cette opération magique *envouter*. Il se répandit tout à coup un bruit que la femme d'Enguerrand et sa sœur recouroient aux sortilèges pour le sauver et qu'elles avoient « envouté le roi, messire Charles et autres barons, de manière que, si on n'y apportoit au plus tôt remède, lesdits roi et comte ne feroient chacun jour que amenuiser, sécher et déchirer, et en brief moureroient de male mort. »

Pour donner à ces rumeurs populaires un air de vérité aux yeux du jeune monarque et

du public, on arrêta un sorcier, sa femme et son valet; on montra au roi des figures percées et sanglantes trouvées chez lui, disoit-on. Le malheureux se pendit dans la prison, ou fut étranglé secrètement. Cet acte de désespoir, présenté au roi comme un aveu du crime, ainsi que le procès fait à la femme et au valet, dont l'une fut brûlée, l'autre pendu, opérèrent chez le monarque une pleine conviction. Il déclara qu'il *ôtoit sa main de Marigni*, et il l'abandonna au comte de Valois.

Alors le prince convoque au château de Vincennes quelques barons et quelques chevaliers, fait lire devant eux et devant l'accusé les mêmes reproches contenus dans le premier plaidoyer. On y ajoute l'imputation de maléfice et de sortilège. Marigni se récrie avec horreur contre cette accusation; il demande à être entendu sur les autres: on ne l'écoute pas, et sans aucune des formes judiciaires employées dans les procès criminels, malgré sa qualité de chevalier, comte de Longueville, et les grandes dignités dont il avoit été décoré, il est condamné au supplice infâme de la potence, exécuté, et son corps suspendu au gibet de Montfaucon, qu'il avoit fait construire. Il alla à la mort avec calme et constance, et disoit au peuple: » Bonnes gens, priez pour moi. » Ce peuple, que sa grandeur avoit offusqué, se montra touché de son mal-

heur : la rage même de ses ennemis expira avec lui. Ils laissèrent déclarer innocentes sa femme et sa sœur, accusées de sorcellerie ; et ses frères, l'un archevêque de Sens, l'autre évêque de Beauvais, furent déchargés du crime d'avoir empoisonné Philippe-le-Bel, crime qu'on leur avoit imputé afin de les mettre hors d'état de solliciter pour leur frère. Plusieurs même des amis du surintendant recouvrèrent le crédit qu'ils avoient en cour, mais point les biens ; ils restèrent entre les mains de ceux qui en avoient obtenu la confiscation.

Si le supplice de l'infortuné Marigni fut accompagné de toutes les circonstances humiliantes propres à flétrir sa mémoire, jamais aussi réparation ne fut plus éclatante. D'abord le roi, qui s'étoit laissé aller par faiblesse aux insinuations perfides de ses ennemis, en marqua souvent du regret, et dans son testament il légua une somme considérable à la famille de Marigni, « en considération, dit-il, de la grande infortune qui leur étoit arrivée ; » mais il n'y a point d'exemple dans l'histoire de l'éclat que le comte de Valois donna à son repentir. Attaqué d'une maladie douloureuse, dont les médecins ignoroient la cause, il reconnut humblement qu'il étoit frappé de la main de Dieu, en punition du procès fait au seigneur Enguerrand. Il fit

conduire son corps avec pompe dans l'église d'Ecouis, où le surintendant avoit établi un chapitre. Valois y fit des fondations; et, la maladie augmentant avec des douleurs très-aiguës, il fit distribuer une aumône générale dans Paris, avec ordre à ses officiers de dire à chaque pauvre : « Priez Dieu pour monseigneur Enguerrand de Marigni et pour monseigneur Charles de Valois. »

Nous ne regardons pas le surintendant comme absolument innocent. Quel est l'homme qui, avec un pouvoir absolu, et dans une grande administration, ne commette pas des fautes? Mais son véritable crime, celui que la postérité lui a reproché de concert avec ses contemporains, c'est d'avoir favorisé la passion de Philippe-le-Bel pour le luxe et la dépense, en inventant et employant toutes sortes de moyens à la charge du peuple. Sans ces ministres basement flatteurs et lâchement complaisans, rarement il y auroit des monarques exacteurs.

La mort de Marigni ne délivra pas la France des taxes. Il paroît que ceux qui lui succédèrent dans le maniement des finances furent aussi inventifs que lui. Les Flamands crurent le commencement d'un règne un moment favorable pour se dispenser de payer les sommes auxquelles ils s'étoient engagés sous Philippe-le-Bel. Louis se détermina à les

contraindre par les armes ; mais il n'y avoit pas d'argent dans le trésor : on employa pour le remplir une formule pour ainsi dire déprécatoire , un moyen d'insinuation , au lieu du ton absolu des édits bursaux, usité jusqu'alors. Le roi convoqua la noblesse et le peuple , chacun dans le chef-lieu des sénéchaussées. Il les fit exhorter par des commissaires qu'il y envoya , de lui fournir des subsides extraordinaires , avec promesse de les rembourser des revenus du domaine. Il rendit le droit de bourgeoisie aux marchands italiens , et en tira de l'argent pour la liberté de commercer. Le clergé , engagé à payer une décime , y consentit. Louis prit les deniers qui avoient été levés pour le passage à la Terre-Sainte , qui étoient en dépôt à Lyon , à condition de les rendre ; ce que son successeur exécuta. Les juifs , dans ce mouvement de finance , ne furent pas oubliés. Louis les rappela , et leur fit bien payer leur retour. Il envoya dans les provinces des commissaires chargés d'examiner la conduite des juges , et tira des prévaricateurs des amendes proportionnées aux délits et à leurs facultés. Il vendit aussi des offices de judicature , et proposa des lettres d'affranchissement aux serfs des domaines royaux ; mais , comme ceux qui étoient chargés de ces marchés mettoient le privilège à trop haut prix , peu de serfs se soucièrent de l'acquérir. Ce

n'étoit d'abord qu'une offre ; mais , quand les traitans virent que la marchandise ne tentoit pas , ils obtinrent la permission de forcer à l'acheter ; et une partie du mobilier des serfs, seule espèce de propriété qu'il leur fût permis de posséder jusqu'alors , devint le prix de leur liberté. Ainsi , pendant le cours du règne de Louis-le-Hutin , voilà trois innovations qui ont eu dans la suite une grande influence sur la constitution du royaume : l'assemblée de la noblesse et du peuple par sénéchaussées , commencement des états généraux ; la vénalité des charges et la diminution de la servitude.

Des poursuites sévères faites contre d'autres financiers , les amendes et confiscations , formèrent une somme qui mit Louis en état de lever une belle armée. Il la mena contre les Flamands ; mais le ciel combattit pour eux. Les pluies continuelles de l'automne et de l'hiver avoient imbibé la terre et fait de la Flandre un marais fangeux. Les François avancèrent jusqu'à Courtrai et mirent le siège devant cette ville ; mais , outre que l'eau *source-loit* de tous côtés dans les travaux , on ne pouvoit même pas trouver un terrain solide pour les tentes. Les hommes étoient dans la boue jusqu'aux genoux , les chevaux y enfonçoient jusqu'aux sangles. Plus on avançoit , plus il devenoit impossible de faire arriver des vivres

au camp. Ils manquèrent totalement, ainsi que les munitions. Louis fut contraint de lever le siège, laissant dans la boue chars, harnois, équipages, et de regagner la France avec des bataillons délabrés, restes infortunés d'une armée deux mois auparavant si florissante.

[1316] Louis survécut peu à ce désastre. Il mourut dans le mois de juin, pour s'être, dit-on, trop échauffé à la paume dans la plus grande chaleur du jour, et s'être ensuite retiré dans une grotte, dont la fraîcheur le saisit, et lui causa une fièvre qui le conduisit au tombeau. D'autres croient qu'il fut empoisonné, sans qu'on sache pourquoi, ni par qui. Des chroniques du temps disent « qu'il étoit volentif, mais non bien ententif en ce qu'au royaume falloit ; » c'est-à-dire qu'il désiroit plus le bien qu'il ne le faisoit. Cependant on doit observer que, mort à vingt-trois ou vingt-quatre ans, il fit, en dix-huit mois, des réglemens qui assuroient la liberté des églises, les prérogatives de la noblesse et le bonheur des peuples ; qu'il donna de la stabilité aux monnoies par de sages ordonnances qui fixoient le titre et le coin des espèces seigneuriales, sous peine à ceux qui s'en écarteroient de perdre leur droit de monnoyage. On a aussi de lui un édit très-remarquable, par lequel il étoit défendu, sous quelque prétexte que ce fût, de troubler les laboureurs dans

leurs travaux, de s'emparer de leurs biens, de leurs personnes, de leurs instrumens, des bœufs et de tout ce qui sert à l'agriculture. Par cette loi, par celle des affranchissemens, par le commencement de la vénalité des charges, et par le germe pour ainsi dire des états généraux, son règne, comme celui de son père, fait époque dans l'histoire de France.

Il a été surnommé Hutin, comme qui diroit mutin, batailleur *. Ainsi que son père et ses frères, il étoit très-bel homme, gai jusqu'à être folâtre, affable, caressant. Avec ces qualités, comment n'obtint-il pas la préférence dans le cœur de Marguerite? Il auroit sans doute coulé des jours plus heureux avec Clémence, qu'il laissa enceinte de trois mois.

INTERRÈGNE.

Philippe, comte de Poitiers, frère du défunt roi, prit la régence en attendant la naissance de l'enfant dont Clémence accoucherait. Son premier soin fut de convoquer au Louvre les grands seigneurs et les pairs. On donna encore à cette assemblée la dénomination de parlement. Elle décida que, si la reine accouchoit d'un prince, Philippe auroit la régence et la tutelle pendant dix-huit ans, et qu'il seroit roi s'il naissoit une fille. L'assem-

* Velly, t. VII, p. 47.

blée accorda au régent les droits régaliens dans toute leur plénitude, et il en usa souverainement.

Pendant sa régence il se présenta une affaire importante par elle-même, et encore plus par ses suites, puisqu'elle fut une des principales causes de la guerre qui s'éleva entre la France et l'Angleterre, et qui dura cent vingt ans.

Le comté d'Artois étoit passé dans la maison de France par le mariage d'Isabelle de Hainaut avec Philippe-Auguste. Saint Louis l'avoit donné en apanage à Robert son frère, tué à la bataille de la Massoure en Egypte. Son fils Robert II eut deux enfans, Philippe et Mahault, épouse d'Othon, comte de Bourgogne; Philippe mourut quatre ans avant Robert III, en très-bas âge. Quand Robert II mourut, Mahault sa fille s'empara du comté d'Artois, comme directe et seule héritière, et en vertu de la coutume d'Artois, où la représentation n'avoit pas lieu, et où par conséquent le petit-fils ne pouvoit représenter son père qui étoit mort avant l'ouverture de la succession. Cependant le neveu de Mahault le revendiqua contre sa tante. Le procès s'intenta par-devant la cour des pairs de France. Ils décidèrent, conformément à la coutume, que le comté appartiendrait à la tante; ceci se passa sous Louis-le-Hutin. Pendant la régence

le neveu reprit ses prétentions, et commença des hostilités qui causèrent des troubles dans le pays, divisé d'inclinations entre la tante et le neveu. Le régent y porta ses armes, et força le jeune Robert à céder et à se constituer prisonnier, pendant que le procès s'instruisoit de nouveau devant le parlement. Après un examen de deux ans, ce tribunal pronouça un arrêt conforme à celui des pairs, et débouta le jeune prince. Cependant, pour le dédommager, on obligea Mahault de créer des pensions sur le comté tant à lui qu'à sa mère, et à une sœur qu'il avoit; et, pour le consoler, on lui fit épouser la princesse Jeanne, fille aînée du comte de Valois, l'ennemi de Margni, et on érigea en pairie le comté de Beaumont-le-Rocher, que Louis-le-Mutin lui avoit déjà donné comme un dédommagement, lorsqu'il avoit perdu son procès en première instance. La seconde sentence fut ratifiée par la signature ou le sceau non-seulement des parties intéressées, mais encore de tous les princes, parens et amis, le régent à leur tête, et l'affaire fut regardée comme consommée; mais elle n'étoit qu'assoupie.

JEAN I, POSTHUME.

La reine accoucha d'un fils qui fut nommé Jean, et qui ne vécut que huit jours. « C'est

sans raison, dit le P. Daniel, que quelques-uns ne le mettent pas au nombre des rois de France. Il acquit ce titre en naissant, et il le porte en quelques pièces du trésor des chartes. » Le comte de Poitiers, régent, lui fit faire des funérailles royales, et prit le sceptre.

PHILIPPE V, DIT LE LONG,

AGÉ DE 23 ANS.

PHILIPPE-LE-LONG, ainsi appelé à cause de sa taille haute et déliée, n'avoit que vingt-trois ans quand il parvint au trône. C'étoit celui des trois frères qui avoit repris son épouse, confondue avec ses belles-sœurs dans une accusation d'adultère. Il vécut bien avec elle.

Il est difficile de donner de l'intérêt à un règne sans guerres et sans intrigues : néanmoins celui de Philippe-le-Long, quoique dénué de ces soutiens de l'histoire, peut encore attacher le lecteur.

Depuis plus de huit siècles que la monarchie existoit, la couronne, à trois exceptions près* qui n'avoient pas été assez remarquées, avoit toujours passé de mâle en mâle, et il ne s'étoit pas présenté une occasion de discuter solennellement si elle pouvoit être posée sur la tête des femmes. L'opinion contraire à

* En 557, en 566 et en 878

la prétention que celles-ci auroient pu avoir prévaloit dans les esprits, fondée sur une ancienne loi , nommée *loi salique* , dont on ignore la date et le motif. Il est permis de supposer que les capitaines conquérans sous Clovis s'étant formé de grandes seigneuries , il passa chez eux en coutume qu'elles seroient possédées exclusivement par le sexe guerrier, capable de défendre leur intégrité : donc le sceptre , type de la principale seigneurie , ne devoit être porté que par une main ferme et propre aux armes.

[1317] Ce point de droit venoit d'être décidé , comme nous l'avons dit , dans une assemblée des grands du royaume , tenue au moment de la mort de Louis Hutin. Il sembloit que l'exécution ne dût éprouver aucune difficulté : mais quelques seigneurs des plus qualifiés, le frère même de Philippe, Charles, comte de la Marche, et d'autres princes du sang, parurent vouloir revenir contre la décision. Ils défendirent aux évêques convoqués à Reims pour le sacre d'y procéder, et protestèrent contre tout ce qui s'y feroit. Cependant il eut lieu , mais avec des précautions qui marquoient qu'on craignoit un coup de main et quelque surprise de la part de la faction des mécontents. Philippe fit entourer la ville de troupes , et les portes de l'église furent fermées pendant la cérémonie. Tout se passa

avec ordre et tranquillité. Ceux des pairs qui étoient absens furent suppléés par des seigneurs qu'on nomma. Tous, selon l'ancien usage, tinrent la couronne sur la tête du monarque et sur celle de Jeanne de Bourgogne, son épouse, qui fut sacrée avec lui.

A son retour de Reims à Paris, Philippe convoqua dans cette dernière ville une assemblée de prélats, de nobles et de bourgeois de la capitale. Outre qu'il s'y fit reconnoître roi et prêter serment de fidélité, il provoqua une loi positive qui exclut les princesses du trône, et il y fut prononcé « qu'au royaume de France les femmes ne succèdent point. » Dans cette assemblée, où se trouvèrent convoqués légalement et dans le même lieu le clergé, la noblesse et la bourgeoisie, on doit reconnoître les premiers états-généraux.

[1318] Le plus dangereux des mécontents et le chef de la faction étoit Eudes IV, duc de Bourgogne, frère de Marguerite, l'épouse infidèle de Louis Hutin, et mère de la petite princesse Jeanne encore presque au berceau. Malgré la mauvaise conduite de sa femme, Louis avoit reconnu leur fille légitime. A elle par conséquent appartenoit, sinon la couronne de France, puisque les filles en étoient privées, du moins celle de Navarre, et le comté de Champagne, dont son père avoit hérité de Jeanne, femme de Philippe-le-Bel.

grand'mère de la petite Jeanne. Eudes , son oncle, réclamoit le royaume de Navarre pour sa nièce, et n'avoit intention , disoit-il , que de faire régler ce point lorsqu'il s'opposa au sacre de Philippe. Mais on pénétra son vrai motif quand on vit paroître un traité entre le roi et le Bourguignon , par lequel celui-ci, comme tuteur de Jeanne , cédoit à Philippe les plus beaux droits de sa pupille ; savoir : le royaume de Navarre avec les comtés de Champagne et de Brie , « qui devoit cependant revenir à la princesse , si le roi mourroit sans postérité masculine *. » En dédommagement de ses états , Eudes accepta, au nom de sa nièce, des rentes à prendre sur les comtés d'Angoulême et de Mortain, et une somme considérable pour acheter des terres. Quoique la princesse n'eût que six ans, on conclut son mariage avec Philippe , fils de Louis , comte d'Evreux, fils lui-même de Philippe-le-Hardi , prince peu riche, auquel on fit promettre qu'avenant la consommation de son mariage il n'exigeroit rien pour son épouse que ce qui étoit porté par ce traité; et , en attendant l'âge, la jeune princesse fut remise entre les mains d'Agnès , fille de saint Louis, veuve de Robert II , duc de Bourgogne, et aïeule maternelle de la petite princesse. Dès ce moment

* Velly, t. VIII, p. 71.

le monarque joignit au titre de roi de France celui de roi de Navarre.

Quant au genre de tendresse d'Eudes pour sa nièce, et au dévouement qui lui avoit fait presque prendre les armes pour elle, on put les apprécier lorsqu'on le vit recevoir la main de Jeanne, fille de Philippe, et pour dot le comté de Bourgogne, dont il avoit déjà le duché. Ces deux parties réunies formèrent ce puissant état qui rendit ses successeurs formidables à la France. Pour Charles, comte de la Marche, l'idée qu'il avoit eue de se faire augmenter son apanage, et qui l'avoit jeté dans le parti des mécontents, il la perdit quand la mort du jeune fils de Philippe lui donna l'espérance de la couronne de France, que la foible santé de son frère lui assuroit comme prochaine. Le roi satisfit les autres mécontents par des sacrifices de terres et de dignités qu'il fit à leur cupidité ou à leur ambition.

[1319] Cependant Robert, qu'il ne faut pas perdre de vue, se disant toujours comte d'Artois, malgré l'arrêt qui le destituoit, continuoit ses tentatives contre la possession de Mahault, sa tante*. Ses efforts promettoient d'autant moins de succès que c'étoit contre le roi de France lui-même qu'il falloit les diriger, parce que ce prince avoit épousé la

* Velly, t. VIII, p. 62.

filles de Mahault, et qu'il étoit naturel qu'il soutînt sa belle-mère, puisque ses filles, nées de Jeanne de Bourgogne sa femme, devoient en hériter. De plus, les Artésiens étoient peu disposés en faveur du prétendant. Des députés qu'il envoya aux habitans de Saint-Omer pour les engager à lui ouvrir leurs portes n'eurent que cette réponse en forme de question : « Le roi l'a-t-il reçu à comte ? — Nous ne savons, répondirent les envoyés. — A donc, répliquèrent les bourgeois, nous ne sommes mie faiseurs de comtes d'Artois ; mais si le roi l'eût reçu à comte, nous l'aimissions autant qu'un autre. » Ce fut à Robert, après cette déclaration, à cesser ses poursuites.

Philippe obtint des Flamands pareille condescendance à ses désirs dans un différend qu'il eut avec leur duc. Le prince disoit n'entreprendre la guerre que pour exempter ses sujets d'arrérages de contributions que le roi exigeoit ; mais ils aimèrent mieux payer une dette à laquelle ils s'étoient engagés par leur dernier traité avec Philippe-le-Bel, et ils contraignirent leur duc à faire la paix. Elle fut signée en 1320, et mit un terme à des hostilités qui duroient depuis près de vingt ans. Il semble que la complaisance, quoique un peu forcée, qu'avoit eue Philippe-le-Long d'assembler les états, et d'admettre en quelque manière au gouvernement le peuple qui jus-

que-là n'avoit été compté pour rien , lui avoit concilié la confiance des indociles Flamands ses voisins.

Son règne se seroit écoulé dans les douceurs d'une tranquillité parfaite, si elle n'avoit été troublée par les ravages de fanatiques ignorans, et aussi cruels que dissolus. Les François n'étoient pas encore guéris de la manie des croisades; les confesseurs les prescrivoient à leurs pénitens; les juges aux criminels; les princes, les grands seigneurs, les prélats, les abbés et les abbesses mêmes se les imposoient, soit par excès de dévotion, soit pour le rachat de leurs péchés. Louis-le-Hutin avoit voué le *saint voyage*; surpris par la mort, il légua une somme d'argent pour y être employée. Philippe-le-Long se croisa avec Jeanne sa femme, et beaucoup de seigneurs qu'il rassembla à ce sujet. Il ne fut détourné de partir que par les remontrances du pape Jean XXII, qui lui fit sentir le danger de quitter son royaume dans un temps où l'esprit de cabale rendoit sa présence si nécessaire. Mais le roi mit du moins en réserve une somme destinée à la pieuse expédition, quand les circonstances le permettroient. Avec de pareils exemples, comment le peuple n'auroit-il pas cru cet acte de religion très-utile pour le salut? et comment n'auroit-il pas cherché à s'en appliquer le mérite?

Les gens de campagne surtout, s'entretenant de ces matières, se séduisoient les uns les autres, et se croyoient de bonne foi appelés à délivrer la Terre-Sainte. Ils quittèrent leurs terres, formèrent des attroupemens, et furent nommés *pastoureux*, comme ceux qui avoient ravagé la France sous saint Louis.

Ils alloient, disoient-ils, à Jérusalem. D'abord ils marchaient armés, et mendoient; mais, la charité chrétienne ne leur fournissant pas suffisamment, ils volèrent et pillèrent partout sur le passage. Dignes émules de leurs devanciers, ils avoient aussi à leur tête un proscrit du clergé et un moine apostat.

Leur fureur se portoit principalement contre les juifs, auxquelles ils ne laissoient que le choix entre le baptême et la mort. Les malheureux fuyoient en troupes à l'approche des pasteurs. Quatre ou cinq cents, dit-on, s'étoient réfugiés dans une tour. Les pasteurs les y attaquent : ils se défendent à coups de pierres et de bâtons, et de tout ce qu'ils peuvent trouver sous leurs mains, et ces choses leur manquant, dans leur rage ils jettent leurs enfans à la tête des assiégeans. Enfin, pour ne pas tomber vifs entre les mains de ces furieux, qui faisoient souvent précéder la mort par des supplices, ils choisissent un d'entre eux, jeune et vigoureux, qu'ils chargent de les égorger tous. Lorsqu'il se trouva

seul vivant , avec quelques enfans qu'il avoit conservés , il se présenta aux assiégeans , qui eurent tant d'horreur de son action qu'ils le mirent en pièces ; mais ils sauvèrent les enfans.

Ils n'étoient pas toujours si compatissans. Ordinairement ils n'avoient d'égards ni pour l'âge ni pour le sexe , et ils portèrent si loin leurs excès contre les juifs , que le gouvernement fut obligé de les prendre sous sa protection. On défendit , sous peine de la vie , de leur faire aucune violence. Plusieurs zélés se scandalisèrent de cette prohibition. Ne seroit-il pas odieux , disoient-ils , de maltraiter des chrétiens pour sauver des infidèles ? Mais ces chrétiens étoient des fanatiques très-redoutables par leur fureur et leur nombre. Ils se portèrent sur Paris , prirent de vive force le petit Châtelet , qui leur en fermoit l'entrée , traversèrent cependant la ville sans désordre , et allèrent se ranger en bataille dans le pré aux Clercs , comme pour défier les troupes qu'on préparoit contre eux. Il paroît qu'imitant la conduite de Blanche à l'égard des pastoureaux de son temps , Philippe-le-Long laissa ceux-ci se dissiper d'eux-mêmes , comme un torrent qui se perd sans ravages quand on ne lui oppose pas d'obstacles. Une troupe qui s'approcha d'Avignon , frappée des foudres de l'Eglise , auxquelles se joigni-

rent les armes temporelles, s'évanouit, disent les historiens, comme la fumée.

[1320] Ces mouvemens des pastoureaux donnèrent des inquiétudes aux mahométans. Le roi de Grenade, craignant que ce zèle enthousiaste ne pénétrât en Espagne, imagina, dit-on, pour diminuer le nombre des ennemis qui pourroient lui tomber sur les bras, de dépeupler la France en empoisonnant les eaux. Cette commission fut confiée aux juifs, comme devant saisir avec empressement le moyen de nuire aux chrétiens, dont ils étoient fort maltraités. Le roi maure leur envoya des poisons qui, jetés dans les puits, les fontaines et même les eaux courantes, devoient les infecter; mais, comme les juifs savoient qu'ils étoient fort observés, ils n'osèrent prendre ce soin eux-mêmes, et le remirent aux lépreux, qui étoient très-nombreux en France depuis les croisades. Dans la crainte de la contagion que la communication avec eux pourroit répandre, ils étoient séquestrés dans des espèces d'ermitages de campagne, éloignés de la compagnie de leurs parens et de leurs amis. On leur persuada que l'action de ces poisons sur les eaux rendoit lépreux comme eux tous ceux qui en boiroient, et que le nombre en deviendrait si grand qu'il faudroit bien qu'on les rendît à la société. Ces poisons étoient des têtes de couleuvres, des pattes de crapauds, des cheveux de

femme , du sang humain , de l'urine infusée dans une liqueur noire et fétide ; *almogeste* bien dégoûtant sans doute , mais peu propre à corrompre des eaux courantes , en y joignant même , comme faisoient quelques-uns , les pratiques les plus sacrilèges. Cette composition paroît avoir été bien plutôt l'ouvrage de la superstition que de la chimie.

Précisément dans le temps que ces imputations odieuses se répandirent , il se manifesta dans le midi de la France une maladie contagieuse qui enlevoit beaucoup de monde. Peut-être même fut-ce la maladie , dont les médecins ignoroient la cause , qui donna lieu à l'accusation. Mais , comme le peuple est bien plus susceptible d'erreur subite que de réflexion , il se jeta sur les juifs avec un acharnement forcené , et en peu de temps il en massacra un grand nombre. Le gouvernement vint encore au secours de ces infortunés ; il les prit sous sa sauvegarde , et défendit , sous des peines capitales , de leur faire aucun mal. Mais il est à remarquer que les mieux protégés furent ceux qui étoient les plus riches , et les historiens du temps indiquent naïvement le motif de cette préférence : c'est qu'on vouloit savoir d'eux la nature et la quantité de leurs biens. Les inquisiteurs tirèrent de leurs recherches cent cinquante mille livres , somme alors très-considérable.

Une autre manie , mais qui n'étoit pernicieuse qu'aux fous , tourmenta les amoureux de cesiècle. Il se forma une société d'hommes et de femmes , sous le nom de *galois* et de *galoises* , dont l'objet étoit de se prouver l'excès de leur amour par une opiniâtreté invincible à braver la rigueur des saisons*. Les chevaliers et les dames devoient se couvrir très-légèrement dans les plus grands froids , et très-pesamment dans les plus ardentes chaleurs. Alors ils allumoient de grands feux dans leurs appartemens , et s'en approchoient jusqu'à se brûler. L'hiver, ils ajoutoient des glaçons au froid le plus cuisant. « Si dura cette vie et cette amourette grand-pièce (long-temps) jusques à tant que le plus de ceux en furent morts et pèris de froid. Car plusieurs transissoient de pur froid, et mourroient tous roides de lèz leurs amies , et aussi leurs amies de lèz eux , en parlant de leurs amourettes , et en eux moquant et bourdant de ceux qui étoient bien vêtus. Et aux autres il convenoit desserrer les dents de couteaux, et les chauffer et les frotter au feu comme roides et engelés.... Si ne doute que ceux et celles qui moururent en cet état ne soient martyrs d'amour. » Si on pouvoit prononcer sur l'origine d'une folie, on croiroit que celle-ci étoit montée sur celle des dévots exagérés

* Velly, t. VIII, p. 404.

qui s'imaginoient ne gagner le ciel qu'à force de mortifications les plus douloureuses et les plus pénibles : de même, des amans passionnés auront pensé qu'ils ne devoient obtenir les faveurs de l'amour, qui étoit leur paradis, que par ces tourmens. Ils y donnèrent cependant du relâche, et la communauté des souffrances entre les deux sexes amena insensiblement la communauté des dédommagemens. Selon la coutume, dans ces sociétés mélangées, *on commençoit par l'esprit et on finissoit par la chair*. Il semble qu'à toutes les pages de l'histoire soit inscrite cette maxime : *Fuyez l'exagération*; mais le François lit, approuve, et son caractère l'emporte.

Il fut commis dans ce temps un crime affreux. Le prévôt de Paris, Henri Capetal ou Chapperel, nom que l'histoire doit dévouer à l'exécration, fit pendre un innocent pauvre, qu'il tenoit en prison, à la place d'un riche coupable, qu'il sauva de la potence pour de l'argent. Le juge inique, condamné à la même peine, expia son crime sur le même gibet, et ses biens furent donnés à la famille du malheureux. L'horrible prévarication du premier magistrat redoubla le zèle du prince pour le bien public, et lui fit rendre un grand nombre de sages ordonnances, utiles pour faire connoître les mœurs du temps.

[1320-21] Les juges se rendront au palais à l'heure qu'on chante la première messe dans la chapelle basse, et y demeureront jusqu'à midi sonné. Ils se garderont bien d'interrompre la séance par des nouvelles et autres *esbattemens*. Le nombre et les fonctions des conseillers sont déterminés. Les prélats n'assisteront pas aux audiences, afin qu'ils ne soient point distraits du gouvernement de leurs *spiritualités*. Les magistrats n'entendront les plaideurs qu'au tribunal, et jamais chez eux; n'en recevront ni lettres ni messages, crainte de séduction. D'autres réglemens sur des points de détail moins importans marquent l'attention scrupuleuse de Philippe sur tout ce qui concerne la justice. La conviction intime de la sainteté de ce devoir brille dans le préambule d'une de ses ordonnances, conçu en ces termes : « Messire Dieu, qui tient sous sa main tous les rois, ne les a établis en terre qu'afin qu'ordonnés premièrement en leurs personnes, ils gouvernent ensuite dûment, et ordonnent leur royaume et leurs sujets. » Philippe met ici l'exemple avant la loi. Il veut que « l'ordonnance soit gardée *en nous*, dit-il, *et es-gens qui nous entourent*. Nous déclarons, continue-t-il, que tous les jours, avant de commencer à besogner à choses temporelles, nous voulons entendre la messe, défendant à toutes per-

sonnes de nous présenter des requêtes pendant le saint sacrifice, ou de nous adresser la parole.

Et , pour prévenir toute surprise , le sage monarque défend de *passer* ou *conseiller* aucunes lettres contraires aux anciens réglemens. Le chancelier devient prévaricateur s'il entreprend de sceller celles où se trouve cette clause , *nonobstant anciennes ordonnances*. Philippe fit le premier des lois sur les rentes perpétuelles et à vie , proscrivit les grâces dispendieuses qui sous les rois précédens avoient si *fort appetissé* le domaine de la couronne , déclara ennemi de l'Etat quiconque solliciteroit un de ces dons à *héritages* , révoqua beaucoup de ces aliénations. De ces lois s'est formé le code qui a rendu le domaine de nos rois inaliénable. Ce prince fit dans sa maison de grandes réformes , toutes tendantes à l'économie , sans diminuer l'éclat. Il tenta d'établir l'égalité des poids et mesures dans tout le royaume ; mais la multiplicité et la puissance des seigneurs étoient trop grandes pour qu'il réussît ; il trouva un bon moyen de borner cette autorité , surtout dans les villes dépendantes de la juridiction ecclésiastique , en y établissant un capitaine d'armes dont il laissa le choix aux bourgeois. Il pouvoit avoir *armures* et gens de pied et de cheval , pour repousser la violence à la réquisition de la bourgeoisie. On conçoit que les villes dotées

de ce privilège y trouvèrent un abri toujours subsistant contre les vexations de leurs seigneurs. Ces choix ne se pouvoient faire sans des assemblées, et ces assemblées enhardirent le peuple, comme nous l'avons déjà dit, à traiter en commun ses intérêts.

[1322] Philippe V mourut vers l'âge de trente ans, après six mois de maladie.

On ne manqua pas de dire, comme à l'ordinaire, qu'il avoit été empoisonné; mais il ne reste ni probabilité, ni preuve même indirecte de ce crime. Quatre filles et un fils qui mourut au berceau sont une preuve de la bonne intelligence qui régna entre lui et Jeanne de Bourgogne son épouse, quand elle fut rentrée en grâce auprès de lui. Trois de ces princesses ont été mariées; la dernière prit le voile dans l'abbaye de Longchamp. Jeanne survécut huit ans à son mari, estimée et considérée.

Il nomma pour exécuteur testamentaire le pape Jean XXII, en qui il avoit beaucoup de confiance. Ce pontife étoit grand politique, dur, sévère, absolu, louable cependant d'avoir donné l'exemple de la rétractation dans une explication qu'il eut avec l'université de Paris, touchant *la vision béatifique*, c'est-à-dire touchant la manière dont les bienheureux verroient Dieu en paradis. Serait-ce *intuitivement*, comme qui diroit dans

sa propre substance? et cette félicité devoit-elle commencer immédiatement après le jugement particulier qui suit la mort, ou seulement après le jugement général? Il est étonnant qu'un homme du génie de Jean XXII ait donné dans de pareilles spiritualités, surtout après ce qui venoit de lui arriver avec une espèce de secte née chez les franciscains ou frères mineurs.

Ces enthousiastes, regardant comme le sublime et la perfection du vœu de pauvreté de ne conserver aucun genre de propriété, conféroient généreusement celle même de leurs alimens au souverain pontife. Un des prédécesseurs de Jean XXII avoit bien voulu, pour décharger ces consciences scrupuleuses, accepter la propriété des biens-fonds qu'on leur donnoit; mais Jean rejeta la propriété alimentaire, et refusa leur présent. Il s'obstinèrent à l'en gratifier, leur généreuse désappropriation fut qualifiée d'hérésie, et croiroit-on, si les historiens contemporains n'en donnoient la certitude, qu'il y eut de ces opiniâtres condamnés au feu, et exécutés comme hérétiques relaps? On observera cependant que la plupart de ces obstinés étoient attachés à un antipape soutenu par l'empereur, et que le crime de schisme peut bien avoir été la principale cause de la barbarie de leur supplice.

Jean XXII érigea Toulouse en archevêché en 1317; mais il enleva une partie du territoire ou des revenus de cette église, pour fonder quatre nouveaux évêchés qu'il établit à Montauban, à Saint-Papoul, à Rieux et à Lombez. Il partagea encore plusieurs autres diocèses. Dans celui de Narbonne il érigea deux évêchés, Aleth et Saint-Pons; Castres dans celui d'Albi; dans la province de Bordeaux, Condom, Sarlat, Saint-Flour, Luçon et Maillezais, depuis la Rochelle. On prit des abbayes de l'ordre de Saint-Benoît pour doter la plupart de ces établissemens.

Velly porte de Philippe-le-Long ce jugement qui paroît conforme à la vérité. « Ce fut un prince d'un grand mérite, dévot sans foiblesse, religieux observateur de sa parole, vigilant, habile, prudent, hardi, de mœurs douces, sans aigreur, sans caprices, d'un esprit orné, délicat et solide *. » Il aima les savans, les attira dans son palais, et leur donna auprès de lui des distinctions honorables et utiles.

CHARLES IV, LE BEL,

AGÉ DE 28 ANS.

CHARLES, dit le Bel, comte de la Marche, avoit été, comme on l'a vu, associé à la fac-

* Velly, t. VIII, p. 122.

tion qui paroissoit vouloir exclure du trône Philippe-le-Long, après la mort de Louis-le-Hutin son frère, pour y placer Jeanne de Navarre, fille de ce dernier. Il dut s'estimer heureux de ce que le projet de la cabale ne réussit pas, puisque après la mort de Philippe-le-Long son frère, il monta pour ainsi dire de plein saut sur le trône de France, et fut couronné à Reims avec beaucoup d'éclat sans aucune contradiction. Il conserva le titre de roi de Navarre, comme tuteur de sa nièce, disent quelques historiens. Cependant il ne le fit point porter à la jeune princesse; ce qui laisse du doute sur sa prétention.

[1322-25] Son règne de six ans ne présente pas plus d'événemens que le précédent, de la même longueur. Quand Charles prit le sceptre, Blanche de Bourgogne-Comté, son épouse, étoit renfermée dans ce même Château-Gaillard où Louis-le-Hutin avoit fait périr Marguerite d'une mort si tragique. Pareil sort pouvoit être appréhendé par Blanche, dans un moment où son mari se proposoit un mariage dont il espéroit de la postérité; mais il se rencontra un moyen de les débarrasser l'un et l'autre, moins cruel que celui de Louis. A force de recherches on trouva des nullités dans le mariage. On découvrit de la parenté, des alliances, des affinités, dont on n'avoit pas obtenu dans le temps les dis-

penses nécessaires. Ces empêchemens n'étoient pas bien prouvés ; mais on les prit pour bons. Il n'y avoit donc point eu de mariage , par conséquent point d'adultère. Blanche sortit de sa prison et prit le voile dans l'abbaye de Maubuisson, où elle vécut pieusement. Charles épousa Marie de Luxembourg, fille de l'empereur Henri VII. Dès la première année de son mariage, elle mourut à Montargis, d'une fausse-couche, et y fut inhumée. Le roi se remaria à Jeanne, fille de Louis, comte d'Evreux, fils de Philippe-le-Hardi.

Un des premiers soins du nouveau roi fut de remplir ses coffres, toujours épuisés. Il prit les mêmes moyens que ses deux prédécesseurs ; examen sévère de la conduite des juges dans les provinces, et amendes contre les prévaricateurs, non au dédommagement des mal-jugés, mais au profit du fisc ; recherches rigoureuses sur la gestion des financiers et des maltôtiers. Ils étoient presque tous Italiens et Lombards. Leurs biens furent confisqués, et la plupart renvoyés dans leur pays aussi pauvres qu'ils en étoient venus. La recette générale des revenus de la couronne avoit été confiée, sous Philippe-le-Long, à Gérard Laguelle, homme de basse naissance, par conséquent sans appui. On ne dit pas quel genre de procédure fut employé contre lui ; il est seulement clair qu'on en vouloit à

son argent. Ses bureaux furent dévastés, ses commis dispersés; on l'appliqua à la question pour savoir où il avoit caché ses trésors. Il persista à nier qu'il eût aucune réserve, et mourut dans les tourmens. Son corps, comme celui de Marigni, fut attaché aux fourches patibulaires de Montfaucon, qu'il avoit aussi fait réparer. Ces violences contre les gens chargés du maniement des deniers publics, sans qu'il en revienne aucun avantage à l'Etat, marquent plus de cupidité dans l'administration que de zèle pour la justice.

Charles-le-Bel donna, dans un autre genre, un exemple de sévérité rare pour le temps, et qui dut être applaudi, excepté par les grands seigneurs que la punition de leur semblable humilioit. Un gentilhomme de Gascogne, nommé Jourdain de l'Isle, exerçoit un brigandage affreux dans tout le canton. Son château étoit le refuge de tous les vagabonds, pillards et scélérats échappés à la justice, qui ravageoient les campagnes sous ses ordres, rançonnoient les passans, massacroient, incendioient et portoient partout la désolation. Le roi l'avoit déjà averti et menacé; mais, fier de ses forces, et surtout de la protection du pape Jean XXII, dont il étoit parent par sa femme, il continuoit ses violences. Le monarque à la fin envoya un huissier le sommer de comparoître à la cour du parlement,

Jourdain eut l'audace de maltraiter le porteur d'ordre du roi, et même de le massacrer, disent quelques-uns. Cependant il se présenta, se sentant apparemment hors d'état de désobéir, ou comptant sur le crédit des plus grands seigneurs du pays, ses parens ou ses alliés, qu'il amena avec lui. Mais Charles ne se laissa ni ébranler ni séduire. Il voulut que le procès fût fait au coupable dans toutes les règles ; et, inexorable après la sentence qui le condamnoit à la potence, il ordonna qu'elle fût exécutée, au grand étonnement de tous ces petits tyrans, moins surpris de la mort violente d'un seigneur châtelain, leur compagnon d'armes, que de l'ignominie du supplice. [1325-27] Cet acte de justice a valu à Charles-le-Bel le titre de *sévère justicier*, gardant le droit à chacun.

Les seuls mouvemens hostiles de ce règne furent dirigés contre la Guienne, à l'occasion des empiétemens des commandans anglois sur les terres de France. Cette Guienne, depuis cent soixante-dix ans qu'Eléonore, divorçant avec Louis-le-Jeune, l'avoit portée à Henri II son nouveau mari, étoit devenue une pomme de discorde jetée entre la France et l'Angleterre. L'hommage exigé d'un vassal aussi puissant que le suzerain étoit une cause habituelle de division qui se mêloit encore à toutes les autres. Il fut demandé par Charles-

le-Bel, montant sur le trône de France, à Edouard II, établi sur celui d'Angleterre, et époux d'Isabelle, sœur du monarque françois.

Edouard II et sa femme sont également diffamés dans l'histoire ; l'un pour avoir montré à ses favoris un attachement coupable ; l'autre pour avoir usé à l'égard de son époux des représailles les plus criminelles. Elle fit plus, elle le détrôna et porta même la fureur jusqu'à le faire périr par une mort barbare. Le malheureux Edouard II se trouvoit dans la détresse de la guerre civile, lorsque son beau-frère exigea qu'il vînt rendre son hommage de la Guienne et du Ponthieu. Il y avoit du risque à ce prince de quitter son royaume : cependant Charles pressoit et demandoit l'hommage en personne, comme plus solennel : le roi d'Angleterre prit le parti d'abandonner ses états de France à son fils aîné, âgé de treize ans, qui a depuis été célèbre sous le nom d'Edouard III. Ce prince vint en France avec sa mère, qui ménagea un traité entre les deux rois ; il rendit son hommage, et se mit en possession de la Guienne et du Ponthieu. Ainsi, lorsqu'il monta sur le trône d'Angleterre, après la mort cruelle de son père, il serroit la France par ses flancs maritimes, et étoit maître d'une grande longueur de côtes qui lui ouvroient l'entrée du royaume à volonté.

On a blâmé Charles-le-Bel de n'avoir pas profité des troubles d'Angleterre pour réunir ces provinces angloises à sa couronne ; ce qui auroit prévenu les guerres funestes dont la France a été le théâtre pendant plus d'un siècle. Cette politique auroit été avantageuse ; mais seroit-elle fondée en justice ? Il paroît que Charles-le-Bel, représenté par le président Hénault comme un prince foible , étoit un monarque vertueux , plein de bonne foi, ami de l'équité , punissant le vice sans acception de personnes , rigide observateur de tous les devoirs ; aussi ne voulut-il donner aucun secours à sa sœur contre son mari , quoiqu'il lui eût été utile d'animer et d'entretenir ces querelles domestiques. Encore dans l'âge des plaisirs , puisqu'il mourut à l'âge de trente-quatre ans , il méprisoit le faste et étoit peu dépensier. Aussi ses courtisans disoient-ils qu'il tenoit plus du philosophe que du roi.

Jusqu'à ce siècle on n'avoit su en France que ce qui s'enseignoit dans les universités ; la théologie , une scolastique hérissée de subtilités , une dialectique embrouillée et pédantesque : non que quelques personnes ne s'appliquassent en particulier à des sciences moins sombres ; mais il n'y avoit pas de corps littéraires qui fissent leur occupation de connoissances agréables. Sept Toulousains , ennuyés de cette grave monotonie , se rassembloient

quelquefois pour donner l'essor à leur enjouement. Leurs séances se tenoient dans un jardin, aux portes de Toulouse, sous de frais ombrages ; il leur vint en tête d'y inviter leurs compatriotes, voisins et éloignés, par une lettre circulaire écrite en vers provençaux ; ils signèrent, *la gaie société de sept troubadours*, et promettoient une violette d'or au poète dont la pièce de vers seroit jugée la meilleure dans la séance qu'ils indiquoient. La première fut tenue le 3 mai 1324. Arnould Vidal, natif de Castelnaudari, remporta le prix, et reçut le titre de *docteur en la gaie science*.

A mesure que la société s'accrut, on fit des statuts qui s'appelèrent *lois d'amour*. La société reçut le nom de *jeu d'amour*. On y établit pour les récipiendaires des degrés comme dans les universités. Celui qui obtenoit un prix étoit déclaré *bachelier*, mais après un examen. Il en falloit subir un second pour être *docteur et maître dans le gai savoir*. On devoit aussi s'engager à assister tous les ans à l'assemblée où s'adjugeoit *la principale joie*. Des jardins, que la guerre détruisit, *le jeu d'amour* passa dans l'hôtel-de-ville de Toulouse, et prit le nom de *collège de rhétorique*. Les prix se multiplièrent ; à la violette on joignit la rose, l'égline et d'autres fleurs. *Clémence Isaure*, dame tou-

lousaine , s'est rendue célèbre , en assignant , par son testament , des fonds pour les frais des prix et des séances. On n'admettoit au concours que des pièces latines , odes , élégies , hymnes et poésies semblables , qui devoient être en l'honneur de Dieu , de la bienheureuse Vierge et des saints ; singuliers sujets pour des docteurs en *gaie science*. Ainsi la chevalerie , chez nos bons aïeux , prescrivait *l'amour de Dieu et des dames*. Pareils établissemens se sont formés dans d'autres grandes villes , et ont subsisté jusqu'à nos jours. Les *jeux floraux* de Toulouse doivent être regardés comme l'origine des sociétés littéraires , qui , à l'exemple des universités , mais distinctes d'elles , se sont occupées des sciences , et ont été connues sous le nom d'*académies*. Ainsi , en prenant pour époque les *jeux floraux* , nos réunions académiques se trouvent séparées de cinq cents ans de celles de *Charlemagne*.

[1328] Philippe - le - Bel avoit eu trois princes , les plus beaux hommes de leur cour : Ils promettoient une nombreuse lignée : tous trois disparurent en moins de quinze ans. Charles - le - Bel , le dernier , laissa Jeanne d'Evreux , sa troisième femme , enceinte. Attaqué de la maladie qui le conduisit au tombeau à l'âge de trente - quatre ans , il appela près de son lit les seigneurs qui se

trouvoient à la cour, et leur dit : « Si la reine accouche d'un fils, je ne doute pas que vous ne le reconnoissiez pour votre roi ; si elle n'a qu'une fille, ce sera aux grands de France à adjuger la couronne à qui il appartiendra. En attendant, je déclare Philippe de Valois régent du royaume. »

Pendant que la race directe s'éclipsoit, la branche de Bourbon commençoit à poindre sur l'horizon de France ; car sous Charles-le-Bel, et en 1326, la baronnie de Bourbon fut érigée en duché-pairie en faveur de Louis I, fils aîné de Robert, comte de Clermont en Beauvoisis, sixième fils de saint Louis. Pour apprécier cet honneur, il faut observer qu'il n'y avoit alors d'autres ducs que ceux de Bourgogne, de Guienne et de Bretagne ; que ce dernier ne l'étoit que depuis trente ans ; et qu'il n'y avoit d'autres pairs laïques de nouvelle création que ces mêmes ducs de Bretagne et les comtes d'Artois et d'Evreux. On trouve dans les lettres d'érection ces termes qui, selon le président Hénault, semblent présager la fortune de la lignée de Robert : « J'espère que les descendants du nouveau duc contribueront, par leur valeur, à maintenir la dignité de la couronne. »

TABLE CHRONOLOGIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

987—1793.

TROISIÈME RACE, DITE DES CAPÉTIENS.

987—1328.

CAPÉTIENS DIRECTS.

ANNÉES.		Pages.
987	Hugues-Capet, trente-septième roi de France. Election de Hugues Capet.	6
	Causes de dissolution du royaume.	7
	État de la France.	8
	Grands fiefs.	9
	Noblesse.	10
	Clergé.	11
	Démarches de Charles de Lorraine.	12
988	Sacre de Robert.	13
	Formule du sacre.	<i>ib.</i>

ANNÉES.	Pages.
991 Mort du prince Charles.	15
996 Mort de Hugues-Capet.	16
996-99 Robert, trente-huitième roi de France.	
Premier mariage de Robert.	<i>ib.</i>
Cérémonies de l'excommunication et de l'interdit.	17
1000 Second mariage de Robert.	18
1001-2 Guerre pour la Bourgogne.	19
1003-10 Autres guerres et droits de suzeraineté.	20
1011-18 Couronnement de Hugues.	21
1019-22 Brouilleries à la cour.	<i>ib.</i>
1022-25 Couronnement de Henri. Nouvelles brouilleries.	22
1025-29 Qualités de Robert.	23
1030-31 Mort de Robert.	24
Jugement sur Robert.	25
1032 Henri I, trente-neuvième roi de France. Difficultés qu'éprouve Henri.	26
1033-35 Don du duché de Bourgogne. Prétentions de Eudes.	27
1036 État de la France.	28
1037 Mort de Eudes.	29
Mœurs du clergé.	30
1039-46 Trêve du Seigneur.	<i>ib.</i>
Confrérie de Dieu.	32
1047-53 Brouilleries avec les Normands.	33
1059 Couronnement de Philippe I.	34
1060 Mort de Henri.	<i>ib.</i>
1061 Philippe I, quarantième roi de France. Son caractère.	35
1062-65 Conduite ferme du régent.	36
1066 Conquête de l'Angleterre.	39
1067-75 Mariage de Philippe.	40

ANNÉES.

Pages.

1076-86	Brouilleries avec le duc de Normandie.	40
1087	Mort de Guillaume.	42
	Disgrâce de Berthe.	43
1088	Désordres de Philippe.	44
1089-93	Mariage de Bertrade.	45
1094	Origine des royaumes de Portugal et de Sicile. Croisades.	<i>ib.</i>
	État des chrétiens d'Orient.	46
	Pierre l'Ermite.	<i>ib.</i>
1095	Concile de Clermont.	48
	Première croisade.	49
	Avantages de la croisade.	53
	Armoiries.	54
	Poésie française.	55
	Ordres religieux militaires.	56
	Effets de l'excommunication.	58
1104-6	Sacre de Louis VI.	59
	Danger qu'il court.	60
	Accommodement avec Bertrade. L'excommunication levée.	61
1108	Mort de Philippe.	<i>ib.</i>
	Jugement sur son caractère.	<i>ib.</i>
	Louis VI, le Gros, quarante-unième roi de France. Nouveau sacre de Louis VI.	63
1109-14	Factions.	<i>ib.</i>
	Valeur du roi.	65
1115	Mariage.	<i>ib.</i>
1116-18	Guerre avec le roi d'Angleterre.	67
1119	Naufrage de la famille de Henri.	68
1120-24	Irruption de l'empereur.	69
	Il se retire.	70
1123	Paix.	71
1126-28	Levées de troupes.	72

	Solde et décimes.	73
	Communes.	75
	Gouvernement de Louis.	<i>ib.</i>
1129	Sacres de Philippe et de Louis.	78
1130-36	Mariage de Louis.	79
1137	Mort de Louis-le-Gros.	80
	État du gouvernement et des sciences.	<i>ib.</i>
1137-40	Louis VII, le Jeune, quarante-deuxième roi de France. Arrivée de la reine. Troubles.	82
	Modération de Louis.	83
1141	Incendie de Vitry.	85
1142-44	Motifs de la seconde croisade.	<i>ib.</i>
1146	Parlement de Vézelay.	87
1146-47	Conduite des croisés.	88
	Marche des croisés.	<i>ib.</i>
	Les croisés sont trahis.	89
1148-49	Action avec les Sarrasins.	91
	Danger du roi.	92
	Les François à Antioche.	93
	Retour du roi.	94
1143-50	Conduite morale des croisés.	<i>ib.</i>
1151-52	Saint Bernard et Abailard.	95
	Divorce avec Éléonore.	96
1154-55	Second mariage de Louis.	97
	Brouilleries avec Henri, roi d'Angleterre.	<i>ib.</i>
1155-59	Union des seigneurs françois à Soissons.	98
1160	Troisième mariage du roi.	99
1161-65	Guerre avec l'Angleterre,	100
1165	Naissance de Philippe-Auguste.	101
	Traité de Montmirail.	<i>ib.</i>
1170	Meurtre de Thomas Becquet.	103
1171-72	Discorde dans la cour d'Angleterre.	105

ANNÉES.		Pages.
1173-76	Cotereaux, routiers.	106
1177	Nouveau traité.	107
1178-79	Accident du prince Philippe et pèlerinage.	109
1179	Sacre et mariage de Philippe-Auguste.	110
1180	Mort de Louis VII.	111
	Son caractère.	<i>ib.</i>
1181-81	Philippe-Auguste, quarante-troisième roi de France. Factions pour le gouvernement.	112
1182-83	État de Paris.	113
	Expulsion des juifs.	115
1183	Nouvelle révolte du jeune Henri. Sa mort.	116
1184	Guerre pour le Vermandois.	117
1185-86	Pastoureaux.	118
	La paix de Dicu.	<i>ib.</i>
	Confrérie pour la paix.	119
1186	Contestations avec l'Angleterre.	121
1187-89	Troisième croisade.	122
	Dime saladin.	123
1190	Mauvaise foi du roi d'Angleterre.	<i>ib.</i>
	Lois pour la croisade.	124
	Départ.	<i>ib.</i>
1191	Séjour en Sicile. Brouilleries entre les deux rois.	125
1191-92	Leur conduite en Palestine.	130
1192	Retour de Philippe en France.	132
	Départ de Richard.	<i>ib.</i>
1193	Affaires de France et d'Angleterre.	133
	Noire perfidie de Jean-sans-Terre.	135
	Philippe divorce avec Ingelburge.	136
	Perte des archives du royaume.	140
1194-98	Bravoure de Philippe.	141
1199	Mort de Richard.	<i>ib.</i>

ANNÉES.	Pages.
1200-3 Cruauté de Jean-sans-Terre.	143
1203-4 Réunion de la Normandie à la France.	144
1204 Quatrième croisade.	146
Prise de Constantinople.	147
Pillage de Constantinople.	149
1204-6 Baudouin est élu empereur.	<i>ib.</i>
Sert de cet empire.	150
1207-8 Albigeois.	151
Croisade contre eux.	153
1209 Pénitence du comte de Toulouse.	<i>ib.</i>
1209-10 Guerre entre Raimond, comte de Toulouse, et Simon, comte de Montfort.	154
1211 Caractère de cette guerre.	155
1212 Sa fin.	157
1212-13 Le pape propose au prince Louis, fils de Philippe-Auguste, la couronne d'Angleterre.	159
1213 Le prince abandonné du pape.	160
1213-14 Ligue contre la France.	161
1214 Bataille de Bouvines.	162
1215 Louis appelé en Angleterre.	169
1216 Il accepte la couronne et la reçoit à Londres.	170
Mort de Jean-sans-Terre.	<i>ib.</i>
1216-17 Le prince Louis est forcé de quitter l'Angleterre.	171
1217-22 Augmentation du royaume.	172
Qualités de Philippe.	174
Établissements de son temps.	<i>ib.</i>
Différence entre les moines et les nouveaux religieux.	175
1223 Mort de Philippe.	177
1223-25 Louis VIII, Cœur-de-Lion, qua-	

ANNÉES.

Pages.

rante-quatrième roi de France.

Sacre de Louis VIII. 178

Cordeliers. 179

Chevalerie. 180

Guerres de Louis VIII. 184

1226 Mort de Louis. 185

Gengiskan. 186

1226-27 Louis IX ou Saint-Louis, quarante-cinquième roi de France. 187

Troubles pendant la minorité. *ib.*

1227-29 Fermeté et succès de la reine Blanche. 189

Conduite de la reine avec Thibault, comte de Champagne, et les autres confédérés. 190

Sa politique. *ib.*

Secondée par le courage de son fils Louis IX. *ib.*

Le comte Thibault cède tout ce que la régente exige. 192

1230-33 Les révoltés se soumettent, à l'exception du duc de Bretagne. 193

Paix de Compiègne. 194

1233-36 Majorité et mariages. *ib.*

1236-41 Brouilleries dans l'université. 196

Usuriers juifs, et prostituées. 197

1242 Guerre féodale. 198

Bataille de Taillebourg. 200

1242-45 Prudence et modération de Louis. 202

1245-47 Vie privée de Louis. 204

1248 Croisade de Thibault IV, comte de Champagne. 205

1249 Séjour en Chypre. 208

Louis devant Damiette. 210

Prise de Damiette. 212

1250 Bataille de la Massoure. 213

ANNÉES.

Pages.

	Fâcheux état des François.	215
	Le roi est fait prisonnier.	217
	Premier traité avec Almoadin.	<i>ib.</i>
	Deuxième traité avec les émirs.	218
	Désespoir de la reine.	219
1251-53.	Le roi reste en Palestine. Ses motifs.	220
	Le Vieux de la Montagne.	222
1254	Retour du roi en France.	224
	Sa piété et sa bonté.	225
	Pastoureaux.	227
	Université.	229
	Discipline de l'Eglise.	230
1255-69	Actes de justice.	232
	Enguerrand de Couci.	233
	Raoul de Couci.	234
	Paix avec l'Angleterre. Hommage de Henri III.	235
	Réconciliations faites par saint Louis.	238
	Fermeté dans les affaires ecclésiasti- ques.	239
	Louis législateur.	240
	Asiles et trêves.	<i>ib.</i>
	Duels.	241
	Conquête de Naples.	242
	Sciences et fondations.	246
1269	Huitième et dernière croisade.	247
	Caractère de Bondochar.	248
	Motifs de diriger la croisade vers Tu- nis.	249
	Testament du roi.	250
1270	Départ.	253
	Combat devant Tunis.	<i>ib.</i>
	Détresse des François.	254
	Mort du roi.	256
	Son caractère.	257

elle NNÉES.	Pages.
vou: Philippe III, le Hardi, quarante-	
amc sixième roi de France. Paix et rem-	
prei barquement.	259
L'a 1271 Retour en France.	261
Ali. 1272 Sacre du roi.	262
se v 1272 Guerre de Foix.	263
Am 1276 Guerre de Castille.	264
à l'f Acquisitions.	267
che 1282-84 Deuxième mariage du roi.	268
tem] 1278 Calomnie et supplice de La Brosse.	ib.
mon 1282 Vêpres siciliennes.	273
conr 1282-84 Suite de cet événement. Commence-	
atter ment des guerres d'Italie.	275
non 1285 Guerre d'Aragon.	277
om. Mort du roi.	278
oye Ses institutions.	279
eufr 1286-89 Philippe IV, le Bel, quarante-septième	
en ? roi de France.	280
e l'f 1290-91 Accommodement pour trois couron-	
our nes.	281
a s 1293-96 Guerre avec l'Angleterre.	284
n's 1297 Guerre de Flandre.	286
F 1297-98 Commencement des brouilleries avec	
z Boniface.	287
1298 Arbitrage du pape.	ib.
Traité de paix.	288
1298-99 Mésintelligence confirmée entre Phi-	
lippe-le-Bel et Boniface VIII.	289
1299 Conquête de la Flandre.	293
1300-2 Révolte des Flamands.	294
Sédition à Bruges.	295
1301-2 Autres émeutes.	297
Mécontentement en France.	298
1302 Défaite de Courtrai.	300

ANNÉES.		Pages.
1302-3	Suites des démêlés avec Boniface.	301
	Assemblée de la noblesse et du clergé.	303
	Appel au concile.	304
1303	Enlèvement du pape.	307
	Mort du pape.	309
1304	Bataille de Mons-en-Puelle.	310
	Trêve.	312
1305	Élection de Clément V.	315
1306-7	Destruction des Templiers.	317
1308-11	Condamnation des Templiers.	318
1311-12	Concile de Vienne, absolution de Boniface.	320
	Abolition de l'ordre des Templiers.	322
1313-14	Supplice du grand-maître.	324
	Désordres de la cour.	325
	Parlement sédentaire.	327
	Chambre des comptes.	329
	États-généraux.	330
	Réunion de la ville de Lyon.	ib.
	Fêtes, lois somptuaires et modes.	332
	Fêtes publiques.	ib.
	Table et habillemens.	334
	Ordonnance sur les apanages.	337
1314	Mort de Philippe.	ib.
	Caractère.	339
	Singularités du règne de Philippe-le-Bel.	340
	Religieux mendiants.	ib.
	Puissance de l'université.	341
	Naissance de la confédération helvétique.	342
1315	Louis X, le Hutin, quarante-huitième roi de France.	344
	Mort de Marguerite.	345
	Recherche d'Enguerrand de Marigny.	ib.

ANNÉES.	Pages.
Son procès.	348
Son supplice.	352
Regrets de Valois.	353
Nouvelles taxes. Affranchissement des fiefs royaux.	355
Guerre de Flandre.	356
1316 Mort de Louis-le-Hutin.	357
Inter règne. Régence. Déclaration qui exclut les femmes de la couronne.	358
Procès pour l'Artois.	359
Jean I, quarante-neuvième roi de France.	360
Philippe V, le long, cinquantième roi de France.	361
Loi salique.	357
1317 Sacre de Philippe V.	362
États-généraux. Nouvelle déclaration qui exclut les femmes de la cou- ronne.	363
1318 Philippe se met en possession de la Navarre.	364
Réunion des deux Bourgognes en la personne de Eudes IV.	365
1319 Robert veut s'emparer du comté d'Ar- tois.	<i>ib.</i>
Paix avec la Flandre.	366
Manie subsistante pour les croisades.	367
Nouveaux pastoureaux contre les juifs.	369
1320 Juifs et lépreux accusés d'empoison- nement.	370
Martyrs d'amour.	372
Crime affreux.	373
1320-21 Lois.	374
1322 Mort de Philippe.	376
Mysticité de ce temps.	<i>ib.</i>

400 TABLE CHRONOLOGIQUE DES MATIÈRES.

ANNÉES.	Pages.
	Créations et démarcations d'évêchés. 377
	Charles IV, dit le Bel, cinquante-unième roi de France. Ses mariages. 378
	Recherche des financiers. 380
	Punition d'un grand seigneur. 381
1325-27	Origine de la guerre avec l'Angleterre. 382
	Caractère de Charles-le-Bel. 384
	Jeux floraux. 385
1328	Extinction de la race directe des Capétiens. 386
	La baronnie de Bourbon érigée en duché. 387

FIN DE LA TABLE.

